


WILL WELL
Adam Urquhart Esquire





MEMOIRES
DE LA VIE
DU COMTE D***,
AVANT SA RETRAITE.

TOME SECOND.

MEMOIRES
DE LA VIE
DU COMTE D***,
AVANT SA RETRAITE;

CONTENANT

DIVERSES AVANTURES
qui peuvent ſervir d'inſtruction à ceux
qui ont à vivre dans le grand monde.

Rédigés par M. DE SAINT-EVREMOND.

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.



M. DCC. LIII.

SOMMAIRES
DU TOME SECOND
DES MEMOIRES
DE MONSIEUR
LE COMTE D***,
AVANT SA RETRAITE,
Rédigés par M. de Saint-Evremond.

LIVRE CINQUIÉME.

La Reine lui donne un Régiment, ibid.

Le Comte apprend qu'un Magiſtrat s'étoit retiré du monde ; il le va voir & lui déclare qu'il eſt dans la diſpoſition de vivre dans la retraite, 5. *Ce Magiſtrat lui en fait enviſager toutes les difficultés*, ibid. & ſuiv. *Se voyant dans la faveur de la Reine, il ne penſe plus à la retraite*, 7. *Il devient amoureux d'une des filles de la Reine, qui étoit maîtreſſe du Duc de Guiſe*, 8. *Hiſtoire de cette fille*, 9. & ſuiv. *Le Comte lui déclare ſon amour & ſe réjouit de ſe voir préferé au Duc de Guiſe*, 11. *Il eſt la dupe de ſa vanité*, ibid. *Le Duc de Guiſe lui fait confidence que ſa maîtreſſe avoit une intrigue avec un homme à qui il vouloit faire donner les étriviéres*, 12. *Le Comte croyant que c'étoit de lui dont il parloit, lui répond fiérement*, ibid. *Ils s'expliquent, & cette converſation perſuade au Duc que le Comte eſt ſon rival*, 13. *Le Duc en avertit ſon frere, qui lui en fait des réprimandes*, ibid. *Il reçoit ordre de ſe rendre à ſon Régiment, & part ſans voir ni le Duc de Guiſe, ni ſa maîtreſſe*, 14. *A peine il y eſt arrivé, qu'il reçoit une lettre de cette fille, qui lui fait des plaintes d'avoir découvert au Duc l'intrigue qu'ils avoient enſemble*, ibid. *Le Comte lui mande que c'eſt l'amour qu'elle a pour un Bourgeois qui a indiſpoſé le Duc contr'elle*, 15. *Elle*

drid, 29. *Le Comte avertit Manrique, en présence de cette fille, qu'elle les trompe tous les deux*, 30. *L'Espagnol la menace en mettant la main sur la garde de son épée*, ibid. *Cette fille se saisit de son épée, & en perce son Amant Espagnol*, 31. *Le Comte demeure caché dans une cave le reste du jour*, 32. *Dès que l'affaire est appaisée, elle le fait venir dans sa chambre*, 33. *Elle lui jure qu'elle n'aime que lui, & ils font la paix*, ibid. *Elle obtient un passeport pour elle & pour ses gens, à la faveur duquel le Comte se sauve déguisé en Muletier*, 34. & suiv. *Il arrive à sa terre, où il reste deux jours, & revient à Paris*, 35. *Il bénit Dieu d'être sorti si heureusement de Bruxelles*, 36. *Ce que devient cette fille*, 37. & suiv.

Le Comte n'est pas plûtôt sorti de cette intrigue, qu'il se rembarque dans une autre, 38. *Il devient amoureux de la niéce d'une Dévote*, ibid. *Portrait & caractére de cette fille*, ibid. & suiv. *Il lui déclare ses sentimens, ausquels elle répond de maniére à lui faire sentir qu'il ne lui étoit pas indifférent*, 39. *Les espérances du Comte sont aussi-tôt renversées que conçûes par la jalousie de la niéce contre la tante, & celle de la tante contre la niéce*, 40. & suiv. *Le Comte s'étant trouvé à plusieurs assemblées de Dévotes, avec lesquelles il parloit de Religion & de*

LIVRE SIXIÉME.

choix étoit fait, 129. *Il veut combattre ce dessein, mais il s'y rend, craignant que le Comte ne fist quelque folie*, 130.

Le Comte va voir la Demoiselle, à qui il explique ses sentimens, ibid. & suiv. *Elle lui demande du temps pour se consulter, & l'assure qu'elle n'épousera jamais celui dont on lui a parlé*, 132. *Il est charmé de cette réponse, & lui demande permission de la voir publiquement, ce qu'elle lui refuse*, ibid. *Il la quitte en lui protestant qu'il attendra sa réponse, comme la décision de sa vie ou de sa mort*, ibid. & suiv. *Réfléxions qu'il fait sur le caractére de cette fille*, 133. *En attendant cette décision, il imagine cent galanteries qui apprennent à tout le monde qu'il aime cette Demoiselle*, ibid. & suiv. *Elle lui rend réponse, & lui marque qu'elle ne s'opposera point à leur mariage, si ses parens le trouvent à leur gré*, 134. *Le Comte se se croit au comble de sa joye, tout étant disposé du côté des parens, & s'imagine qu'il n'a plus qu'à se marier*, ibid. *Il la va voir quelques jours après, & la trouve fort triste*, ibid. *Il lui en demande la raison, elle s'enferme dans sa chambre & le laisse avec sa mere*, ibid. *La mere lui déclare que le Prince de ...... est amoureux de sa fille, & qu'il est prêt de l'épouser*, ibid. & suiv. *Il demande à la voir, & on la fait revenir*, 135.

terre, pour une négociation à laquelle Monsieur le Cardinal l'avoit jugé propre, ibid. & suiv. *Motif de ce voyage*, 147. *Il prend les instructions de Monsieur le Cardinal, & part*, ibid. & suiv. *Au bout de trois semaines, il rapporte le traité conclu & signé*, 148. & suiv. *Le Comte entre dans une nouvelle intrigue avec une fille qui avoit eu part à une conspiration contre Cromwel*, 149. *La veille de son départ de Londres, cette fille déguisée en garçon, le vient prier de la faire passer en France*, 150. & suiv. *Etant arrivés à Douvre, le Comte l'engage à lui conter son histoire*, 151. *Histoire d'Elisabeth d'Arcil, & de la conspiration d'Angleterre*, 152. & suiv. *La jeunesse, la beauté & les caresses de cette fille, rendent le Comte amoureux d'elle*, 158.

Etant arrivé à Paris, il met cette fille chez une femme de confiance, 159. *Il trouve sa femme engagée avec les personnes qui jouoient le plus gros jeu*, ibid. & suiv. *Les ménagemens qu'il est obligé d'avoir pour les parens de sa femme, l'obligent à dissimuler son chagrin*, 160. & suiv. *Pour se venger, il loge sa maîtresse dans une maison qu'il lui fait meubler*, 162. *Elle prend le nom de Comtesse de Sussex*, ibid. & suiv. *Cet état lui attire des Amans, & l'engage dans des intrigues*, 165. *Le Comte s'en apperçoit, &*

LIVRE SEPTIÉME.

dont les affaires étoient devenues mauvaises, & dont elle s'étoit séparée volontairement, ibid. & suiv. *Dans sa premiere visite, il lui prête cent cinquante pistoles,* 173. *Si-tôt qu'il l'a quittée, il se repent d'avoir été si généreux,* ibid. & suiv. *Il lui écrit une Lettre, dans laquelle il lui marque la passion qu'il a pour elle,* 175. *La réponse qu'elle lui fait ne le satisfait pas,* ibid. & suiv. *Au bout de trois semaines, elle lui renvoye son argent,* 178. *Le Comte le lui renvoye, & se doute qu'elle a fait un autre Amant,* 179. *Il découvre leur intrigue, & cela ne fait qu'augmenter sa passion,* ibid. *Il cherche l'occasion de voir cette femme en particulier, & la trouve,* 180. *Ils ont ensemble une longue conversation, à la fin de laquelle ils se quittent fort contens l'un de l'autre,* 181. & suiv. *Le Comte ayant appris que son Amant l'avoit quittée, & pourquoi, son amour pour cette femme se rallentit,* 183. & suiv. *Enfin, il rompt avec elle, & la quitte,* 185. & suiv.

La mauvaise humeur de sa femme l'oblige encore à chercher une autre maîtresse, 187. *Il en trouve une, mais ne pouvant s'accoûtumer à son caractére, il la quitte presqu'aussi-tôt,* 188. & suiv. *Il se sent prévenu d'inclination & d'estime pour une femme illustre de la Cour,* 190. *Une Entremetteuse*

ont fait beaucoup de prisonniers ; que les pluyes continuelles ont rompu tous les chemins, & qu'il croit que Monsieur de Turenne commencera par faire investir Dunkerque, 198. *Dans le quatriéme, de la hauteur des Dunes le* 5 *Juin, il lui mande que Dunkerque est assiégé ; qu'ils sont maîtres d'un Fort qui les couvre ; que les Barques Angloises leur apportent des munitions de Calais, & que rien ne peut retarder la prise de cette Ville, que le courage de Monsieur le Prince,* 199. & suiv. *Dans le cinquiéme, du* 8 *Juin, il lui mande que les Assiégés ont fait une sortie de quinze cens hommes, & qu'ils ont été repoussés avec perte ; qu'il a perdu vingt-cinq Soldats de son Régiment ; qu'il a été blessé légerement, & qu'il ne doute point qu'il n'y ait une Bataille en forme,* 200. & suiv. *Dans le sixiéme, du* 13 *Juin, il lui mande que le Maréchal d'Hocquincourt a été tué d'un coup de mousquet dans une embuscade ; que Monsieur de Turenne s'étoit rendu maître de deux Dunes proches du quartier du Roi, & que leurs troupes brûloient de se battre,* 201. *Dans le septiéme, du* 14 *Juin, il lui mande qu'ils sortent victorieux d'une Bataille des plus signalées, & lui en fait la relation,* 202. & suiv. *Dunkerque se rend dix jours après cette Bataille, aussi bien que plusieurs autres Villes,* 204.

Le Comte n'ayant plus rien à faire en Flandres, revient à Paris, 205. *Il est fort mal reçû du Cardinal Mazarin, qui étoit indisposé contre toute sa famille*, ibid. *Son second frere arrive à Paris avec une femme qu'il avoit épousée en Suéde*, 206. *Il commence par intenter un procès à ses deux freres pour la succession de leur mere*, ibid. *Le Comte laisse le soin du procès à son frere aîné, & cherche à se consoler par la galanterie & par l'amour*, ibid. *Il s'attache à une fille de la Reine*, 207. *Portrait & caractére de cette fille*, ibid. *La vertu de cette fille l'empêche de lui déclarer sa passion pour elle*, 208. *Elle lui demande conseil sur un homme qui lui avoit offert cent mille écus, pour l'obliger à répondre à son amour*, ibid. & suiv. *Le Comte étonné, lui répond que cette somme n'est pas à négliger*, 209. *Ils ont une longue conversation à ce sujet*, 210. & suiv. *Le Comte de retour chez lui, fait réfléxion à cette aventure*, 211. & suiv. *Il lui offre cent mille écus, pour avoir la préférence sur son rival*, 213. *Elle change de ton, & lui veut faire croire que tout ce qu'elle lui a dit est faux*, ibid. *Ce qui détermine le Comte à ne la plus aimer*, 214. *L'Amant de cette fille ayant été disgracié, elle est obligée de passer sa vie dans un Couvent*, ibid.

Le Comte, qui gardoit toujours beaucoup

pour quelque mauvais traitement de ſa part, ibid. & ſuiv. *Le Roi d'Angleterre s'étant rendu à la Conférence, le Comte reconnoît Eliſabeth d'Arcil, qui ſuivoit ce Prince toujours déguiſée en garçon*, 234. *Il y trouve auſſi l'Hermite de Fontarabie, en qualité d'Ambaſſadeur de Portugal, & le Duc de Lorraine*, ibid. & ſuiv. *Caractére de ce Prince*, 235. *Le Comte ayant reçû une lettre d'Eléonor, par laquelle elle le prioit de la venger du Marquis d...... il la montre au Duc de Lorraine, qui lui en dit ſon ſentiment*, 236. *Ils prennent le deſſein d'aller chercher Eléonor qui étoit à Tolede*, ibid. & ſuiv. *Le Prince qui étoit déguiſé en Courier, prend la route de Madrid, voulant auſſi enlever ſa maîtreſſe qu'il y avoit laiſſée*, ibid. & ſuiv. *Le Duc la voulant faire voir au Comte, il le méne dans la maiſon de Manrique, & il eſt ſurpris de voir que c'étoit de ſa fille dont il étoit amoureux*, 239. *Ce qui leur arriva dans cette maiſon, où le Prince eſt obligé de déclarer qu'il eſt le Duc de Lorraine*, ibid. & ſuiv. *Le Duc forme le deſſein d'enlever cette fille, à quelque prix que ce ſoit*, 241. *Le Comte lui remontre qu'il y auroit conſcience d'enlever une fille dont il ne pourroit jamais en faire ſa femme*, ibid. & ſuiv. *Le Prince approuve la remontrance du Comte, & conſent de revenir en France*,

---

LIVRE HUITIÉME.

Si-tôt

cette fille, & prie le Comte de s'attacher à lui, ibid. *Le Comte ne trouvant point de sûreté à suivre la fortune du Roi Casimir, écoute les propositions du nouveau Roi, qui lui promet de l'emploi en Pologne*, 271. *Il l'envoye à Vienne, pour disposer son mariage avec la sœur de l'Empereur*, ibid. & suiv. *La Princesse qui aime le Prince Charles de Lorraine, évite le Comte pour ne point entendre parler de ce mariage*, 273. & suiv. *Il voit le Prince Charles qui lui procure une conversation avec la Princesse, dans laquelle il lui prophétise la mort prochaine du nouveau Roi*, 275. *Ce qui la détermine à l'épouser*, ibid. & suiv. *La prophétie du Comte s'accomplit, le Roi Michel meurt, & il est obligé de suivre la Reine de Pologne à Vienne*, 276. *Réfléxions qu'il fait sur les malheurs que lui ont causé les femmes*, ibid. *Il ne demeure que peu de temps à Vienne, & revient en France*, 278. *Il a la folie de vouloir paroître jeune pour continuer ses intrigues avec les femmes*, ibid. & suiv.

Dès que le Comte est arrivé à Paris, il va à la Cour pour tâcher d'avoir de l'emploi, 280. *S'y trouvant sans appui, il déplore le malheur de sa destinée*, ibid. & suiv. *Il cesse de paroître à la Cour, & se borne aux amusemens de la Ville*, 281. *L'espérance du gain le fait attacher au jeu*, 282.

LIVRE HUITIÉME.

qu'il va faire informer contre lui, ibid. *Dans ce temps, Velley est arrêté & conduit à la Bastille*, 236. *La Comtesse ne doutant plus de cet enlevement, & craignant pour son mari, elle reçoit une Lettre de Mademoiselle Velley, qui la prie de l'aller trouver à l'Abbaye-aux-Bois, où son pere l'avoit fait mettre*, ibid. & suiv. *Elle ne differe point, & l'ayant questionnée au sujet de son mari, elle l'assure qu'il ne lui a jamais témoigné de passion*, 237. & suiv. *La Comtesse pleinement convaincue de la fidélité de son mari, & de la trahison de Velley, ne songe plus qu'à le faire chercher*, ibid. *Un homme lui apporte un paquet de Lettres de sa part*, 239. *Ayant appris qu'il étoit malade à Saint Florentin, elle prend la poste pour s'y rendre*, 241. *A son arrivée, trouvant son mari sans connoissance, elle se fait connoître, en lui criant de toute sa force, que c'est sa femme qui lui parle*, ibid. *Ses cris lui ayant fait ouvrir les yeux, il reconnoît sa femme, & revient entiérement*, ibid. & suiv. *Saint Albe ayant repris ses forces, sa femme lui explique la trahison de Velley, & lui fait voir les Lettres qui avoient été supposées*, 242. *Le mari & la femme étant parfaitement réconciliés, ils reviennent à Paris*, ibid & suiv.

Saint Albe étant retourné à l'Armée, & ayant appris que Blossac tenoit de mauvais

Fin des Sommaires du Tome second des Mémoires.

MEMOIRES



MEMOIRES DE LA VIE DU COMTE DE ***, AVANT SA RETRAITE, RÉDIGÉS PAR MONSIEUR DE SAINT-EVREMOND.

LIVRE CINQUIÉME.



JE trouvai, à mon retour d'Eſpagne, les choſes mieux diſpoſées que je n'aurois dû l'eſpérer, pour être reçu agréablement à la Cour. Mon frere avoit été fait Maréchal de Camp dans la Promotion des Maréchaux d'Augnon, Palluau & Mioſſans, & je lui ſervis à faire ſa cour à la Reine & à Monſieur le Cardinal. On ſavoit que j'avois ſuivi M. le Prince; mais

il n'y avoit que la Reine qui eût appris la commiſſion qu'il m'avoit donnée à la Cour de Madrid. Elle en avoit ſouvent fait des reproches à mon frere, qui avoit négligé de m'en inſtruire, ſoit qu'il eût des raiſons pour me laiſſer dans le parti de Monſieur le Prince, ſoit que ſur les nouvelles qu'il avoit appriſes de mes folies, il me jugeât peu propre à me maintenir en France en des temps auſſi difficiles qu'ils l'étoient alors. Mais quand il vit que j'étois revenu de moi-même, & que je paroiſſois avoir envie de ne plus perdre mon temps, il me donna des conſeils ſur tout ce que j'avois à faire; & m'ayant vû docile à ſes inſtructions, il alla trouver la Reine, à laquelle il fit entendre qu'il m'avoit obligé de quitter Monſieur le Prince, & que même je n'avois pas peu ſervi à porter Monſieur le Prince de Conti & Madame de Longueville à accepter l'amniſtie. Ces deux articles étoient entiérement faux, & le dernier étoit non-ſeulement contre la vérité, mais encore contre la vraiſemblance. Je n'avois eu aucun accès particulier auprès de Monſieur le Prince de Conti, & bien loin d'avoir contribué à porter ce Prince à retourner à la Cour, je n'appris qu'à Paris qu'il étoit ſur le point d'y revenir, & que Madame la Princeſſe & Monſieur le Duc d'Enguien étoient partis pour Bruxelles.

Mais il n'eſt pas toujours néceſſaire, pour faire ſa cour, d'avoir rendu des ſervices effectifs : c'eſt aſſez de ſe faire un peu valoir, & de s'attribuer, pour plaire aux Grands, le ſuccès de tout ce qu'ils ſouhaitent. La Reine n'examina point ſi ce qu'on lui diſoit étoit vrai ; elle ſouhaitoit ſi ardemment que Monſieur le Prince de Conti quittât le parti des Rebelles, & épouſât la niéce du Cardinal, qu'elle me reçut comme ſi elle n'eût eu qu'à moi l'obligation de ces deux choſes.

Mon frere voyant la Reine perſuadée de ce qu'il avoit voulu lui faire entendre, crut, pour n'être point ſurpris en menſonge, qu'il falloit que je paruſſe être bien auprès de Monſieur le Prince de Conti, & il m'envoya le trouver à Bordeaux où il étoit encore. Il imagina un prétexte pour ce voyage, & m'adreſſa à celui qui avoit le plus de pouvoir ſur l'eſprit de ce Prince, lui mandant qu'allant à Bordeaux pour quelques affaires, je ne pouvois me diſpenſer de le ſaluer, & qu'il le prioit de me préſenter à lui.

Monſieur le Prince de Conti, qui ſouhaitoit encore plus de faire ſa paix que la Reine ne le deſiroit, me fit cent queſtions ſur ce qui ſe paſſoit à Paris ; & mes réponſes m'ayant donné lieu d'entrer dans ſa confidence, il me découvrit l'envie extrême

qu'il avoit de faire tout ce qu'il plairoit à la Reine. Je me servis de ces ouvertures, pour me rendre nécessaire. Ainsi, je me trouvai en droit de dire hautement ce que mon frere avoit imaginé. Je revins à la Cour, instruit de toutes les intentions de ce Prince, dont je rendis compte à la Reine, qui fut encore confirmée par ce détail, que j'avois en effet contribué à le mettre dans les dispositions où elle le souhaitoit.

Ce service imaginaire aida plus à ma fortune, que si j'avois toujours été en France, & je vis bien par le succès qu'eut l'artifice de mon frere, qu'il connoissoit parfaitement bien la Cour, & qu'il savoit que tout le secret pour y réussir, est de se faire valoir à propos, & de mentir hardiment.

La Reine me fit expédier un Brevet pour lever un Régiment, & mon frere lui ayant représenté que j'étois peu en fonds pour faire cette dépense, elle m'en donna un qui vint à vaquer par la mort de .... tué au combat de Bordilli, dans l'Armée du Maréchal Hoquincourt.

Monsieur le Prince de Conti, que j'avois laissé à Pezenas, vint à Paris au mois de Février suivant. Monsieur le Cardinal alla au-devant de lui, & l'ayant mis dans son carosse, il le mena au Louvre, où il épousa sa niéce cinq ou six jours après. Quoiqu'il n'y eût que deux ou trois mois que je fusse

fusse de retour, j'étois déja embarqué dans une nouvelle galanterie.

Dans le temps que j'avois le plus en tête le dessein de me retirer du monde, j'appris qu'un Magistrat fort illustre avoit quitté ses Charges & ses Emplois, & vivoit retiré dans une maison qu'il s'étoit fait bâtir auprès d'un Monastere aux environs de Paris. Il y avoit déja plus d'un an que cet homme étoit dans cette retraite, & passoit pour avoir fait une action héroïque de s'être retiré de la sorte. Tout le monde alloit le voir par curiosité, & j'eus là-dessus plus de curiosité que les autres. Tout ce qui flattoit l'envie que j'avois de renoncer au monde me faisoit plaisir, & je ne doutois pas que le nom & la conversation de cet homme ne dûssent me confirmer dans les pensées de la retraite.

Je le vis, & je lui témoignai mon dessein. Il parut d'abord y applaudir; mais enfin, étant un peu plus entré dans sa confidence, il me dit nettement que si je voulois qu'il me parlât à cœur ouvert, il m'avoueroit que si c'eût été à recommencer, il n'auroit jamais fait la démarche de se retirer avec autant de bruit & d'éclat qu'il avoit fait; que c'étoit de tous les desseins qu'un homme peut prendre, le plus difficile & le plus exposé à des retours fâcheux; que cependant, il soutiendroit jusqu'au

bout ce qu'il avoit entrepris; mais qu'il ne conſeilleroit jamais à perſonne de l'imiter.

Ce que cet homme me diſoit, me perſuadoit moins que le changement qui me paroiſſoit être arrivé en ſa perſonne depuis qu'il vivoit dans cette retraite. C'étoit l'homme du monde qui avant cela avoit le plus d'eſprit & de politeſſe, & il me parut n'avoir aucune de ces deux qualités. Il ne ſembloit occupé que de bagatelles. Le ſoin de bien placer une Oratoire, & de mettre une image en ſon jour, étoit ſa plus grande occupation. Il étoit chagrin & difficile à ſervir. Enfin, il avoit pris toutes les mauvaiſes qualités des hommes qui vivent hors du monde. Il reconnoiſſoit lui-même ce changement, & il en gémiſſoit; mais il avouoit que la ſolitude en étoit la cauſe, & il diſoit qu'il auroit été fort à plaindre, s'il n'eût eſperé que Dieu auroit agréable le ſacrifice qui l'avoit expoſé à changer de la ſorte. Tout ſon recours étoit de ſouhaiter la mort, qu'il regardoit comme la fin de ſes peines, & je vis bien qu'il étoit moins retenu dans ce genre de vie, par l'amour de la vertu, que par le reſpect humain. Il ne laiſſoit pas, au milieu de tous ſes chagrins, d'avoir de grands principes de vertu; & je ſuis perſuadé que quelque repentir qu'il eût au fond de ſon cœur, d'avoir

fait une démarche si terrible, il n'en étoit pas moins homme de bien. Peut-être même étoit-il d'autant plus saint, que la nature s'accommodoit moins de la vie qu'il avoit embrassée. Quoiqu'il en soit, je craignis plus que jamais une sainteté si difficile, & je résolus de ne m'y pas engager.

Mais, après tout, il faut avouer que je n'aurois point quitté le dessein de me retirer, quelques raisons que j'eusse d'en craindre les suites, si la faveur de la Reine ne m'eût donné d'autres vûes. Tant que je n'envisageois aucun agrément à la Cour, je prenois les pensées d'une retraite, & c'étoit la ressource de mes chagrins; mais, dès qu'on m'eut donné un Régiment, je me trouvai encore sensible à la vanité & à la vie du monde; & tout ce que cet homme m'avoit fait voir touchant les difficultés d'une vie retirée, me parut une raison invincible d'en mener une autre. C'est ce qui m'a convaincu que les disgraces sont les voies les plus ordinaires dont Dieu se sert pour engager à la retraite, & qu'il est bien rare de voir des hommes toujours heureux dans le monde, prendre la résolution de le quitter.

Ce n'est point, au reste, pour avoir lieu de faire ici ces réflexions, que j'ai fait mention de la retraite du Magistrat dont je viens de parler: c'est parce que dans une visite

que je lui rendis, je fis une inclination, qui eut encore plus de pouvoir pour me rengager dans le monde, que la faveur de la Reine & que les conſeils du Magiſtrat.

Un jour donc que j'étois allé le voir, je le trouvai avec des femmes, que la curioſité avoit attirées dans ſa ſolitude. Il y avoit parmi elles une des filles de la Reine, dont la beauté & les aventures ont fait le plus de bruit dans le monde. C'étoit une fille que le Duc de Guiſe aimoit depuis huit ans. Il avoit voulu l'épouſer, & c'étoit pour en avoir la permiſſion, en faiſant rompre ſon premier mariage, que ce Duc avoit fait le voyage de Rome, & s'étoit depuis engagé dans l'expédition de Naples. Perſonne n'ignoroit ſes amours. J'en avois oüi parler comme les autres, & le Duc m'en avoit ſouvent entretenu, lorſque je l'avois trouvé en Eſpagne; mais je n'avois jamais vû cette fameuſe maîtreſſe, ou du moins, je ne me ſouvenois que confuſément de l'avoir vûe, ayant preſque toujours été hors de France.

Je la vis dans la viſite dont je parle, & j'eus le temps de l'entretenir ce jour-là, non-ſeulement dans une promenade qui dura une partie de l'après-dînée, mais auſſi pendant tout le chemin, car je revins à Paris avec elle. Elle ſavoit que j'avois vû le Duc de Guiſe, pendant qu'il avoit été hors de France; elle avoit même appris

une partie des infidélités que ce Prince lui avoit faites dans les pays étrangers, & ce fut-là presque toute la matiére de notre conversation. Je ne pris pas beaucoup de soin de justifier le Duc ; je n'étois pas déja trop content de lui, & je conçus pour sa maîtresse des sentimens qui me firent souhaiter qu'elle lui devînt infidelle.

Ce n'étoit pas exiger d'elle une chose qui lui coûtât beaucoup ; car, quelque obligation qu'elle eût au Duc de Guise d'un amour qui l'avoit exposé à tant d'accidens, & pour lequel il avoit tant de constance, elle n'avoit pas laissé d'en écouter beaucoup d'autres. Elle avoit été aimée, dès qu'elle parut à la Cour, par le Duc de Candale, qui la quitta pour une Dame qu'il connut dans un voyage qu'il fit à Avignon. Ensuite elle eut pour amans le Duc de Guise & le Marquis de Villequier, qui l'aimerent tous deux avec si peu de jalousie l'un pour l'autre, que bien loin de se quereller, ils vivoient dans la meilleure intelligence du monde, s'animant l'un l'autre à lui rendre leurs services, & étant convenus de ne se disputer leur maîtresse, qu'à force de se distinguer auprès d'elle, par la délicatesse de leurs maniéres. Ils porterent cette façon si nouvelle de se disputer une maîtresse, jusqu'à chercher à se faire tuer pour elle ; & tout le monde disoit qu'au siége de

Dixmude, ils s'étoient piqués à qui des deux s'exposeroit à plus de dangers. Villequier parut se lasser le premier de ce genre de galanterie, & le Duc de Guise demeura seul à la continuer. Sa maîtresse ne le ménagea pas tellement, qu'elle ne conçût l'espérance d'être aimée de M. le Duc d'Orleans; & en effet, il parut que ce Prince avoit du penchant pour elle, mais il eut encore moins de constance que Villequier; & s'étant attaché à une autre fille de la Reine, le Duc de Guise n'eut plus de rival. Ce fut en ce temps-là qu'il fit le voyage de Rome; & comme il n'avoit pour principal motif, en se jettant dans Naples, que de se mettre en droit d'épouser sa maîtresse, dès qu'il crut être maître de cette Ville, il envoya une procuration pour l'épouser à la maniére des Souverains, c'est-à-dire, par Procureur. On se moqua de cette vanité; & ayant peu de temps après été fait prisonnier, il fut obligé de remettre son mariage à un autre temps. Sa maîtresse fut aimée pendant sa prison de Monsieur le Prince de .... mais voyant que ce Prince n'étoit pas d'humeur à l'aimer longtemps, elle eut l'habileté de se servir de son amour, pour l'engager à solliciter la liberté du Duc de Guise: & en effet, on étoit persuadé que c'étoit par les sollicitations de ce Prince, que la Reine avoit

obtenu du Roi ſon frere, qu'on le renvoyât en France. Ce ſervice avoit donné au Duc de Guiſe un attachement nouveau pour ſa maîtreſſe, & il l'aimoit avec plus de paſſion que jamais, quand je pris la réſolution d'apporter mes ſoins à m'en faire aimer. Ce fut l'inclination qui m'y détermina ; mais ayant cru entrevoir que cette fille n'étoit pas ſi fort attachée au Duc, qu'elle ne fût capable de m'écouter, je fus ravi d'avoir cette occaſion de me venger de toutes les malices qu'il m'avoit faites en Eſpagne.

Je ne tardai donc pas à lui déclarer mon amour ; & en ayant été écouté, ma vanité fut bien flattée ; car enfin, j'étois en tout fort inférieur au Duc de Guiſe, & rien ne me faiſoit plus de plaiſir que de penſer qu'on me préferoit en tout à un rival de ſon mérite & de ſon rang. Cependant, j'étois encore la dupe de ma vanité. Cette fille ne parut m'écouter, que pour mieux cacher une intrigue qu'elle avoit avec un homme qu'elle aimoit éperdument, & qui m'étoit autant inférieur que je l'étois au Duc de Guiſe. C'étoit un homme de famille bourgeoiſe, fils d'un Maître des comptes, & petit-fils d'un Voiturier d'Orleans, mais parfaitement bien fait, & qui n'avoit pour tout mérite que ſa bonne mine.

Je ne ſavois point qu'elle eût cette intrigue, & je n'avois garde de la deviner. Ce

fut le Duc de Guiſe qui m'en parla le premier. Nous nous voyions ſouvent, & la connoiſſance que nous avions faite en Eſpagne, nous avoit donné l'un pour l'autre cette aſſiduité qu'ont d'ordinaire des gens qui ſe ſont vûs en pays étranger, & qui ſe retrouvent dans leur pays. Ce Duc me dit un jour par maniére de confidence, qu'il avoit découvert que ſa maîtreſſe aimoit un homme à qui il vouloit faire donner les étriviéres. Comme je ne ſavois rien de l'amour qu'elle avoit pour le Bourgeois dont j'ai parlé, je m'allai mettre dans l'eſprit que ce que le Duc de Guiſe me diſoit tomboit ſur moi, & que j'étois cet homme dont il parloit avec un ſi grand mépris. Je lui répondis fort ſéchement, que j'étois étonné qu'il parlât ainſi, & que celui qu'il menaçoit d'étriviéres, ſeroit peut-être un homme capable de lui apprendre à être plus moderé.

Jamais perſonne n'a été plus étonné que le fut le Duc de Guiſe, en me voyant répondre ſur ce ton-là. Il me demanda à qui j'en voulois, & quel intérêt je prenois à un maraut. Comme je répondois toujours à ma penſée, je pris encore ces derniéres paroles pour moi, & continuant ſur le même ton, je lui dis que je voulois le voir l'épée à la main, & que je lui montrerois qu'il n'étoit pas permis d'inſulter un Gen-

tilhomme. Le Duc ſe prit à rire de toute ſa force, en me demandant ſi j'étois devenu fou. Je vis alors la faute que j'avois faite, & reconnoiſſant tout d'un coup que je m'étois trompé, je me mis à rire auſſi, & je lui dis que je n'avois parlé comme j'avois fait, que pour voir ce qu'il diroit. Cette réponſe ne le ſatisfit pas, & j'eus beau lui proteſter que j'avois parlé en riant, il me quitta ſans s'expliquer davantage.

Cette converſation perſuada au Duc de Guiſe que j'étois le confident de ſon rival. Il le dit à mon frere, qui m'en rendit compte, & qui m'apprit qui étoit celui dont le Duc avoit voulu me parler. Ainſi, je me trouvai dans la ſituation du monde la plus bizarre & la plus triſte. Je vis que ma maîtreſſe aimoit un homme indigne d'elle, & que je paſſois pour le confident d'une intrigue ſi honteuſe. J'aſſurai mon frere que je ne connoiſſois point du tout celui dont le Duc de Guiſe m'avoit parlé; que bien loin de favoriſer ſon amour, je ſerois le premier à venger le Duc de ſon indigne rival, & que s'il vouloit, je me battrois contre lui. Mon frere me répondit que c'étoit aſſez; qu'il détromperoit le Duc de Guiſe, & que pour moi, je ferois bien de ne me plus mêler de tout cela, & de ne voir jamais ſa maîtreſſe. Comme je voulois diſſimuler, j'aſſurai mon frere que

je ferois ce qu'il vouloit. Je ne ſai s'il ſe défia de ma conduite ; mais dès le lendemain, je reçus ordre de me rendre à mon Régiment qui étoit en Flandre. Il fallut obéir. Arras étoit aſſiégé par Monſieur le Prince, & l'Armée du Roi s'aſſembloit pour tâcher de faire lever le ſiége. Je partis ſans voir ni le Duc de Guiſe, ni ſa maîtreſſe, & j'avois tout le chagrin que je pouvois avoir de m'éloigner ſans avoir pû ni détromper le Duc, ni me venger de cette infidelle.

A peine fus-je arrivé à mon Régiment, qu'elle m'écrivit une longue lettre, par laquelle elle ſe plaignoit de moi, m'accuſant d'avoir appris au Duc de Guiſe l'intrigue que j'avois avec elle ; que ce Duc l'avoit inſultée, & qu'elle étoit obligée, pour ſe mettre à couvert de ſes mauvais traitemens, de ſe réfugier en Guyenne chez une parente ; que j'étois ſeul la cauſe de tous ſes malheurs ; que cependant elle m'aimoit encore aſſez pour ſouhaiter de me voir ; & que ſi j'avois quelque conſidération pour elle, je ne l'abandonnerois pas, & la ſuivrois en Guyenne, où elle alloit ſe rendre, en prenant ſa route par la Loire.

Cette lettre me toucha, & je ne pus ſouffrir qu'elle m'accusât de l'avoir deſſervie auprès du Duc de Guiſe. Peu s'en fallut que je ne partiſſe ſur le champ ; mais

enfin, je voulus auparavant m'éclaircir ſur l'intrigue qu'on m'avoit dit qu'elle avoit avec celui dont le Duc de Guiſe s'étoit plaint. Je lui mandai que je n'avois jamais parlé d'elle à ce Prince, mais que s'il étoit mécontent, ce n'étoit que de l'intrigue qu'elle avoit avec un malheureux Bourgeois. Je lui nommois cet homme, & je lui rendois un compte exact de tout ce que j'en avois appris, l'aſſurant que ſi elle pouvoit ſe juſtifier ſur cet article, je quitterois tout pour me rendre auprès d'elle.

Je ne reçus point de réponſe, & j'appris bien-tôt ſur quoi rouloit le différend qu'elle avoit eu avec le Duc de Guiſe. Ce Prince avoit ſurpris quelques lettres de ſon rival, & il n'avoit plus gardé de meſures. Non-ſeulement il l'avoit maltraitée, mais il lui avoit même fait un procès en forme. Dans cette extrêmité, elle avoit eu recours au Maréchal d.... & au Maréchal d.... ſes anciens amans, qui lui avoient donné une eſcorte pour ſe rendre en Guyenne, l'ayant même accompagnée une partie du chemin. L'attachement qu'elle avoit pour ſon Bourgeois fut aſſez fort pour n'avoir pû s'en ſéparer, & cet homme étoit à ſa ſuite déguiſé. L'amour du Maréchal d.... ſe ralluma pendant ce voyage; & comme elle lui avoit fait entendre que la jalouſie du Duc de Guiſe ne rouloit que ſur moi,

ce Maréchal n'eut aucun ſoupçon de ſon véritable amant qu'il voyoit tous les jours ſans s'en défier; mais enfin, il fut détrompé ; & ayant à ſon tour maltraité cette infidelle, elle fut contrainte de ſortir de France, & de ſe retirer à Bruxelles. Le Duc de Guiſe, de ſon côté, monta ſur l'Armée Navale, & alla aſſiéger Caſtellamare dans le Royaume de Naples.

On voit bien que cette fille n'avoit voulu m'engager à la ſuivre en Guyenne, que pour confirmer l'opinion qu'elle tâchoit de répandre, que j'étois le ſeul rival qui l'avoit brouillée avec le Duc de Guiſe; & tout cet artifice ne tendoit qu'à couvrir la vraie cauſe de ſa brouillerie, & qu'à demeurer en poſſeſſion de voir & d'aimer ſon véritable amant. J'avois lieu d'être perſuadé que ce n'étoit qu'en cette vûe qu'elle ſouhaitoit de m'attirer auprès d'elle; & j'aurois dû m'eſtimer heureux de me voir éloigné par mon devoir d'une ſi infidelle maîtreſſe : mais il étoit dit que je ſerois toujours aveugle & lâche, & je ne pus réſiſter aux lettres qu'elle m'écrivit quand elle fut obligée de ſortir de France : je ne les reçus qu'après la Campagne dans laquelle il m'arriva une rencontre qui auroit dû me rendre encore plus ſavant que je ne l'étois ſur les écueils de la galanterie.

Jamais Campagne ne fut plus glorieu-

ſe : Monſieur le Prince fut forcé dans ſes Lignes, & contraint de lever le Siége : Monſieur de Turenne à qui la principale gloire de cette grande action étoit dûe, alla, après la levée du Siége d'Arras, aſſiéger le Queſnoi. Je le ſuivis; & nous étant rendus maîtres de cette Place, je paſſai dans l'Armée du Maréchal de la Ferté, qui tint la Campagne juſqu'à la fin de Novembre. Mon frere fit le Siége de Clermont en Argonne, ſous les ordres de ce Maréchal, & je fus commandé pour ſervir avec lui.

J'avois dans mon Régiment un vieux Capitaine, qui ayant été long-temps Soldat, étoit enfin parvenu par ſes ſervices à avoir une Compagnie : c'étoit un aſſez bon Officier, & ſon âge me donnoit pour lui une eſpéce de diſtinction qui m'avoit gagné ſes bonnes graces : il m'avoit paru chagrin pendant toute la Campagne, & je lui en faiſois ſouvent la guerre. Après la priſe de Clermont, les Troupes étant ſur le point d'être envoyées en quartier d'hyver, ce vieux Capitaine me vint prier un matin de lui obtenir un Paſſeport pour ſe rendre en Eſpagne ou en Angleterre, ne pouvant, à ce qu'il me dit, demeurer en France ſans courir le riſque d'être pendu, parce qu'il étoit pourſuivi pour une affaire criminelle pour laquelle il n'y auroit point de rémiſ-

ſion. Je le preſſai de me dire quel étoit le crime dont il étoit accuſé : il s'en défendit long-temps ; mais enfin il m'avoua qu'il avoit tué ſa femme ; qu'il avoit eſpéré d'abord que ce meurtre ſeroit inconnu , mais qu'un de ſes amis lui avoit mandé qu'on le cherchoit, & que même Monſieur le Maréchal devoit bientôt recevoir l'ordre pour le faire arrêter.

Je lui répondis qu'il feroit bien de ſe ſauver ; qu'auſſi-bien , quand Monſieur le Maréchal ne le feroit pas arrêter , je l'obligerois de ſe défaire de ſa Compagnie, ne pouvant garder un homme qui avoit été capable de faire une auſſi méchante action. Il me répondit que ſi je ſavois pourquoi il avoit tué ſa femme, je lui en ſaurois bon gré , & que j'en aurois fait autant ſi j'avois été à ſa place. Cela me donna de la curioſité. Je le priai de me conter comment la choſe s'étoit paſſée : il le fit, & je fus bien ſurpris d'apprendre que la femme qu'il avoit tuée étoit cette maîtreſſe de Monſieur de Cinqmars dont j'ai parlé , & que j'avois aimée il y avoit quatorze ou quinze ans , & qui n'avoit ſongé ſi ſouvent qu'à m'excroquer. Quoique ſa mort me fît pitié , je ne laiſſai pas d'excuſer un peu la brutalité du Capitaine , & de l'aider à ſe ſauver. Voici ce qu'il m'apprit , & ce que j'ai entendu conter depuis avec encore plus

de circonſtances qu'il ne m'en dit, car la choſe étoit publique à Paris quand j'y revins.

Cette fille, de maîtreſſe de Monſieur de Cinqmars, étoit devenue la confidente de Mademoiſelle de L.... Ce fut chez elle que Monſieur de Cinqmars connut celle-ci; & l'ayant trouvée beaucoup plus belle que l'autre, il ne fit pas difficulté de s'attacher à elle. Il appaiſa cette premiere maîtreſſe à force de préſens; & Mademoiſelle de L.... étant moins intéreſſée, ſa confidente profita auſſi beaucoup de ſes libéralités; &, comme je l'ai dit, elle étoit très-riche quand Monſieur de Cinqmars mourut.

Elle n'étoit déja plus la maîtreſſe de M. de Cinqmars dans le temps que je la connus; mais on ſe cachoit de moi à cauſe de ma jeuneſſe, & jamais Mademoiſelle de L.... ne ſe trouvoit chez elle quand j'y étois. J'avois ignoré que M. de Cinqmars eût une autre maîtreſſe; car c'étoit ſans doute pour cela qu'on me laiſſoit une ſi grande liberté de la voir, & que mon frere rioit toutes les fois que je lui en parlois. Comme l'intérêt étoit la paſſion dominante de cette fille, non-ſeulement elle ſe borna à être la confidente de ſa rivale ſur le ſujet de M. de Cinqmars, mais encore elle la fut dans l'eſpérance que Made-

moiſelle de L.... conçut d'être aimée d'un grand Miniſtre, & d'épouſer un Controlleur Général des Finances.

Je ne parlerai point de la premiere de ces deux eſpérances, & je croi que tout ce qu'on en a dit a été imaginé par les ennemis du Cardinal de Richelieu; mais il eſt certain que la ſeconde auroit pû réuſſir ſans la perfidie de celle qui de maîtreſſe de M. de Cinqmars étoit devenue confidente de Mademoiſelle de L.... Cette fille que l'intérêt avoit réduite à favoriſer les amours de ſa rivale, n'eut pas de peine à les trahir quand elle y trouva ſon compte.

Ce fut elle qui, gagnée par les préſens du Controlleur Général, lui apprit l'intrigue de Mademoiſelle de L.... avec un Conſeiller du Parlement, & qui le rendit témoin oculaire de ſon infidélité. Mademoiſelle de L.... inſtruite de cette perfidie, rompit entiérement avec elle, & elle trouva une autre amie plus généreuſe dans Mademoiſelle N.... qui étoit, comme elle eſt encore, la fille du monde qui a le plus d'eſprit.

Mademoiſelle de L.... ayant donc rompu avec ſa confidente, & celle-ci n'ayant plus d'eſpérance d'augmenter ſes richeſſes par des confidences ſi lucratives, penſa à ſe les aſſûrer par un mariage avantageux. Comme elle avoit été fort décriée, & qu'elle

vouloit d'ailleurs épouſer un homme d'un rang diſtingué, elle ne trouva point de François ſur qui elle pût jetter les yeux : elle ſe maria avec le Comte de... parent du Roi de Dannemark, en qui elle trouva ce qu'elle cherchoit, c'eſt-à-dire, un rang auſſi diſtingué que devoit être celui de la femme d'un Prince de ſa qualité.

Elle ne vécut avec lui qu'un an ou deux, ne l'ayant point voulu ſuivre en Dannemark, où il ſe retira après avoir mangé une partie du bien de ſa femme. Le déſordre devint ſi grand dans ſes affaires, qu'après le départ de ſon mari elle eut à peine de quoi entretenir un équipage. Elle ſe ſoutint quelque temps à crédit ; & enfin, accablée de créanciers, elle ne trouva point d'autre reſſource que de retourner à ſon premier métier ; mais les temps étoient changés : on ne trouvoit plus d'amans ni de confidentes du caractére de Monſieur de Cinqmars & de Mademoiſelle de L... ; & tout ce qu'elle put faire, fut de vivre au jour la journée, traînant par tout ſa qualité de Princeſſe Danoiſe, & n'impoſant par cette qualité, qu'à celles des femmes de la Ville qui ſe croyent honorées de voir quelquefois une Princeſſe chez elles.

Son mari qui avoit été inſtruit de la vie qu'elle avoit menée avant leur mariage, ne voulut plus entendre parler d'elle ; il

travailloit même à ſe faire démarier quand il mourut. Elle ſe trouva, par ſa mort, en état de penſer à prendre un ſecond mari ; & , au lieu de ces vaſtes idées de Principauté, qui la premiere fois l'avoient déterminée à ſe marier, elle ne chercha cette fois-ci qu'à trouver un homme qui la tirât de la néceſſité. Le vieux Capitaine dont j'ai parlé en étoit devenu fort amoureux : quoiqu'il n'eût pas de bien, il vivoit pourtant avec une telle œconomie, qu'il étoit ſouvent en état de lui prêter de l'argent ; & ce pauvre homme s'étoit réduit à ne vivre preſque que de tabac & d'eau-de-vie pour avoir dequoi nourrir ſa maîtreſſe. Si-tôt qu'il fut Capitaine, il lui propoſa de l'épouſer : elle y conſentit, à condition que le mariage ſeroit caché. Il accepta la condition, ſe dédommageant par la gloire de paſſer pour ſon galant, de ce qu'il ne pouvoit jouir de celle de paſſer pour ſon mari. Après qu'il l'eut épouſée, il s'apperçut qu'elle n'étoit pas d'humeur à ſe contenter du peu de ſecours qu'elle recevoit de la frugalité de ſon mari, & qu'elle y joignoit encore ceux qu'elle retiroit de ſon propre ſavoir faire.

Pour être plus sûr de ſon infidélité, il ſe déguiſa ; &, prenant le train & toutes les apparences d'un homme de la premiere qualité, il alla trouver en cet équipage une

de ces femmes qui ſe mêlent d'abréger les formalités de l'amour, en procurant des rendez-vous aux amans. Cette entremetteuſe, trompée par l'apparence, perſuada aiſément à ſa femme ce qu'il ſouhaitoit, en lui diſant qu'un Seigneur d'un rang diſtingué mouroit d'envie de la voir. Elle vint au rendez-vous; & ſon mari croyant qu'il n'en falloit pas davantage pour la convaincre de la vie dont il l'accuſoit, lui paſſa ſon épée au travers du corps.

Ce fut la deſtinée de cette malheureuſe créature, qui d'ailleurs ne manquoit pas de mérite & d'eſprit, & j'avoue que j'en eus d'autant plus de pitié, que je l'avois autrefois aimé de bonne foi. Je blâmai fort le Capitaine de ſa brutalité, & je ne pouvois m'empêcher de rire, quand parmi les principales raiſons qu'il alléguoit pour juſtifier qu'il avoit eu raiſon de la tuer, il me diſoit que rien ne lui tenoit plus au cœur que d'avoir ſi long-temps jeûné pour lui faire des préſens.

Je reçus, au retour de la campagne, la lettre dont j'ai parlé, par laquelle la maîtreſſe que j'aimois alors, me mandoit qu'elle étoit à Bruxelles, & qu'elle ſouhaitoit paſſionnément de me voir. Sa lettre étoit ſi tendre & ſi touchante, que j'eus la foibleſſe de la relire plus de cent fois; & enfin, j'allai me mettre dans l'eſprit qu'il fal-

loit qu'elle m'aimât de bonne foi, pour m'écrire de la ſorte. Il ne me reſtoit de ſcrupule à ſon égard, que ſur ce que l'on m'avoit appris de ſon attachement pour le Bourgeois qui l'avoit brouillée avec le Duc de Guiſe ; mais comme je voyois cet homme à Paris, qui ſembloit ne prendre plus aucun intérêt en elle, je m'imaginai que tout ce qu'on m'en avoit mandé, pouvoit être faux. J'affectai, pour m'en éclaircir, de voir M. le Maréchal d.... qui l'avoit conduite en Guyenne, & l'ayant mis ſur ſon chapitre, il m'aſſura que tous ces bruits étoient ſans nul fondement, & que ſi cette fille aimoit quelqu'un, ce n'étoit que moi. Non, me dit ce Maréchal en m'embraſſant, elle n'a de vraie paſſion que pour vous, & c'eſt à vous qu'elle nous a tous ſacrifiés. Ces paroles acheverent de m'aveugler ; & ne ſoupçonnant point que ce Maréchal m'eût parlé ainſi par pure malice, ce qui pourtant étoit vrai, je me crus le bienheureux favori de cette perfide, & je réſolus, dès ce moment, de la ſuivre à Bruxelles.

Je ne comprens pas moi-même comment tant d'expériences ne m'avoient pas plus ſervi à éviter de pareils panneaux, & je ſuis aſſuré que ceux qui liront ces Mémoires, me prendront pour un imbécille d'avoir été ſi ſouvent la dupe des femmes.

Je ſouhaite qu'ils ſoient moins imbécilles que moi, & que leur eſprit leur ſerve dans des occaſions, où l'eſprit, après tout, ne ſert de guére, & où l'on ſe livre avec tant de groſſiéreté, ou à la vanité ou à l'amour. Peut-être ne ſuis-je pas le ſeul homme que ces paſſions ont rendu aveugle, & que beaucoup d'autres ſe reconnoîtront dans la peinture ſincére que je fais ici de moi.

Je crus donc que je devois aller à Bruxelles; & pour me diminuer à moi-même la honte & l'imprudence de ce voyage, je réſolus de n'être que trois ſemaines hors de Paris, & de m'en revenir ſi-tôt que j'aurois ſeulement vû ce que faiſoit ma maîtreſſe. Qu'eſt-ce, me diſois-je à moi-même, qu'un voyage de trois ſemaines? Perſonne ne le ſaura, & j'aurai eu le plaiſir de marquer au moins à une fille que j'aime, que je ſuis ſeul digne d'être aimé d'elle.

Je fis ſemblant que ma préſence étoit néceſſaire à une terre que j'avois à cinquante lieuës de Paris, où je n'avois jamais été, & dont je touchois fort peu d'argent. Mon frere approuva fort que je priſſe ce petit ſoin, & il me loua ſur l'application que j'avois à mes affaires, pendant que dans le cœur, je ne penſois qu'à ſuivre un entêtement capable de les ruiner. Je partis, & ayant envoyé mes gens m'attendre à ma terre, je me rendis en poſte à.... où par

le moyen du Gouverneur qui étoit mon ami, il me fut aiſé de paſſer *incognito* à Bruxelles.

Comme j'avois réſolu de n'être pas longtemps à ce voyage, & que d'ailleurs j'avois mille raiſons, ſuppoſé que je vouluſſe revenir en France, de vouloir éviter d'être vû de M. le Prince, je m'aviſai, pour mieux me cacher, de faire ſemblant d'être un domeſtique du Duc de Lorraine. Ce Duc avoit été arrêté par l'Archiduc, & envoyé dans la Citadelle d'Anvers, où il étoit encore. Le prétexte qu'on avoit pris pour l'arrêter, étoit qu'il autoriſoit les ravages que ſes troupes faiſoient par tout; mais dans le fonds, on ne l'avoit arrêté que parce qu'on craignoit, ce qui arriva depuis, qu'il ne cédât ſes Etats à la France.

Je fis donc croire à un Bourgeois de Bruxelles, chez qui j'allai loger, que j'appartenois à ce Duc, & que j'étois à Bruxelles, pour voir de ſa part une Dame qu'il aimoit. Le Bourgeois me demanda ſi ce n'étoit pas celle qui depuis quelque temps étoit arrivée de France. Ce fut juſtement ma maîtreſſe que ce Bourgeois me nomma. Je lui dis que c'étoit elle-même pour qui le Duc de Lorraine m'envoyoit, & ce bon Flamand me répondit que c'étoit conſcience qu'un auſſi brave homme que le Duc de Lorraine ſe fût attaché à une diableſſe qui

avoit autant d'amans qu'elle voyoit d'hommes ; que depuis la priſon du Duc de Lorraine, elle avoit une intrigue avec le Comte de Bouteville, & que celui-ci n'avoit fait que ſuccéder à Monſieur le Prince, comme Monſieur le Prince avoit ſuccédé à un Eſpagnol ; que tout le monde croyoit que la jalouſie de cet Eſpagnol, qui étoit tout puiſſant auprès de l'Archiduc, avoit été la principale cauſe de l'empriſonnement du Duc de Lorraine.

Je laiſſai cauſer ce Flamand tant qu'il voulut, & tout ce qu'il m'apprit, ne ſervit qu'à augmenter le deſir que j'avois de voir ma maîtreſſe. A la vérité, il me ſembla que je ne ſouhaitois de la voir que pour la confondre mieux. Je priai mon hôte de la chercher, & de lui dire qu'un Gentilhomme du Duc de Lorraine étoit à Bruxelles, pour lui rendre des lettres de la part de ſon maître. Elle répondit qu'il n'avoit qu'à le faire venir le lendemain, & qu'elle le verroit à dix heures du matin. J'attendois avec une extrême impatience l'heure marquée ; mais dès ſept heures du matin, on vint m'arrêter de la part de l'Archiduc. Ceux qui m'arrêterent, me dirent que l'Archiduc ayant appris que j'étois au Duc de Lorraine, vouloit bien me renvoyer à mon maître, qui pourroit avoir beſoin de moi, & qu'on alloit me conduire sûrement auprès de lui.

Je pensai me découvrir ; mais faisant réflexion que ce seroit peut-être encore pis, je continuai à faire semblant d'être en effet domestique du Duc de Lorraine, & je demandai seulement qu'il me fût permis de voir un moment une Dame, pour laquelle mon maître m'avoit envoyé à Bruxelles ; que c'étoit une affaire de pure galanterie, & que même je ne parlerois à cette Dame qu'en présence de témoins. On me répondit qu'on alloit voir si cette grace me pouvoit être accordée ; & une heure après, on vint me prendre pour me conduire chez elle.

Pour comprendre ceci, il faut savoir que dès que le Flamand eut dit à la personne que je cherchois, qu'un domestique du Duc de Lorraine demandoit à la voir, cette fille qui vouloit déguiser à l'Espagnol, dont elle étoit aimée, l'attachement qu'elle avoit pour le Comte de Bouteville, résolut de se servir de cette occasion, pour paroître lui faire un sacrifice du Duc de Lorraine. Elle fit donc dire à l'Espagnol, que pour lui marquer qu'elle n'aimoit que lui seul, elle l'avertissoit qu'un Gentilhomme du Duc de Lorraine étoit à Bruxelles. L'Espagnol, à cet avis, obtint de l'Archiduc qu'on me renvoyât auprès de mon maître. On alla lui dire que tout découvert que j'étois, je demandois encore à voir celle

pour

pour qui on m'avoit envoyé, & cet homme voulant ſavoir comment je parlerois, & comment ſa maîtreſſe me répondroit, m'accorda ce que je demandois, eſpérant apparemment goûter encore mieux, par cette entrevûe, la gloire du ſacrifice dont on le flattoit.

Je fus donc conduit chez elle, & l'Eſpagnol voulut être témoin de ma viſite. Je la trouvai ſeule avec lui, & dès que je fus entré, tout le monde ſe retira. Elle fut extrêmement ſurpriſe de me voir; mais l'Eſpagnol & moi, nous le fûmes encore davantage. C'étoit le même Eſpagnol dont j'ai parlé, ſous le nom de Manrique, & qui avoit juré ma mort, lorſque je quittai Madrid.

Si-tôt qu'il m'eut apperçu, il regarda ſa maîtreſſe en pâliſſant, & elle rougiſſant de ſon côté, s'apperçut de ſa pâleur, & ne ſut qu'en croire. Pour moi, je pâlis, je croi, & je rougis ſucceſſivement. Ce fut une vraie ſcéne de Comédie, & quand je m'en ſouviens encore, j'ai de la peine à ne pas rire. Mais j'avoue que pour lors, je n'en eus aucune envie, & que je commençai à craindre tout de bon. Je pris pourtant tout d'un coup la réſolution de me tirer de ce mauvais pas, par une défaite qui me vengeroit en même temps de cette perfide, & qui me tireroit des mains de l'Eſpagnol.

Si j'euſſe eu le temps de délibérer, j'aurois eu peine ſans doute à prendre le parti que je pris ; mais je ne penſai alors qu'à me tirer d'un péril où je voyois bien que ma maîtreſſe ne méritoit pas que je me fuſſe expoſé pour elle.

Seigneur, dis-je, en adreſſant la parole à Manrique, c'eſt vous-même que je cherchois, & je n'ai demandé à voir Mademoiſelle, que parce que je ſavois bien que je vous verrois auprès d'elle. J'ai voulu réparer les chagrins que je vous ai donnés à Madrid, en vous rendant ici un ſervice eſſentiel. Ce ſervice, c'eſt que je vous avertis qu'on vous trompe & moi auſſi. La perſonne que vous voyez eſt indigne de l'attachement de gens faits comme vous & moi. En même temps qu'elle vous écoute, elle m'écrit les lettres du monde les plus tendres; mais elle ne nous amuſe l'un & l'autre, que pour nous rendre les dupes de l'intrigue qu'elle a avec le Comte de Bouteville.

Quand j'eus achevé ces paroles, l'Eſpagnol regarda ſa maîtreſſe en mettant la main ſur la garde de ſon épée ; & quoiqu'elle eût lieu de croire qu'il ne faiſoit cette action que par un geſte eſpagnol, elle ſe mit à crier, comme ſi on l'eût déja poignardée. Ses femmes accoururent à ſes cris. Elle leur dit, en montrant l'Eſpagnol,

que cet homme la vouloit aſſaſſiner. Ses femmes ſe jetterent ſur lui. Je crus devoir faire comme elles ; & pendant qu'elles le tenoient à la gorge , je me ſaiſis de ſon épée , car on m'avoit ôté la mienne, quand on étoit venu m'arrêter.

Dès que ma maîtreſſe vit que j'avois l'épée de cet homme , elle parut ſe raſſurer , & ayant commandé à ſes femmes de barricader ſa chambre , afin que perſonne n'entrât , elle me prit l'épée , & elle en donna un coup à l'Eſpagnol qui tomba à demi-mort. Cet homme hurloit entre les mains de trois femmes de chambre, qui, lui tenant le pied ſur la gorge , l'empêchoient de ſe relever , pendant que leur maîtreſſe cherchoit encore à lui donner d'autres coups d'épée.

Cependant ſes gens qui entendoient ce tumulte , s'efforçoient d'enfoncer la porte. Me croyant perdu , s'ils entroient , je me jettai dans la garderobe , où heureuſement je trouvai un eſcalier qui me donna le moyen de m'échapper ſur les tuiles ; mais étant trop expoſé dans un aſyle ſi mal sûr , je redeſcendis le même eſcalier , & j'y rencontrai une des femmes de chambre qui avoient terraſſé l'Eſpagnol. Elle me dit que le danger étoit paſſé ; que cet homme avoit été remis entre les mains de ſes gens , & que ſa maîtreſſe ſe diſpoſoit à aller s'en

plaindre à M. le Prince & à l'Archiduc ; ausquels elle avoit déja envoyé dire qu'on étoit venu chez elle pour l'assassiner ; que cependant, je me gardasse bien de paroître, & qu'elle alloit me cacher en un lieu où l'on ne me trouveroit pas. Elle me conduisit aussi-tôt dans une cave où je me laissai enfermer.

J'y demeurai tout le reste du jour, ne sachant comment tout ceci se termineroit, & je n'ai de ma vie passé une si triste journée. Les choses réussirent mieux que je ne pensois. Ma maîtresse alla chez Monsieur le Prince, qui la mena chez l'Archiduc. Elle leur dit que cet Espagnol étoit venu chez elle le matin pour lui faire violence, & que par le secours de ses femmes, elle avoit trouvé le moyen de lui arracher l'épée qu'il avoit levée sur elle, dont elle l'avoit blessé. Elle ne fit aucune mention de moi, & l'Espagnol eut beau dire que c'étoit un domestique du Duc de Lorraine, son mortel ennemi, qui l'avoit assassiné ; on prit tout ce qu'il dit pour une des rêveries que cause une grosse fiévre, dans laquelle il tomba, dès qu'il eut été reporté chez lui. Cette aventure fit beaucoup de bruit, & tout le monde loua le courage d'une fille, qui, aidée de ses seules femmes, avoit si généreusement résisté à la violence d'un brutal. L'Archiduc promit à Monsieur le

Prince toute la ſatisfaction qu'il pouvoit ſouhaiter. Cette fille fut remenée chez elle comme en triomphe, & tout le reſte du jour, elle fut viſitée de toutes les femmes & de tout ce qu'il y avoit d'hommes de qualité à Bruxelles.

Elle apprit où j'étois, & quoiqu'elle dût être outrée du diſcours que j'avois tenu à l'Eſpagnol, cependant, la curioſité de ſavoir par quelle aventure j'étois à Bruxelles, l'emporta ſur ſon dépit; & dès qu'elle ſe vit ſeule, elle commanda qu'on me fît ſortir de ma cache, & qu'on m'amenât dans ſa chambre. Je lui dis que je n'étois venu à Bruxelles, que parce qu'elle m'avoit prié d'y venir; mais qu'ayant été informé de ſes intrigues, je n'avois pû m'empêcher de lui faire les reproches dont elle ſe plaignoit. Je lui appris en même temps une partie des démêlés que j'avois eu à Madrid avec Manrique.

Elle pleura beaucoup ſur la mauvaiſe opinion que j'avois d'elle, me jurant qu'elle n'avoit de véritable paſſion que pour moi. Je fus encore attendri par ſes larmes, & nous eûmes bien-tôt fait la paix. Elle me dit qu'après l'aventure qui venoit d'arriver, elle ne pouvoit reſter à Bruxelles, parce que, quelque promeſſe que l'Archiduc lui eût faite, elle devoit ſe défier des Eſpagnols, qui tôt au tard lui feroient un mau-

vais parti ; que cependant, il ne falloit pas que je paruſſe ; que je devois partir dès la nuit même, & tâcher de ſortir de Bruxelles, me donnant ſa parole qu'elle ne tarderoit pas à me ſuivre ; qu'elle avoit appris que le Duc de Guiſe avoit une nouvelle maîtreſſe, & que quand cela ne ſeroit point, elle ne croyoit pas qu'il dût revenir ſi-tôt ; & qu'enfin, elle ne craignoit rien de ſa part, ayant aſſez d'amis qui prendroient ſon parti, en cas qu'il voulût continuer à la perſécuter.

Je crus tout ce qu'elle voulut me dire, ou du moins, je fis ſemblant de le croire ; car j'avois une extrême envie d'être en France, & je me repentois bien d'un voyage ſi malheureux. Cependant, quelque impatience que j'euſſe de partir, je fis réflexion que ce ſeroit encore m'expoſer que de vouloir ſortir de Bruxelles ſans paſſeport. Nous raiſonnâmes long-temps ſur le moyen d'en avoir un ; & enfin, nous réſolûmes que je reſterois encore un jour caché chez elle, pendant lequel elle perſuaderoit à Monſieur le Prince, qu'il étoit bon qu'elle ne reſtât pas plus long-temps à Bruxelles, & que ce Prince obtiendroit des paſſeports pour elle & pour ſes gens, à la faveur deſquels je pourrois m'évader.

Tout réuſſit comme nous le ſouhaitions ; & dès le lendemain, elle eut tous les paſſe-

ports qu'elle voulut. Je me déguiſai en Muletier, & je ſortis de Bruxelles conduiſant deux mulets, ſur leſquels elle avoit chargé une partie de ſon bagage. J'arrivai en cet équipage à.... avec le ſeul valet de chambre que j'avois mené, qui conduiſoit un des mulets, & qui n'étoit pas plus habile que moi à gouverner ces opiniâtres animaux qui exercérent notre patience. Il y en eut un qui ſe jetta dans un bourbier, & qui ſecoua tout le bagage dont il étoit chargé. Nous eûmes une peine extrême à l'en retirer & à le recharger. Parmi les hardes qui tombérent avec lui, il y eut une petite caſſette en maniére d'écritoire toute fracaſſée. Je la ramaſſai, & je fus obligé de la porter ſous le bras, juſqu'à ce que nous fuſſions arrivés à.... Cette caſſette étoit pleine de lettres, dont la lecture me ſervit d'occupation toute la ſoirée que je paſſai dans l'hôtellerie, où j'avois ordre de laiſſer les mulets & le bagage, car je ne voulus point me faire connoître au Gouverneur, & je pris la poſte à minuit, emportant les lettres avec moi.

J'arrivai deux jours après à la terre où j'avois envoyé mes gens, qui commençoient à être fort en peine de moi. J'y paſſai deux jours, & je revins à Paris trois ſemaines après que j'en étois parti, ſans que mon frere, ni perſonne eût le moindre ſoupçon

du voyage que j'avois fait à Bruxelles. Je me trouvai parfaitement guéri de l'amour qui m'avoit fait entreprendre ce voyage, & jamais je n'avois été plus persuadé que je ne m'engagerois de ma vie en aucune passion capable de m'aveugler encore. Je bénis Dieu mille fois d'être sorti de Bruxelles aussi heureusement que j'avois fait, & d'avoir trouvé dans les lettres qui m'étoient tombées entre les mains, de nouveaux motifs, pour éviter à l'avenir les folies que je me reprochois.

Ces lettres étoient presque toutes du Bourgeois, qui avoit brouillé ma maîtresse avec le Duc de Guise & le Maréchal d.... & par la maniére dont elles étoient écrites, on pouvoit aisément juger que cet homme étoit mieux que personne dans son cœur. Il y en avoit une d'une datte fort récente, par laquelle il lui mandoit qu'il étoit malade, & la prioit de faire toutes choses pour revenir à Paris. Je crus que c'étoit ensuite de cette lettre qu'elle m'avoit dit qu'elle ne pouvoit rester à Bruxelles, & je jugeai que la maladie de son Bourgeois avoit plus de part au retour qu'elle méditoit, que la crainte des Espagnols.

Tout cela acheva d'éteindre mon amour, & rien ne me prouva mieux mon changement pour elle, que l'indifférence avec laquelle j'appris ce qu'elle étoit devenue

depuis mon départ. Le Comte de Bouteville ne consentit point qu'elle revînt en France. Elle eut beau dire que son bagage étoit parti, on renvoya après les mulets qu'on fit revenir ; & comme elle ne trouva plus la cassette où étoient ses lettres, elle jugea que je m'en étois saisi ; & ce fut encore ce qui la fit résoudre de rester en Flandre.

Cependant, comme elle craignoit quelque piéce de la part de l'Espagnol qu'elle avoit blessé, elle quitta Bruxelles. Bouteville la cacha quelque temps à Anvers, ensuite il la mena à la Haye, où elle fut aimée du Rhingrave. Cette galanterie la brouilla avec Bouteville ; & la maladie de son Bourgeois s'augmentant, elle revint à Paris pour le voir. J'eus la générosité de lui renvoyer ses lettres, & de lui parler, quand je la trouvois quelque part, comme si je ne l'eusse jamais aimée. Elle en úsa, de son côté, à peu près de la même maniére, & elle fit par dépit ce que je faisois par raison. Enfin, son dépit cessa, & elle parvint, à mon égard, au point où j'en étois au sien ; car il n'y a point de passion ni de sentiment qui ne change, & qui ne finisse, quand on le veut fortement.

On n'a pas la même force pour se garantir d'une passion nouvelle, que pour en oublier une ancienne ; & dès que je fus

guéri de celle dont je viens de parler, je m'engageai encore une fois. A la vérité, pendant un an ou deux, mes engagemens eurent moins de violence, & furent même d'une autre nature que ceux que j'avois eus jusques-là; mais ils ne laisserent pas de me donner encore de nouvelles lumiéres sur le caractére des femmes.

Je me trouvai un jour à une Assemblée qu'une femme de qualité faisoit de temps en temps pour une pauvre Communauté de la campagne, qu'elle avoit prise sous sa protection. La coûtume étoit de faire une quête, & cette Dame se servoit pour cela des plus jolies personnes qu'elle pouvoit trouver. C'étoit moins pour l'amour des pauvres qu'on alloit à ses Assemblées, que pour les quêteuses; mais les dévotes de profession ne se soucient pas par quels motifs on fasse l'aumône, pourvû qu'elles s'en attribue la gloire.

La Dame dont j'ai parlé avoit ce jour-là choisi une quêteuse qui me plut extrêmement. C'étoit une de ses niéces, âgée de dix-sept ou dix-huit ans, qui, sans être réguliérement belle, avoit tout ce qu'on peut souhaiter pour plaire. Sa taille étoit extrêmement fine, & tant de vivacité & d'agrément étoit répandu dans toute sa personne, que je me sentis touché pour elle. Je trouvai le moyen de lui parler, & son

esprit me toucha encore plus que sa beauté. Elle l'avoit très-délicat, & je crus même qu'elle l'avoit solide ; car dès les premieres conversations, elle me parut assez au-dessus de la bagatelle, dans laquelle donnent presque toutes les personnes de son âge & de son sexe. Je m'apperçus que son esprit étoit déja aussi cultivé qu'il pouvoit l'être, & qu'elle avoit du goût pour toutes choses. Cette qualité étoit un grand mérite auprès de moi ; car, malgré ma dissipation & mon peu de conduite, j'avois toujours gardé du goût pour les ouvrages d'esprit, & excepté la galanterie, rien ne m'occupoit plus agréablement que la lecture & l'étude. La personne dont je parle avoit encore une qualité qui la rendoit fort aimable ; c'est qu'elle chantoit parfaitement bien.

Je résolus donc de l'aimer. Elle logeoit en ce temps-là chez sa tante. Je trouvai des prétextes pour aller chez cette Dame, & en peu de temps étant devenu de ses amis, j'eus occasion de voir presque tous les jours la personne que j'aimois. Je ne tardai pas à lui déclarer mes sentimens. Elle y répondit de maniére à me persuader que je ne lui étois pas indifférent ; & en effet, dès la seconde ou la troisiéme fois que je la vis, je jugeai, ou qu'elle m'aimoit déja, ou qu'elle ne seroit pas longtemps sans m'aimer ; mais ces belles espé-

rances furent d'abord renverſées. Elle alla ſe mettre dans l'eſprit que ſa tante vouloit m'aimer. Elle avoit de grandes raiſons de ne lui pas donner d'autres mécontentemens que ceux qu'elle lui avoit déja donnés ſans y penſer. Cette Dame, naturellement jalouſe, accuſoit ſon mari d'avoir du goût pour ſa niéce; & dans cette penſée, elle en uſoit fort mal avec elle. Elle, de ſon côté, vouloit ménager l'eſprit de ſa tante; &, s'étant imaginée que cette tante me regardoit de bon œil, non-ſeulement elle ne voulut plus m'écouter, mais elle commença à ſe défier de moi. Cela me mit fort mal à mon aiſe, car ſes défiances étoient fondées ſur une pure imagination. Sa tante, avec laquelle elle me croyoit en bonne intelligence, paroiſſoit effectivement avoir de l'attachement pour moi; mais outre que je n'avois pour elle aucune inclination, il étoit vrai que tout l'attachement de cette Dame ne conſiſtoit qu'en ce qu'elle me trouvoit plus commode qu'un autre pour tenir ma place au jeu; car, quoique dévote, elle aimoit le jeu, & c'étoit ſa grande paſſion. Cependant, comme elle me cherchoit par tout, & qu'elle m'appelloit fort ſouvent chez elle, on jugea qu'elle en uſoit ainſi, parce que nous étions bien enſemble, & cette imagination me fit perdre une maîtreſſe qui me paroiſſoit ſi digne de moi.

Je ne pouvois remédier à ſes défiances, qu'en ceſſant de voir ſa tante ; mais auſſi en prenant ce parti-là, je m'ôtois l'occaſion de la voir elle-même, & je l'aimai aſſez, pour préferer le plaiſir de la voir tous les jours, à celui de lui ôter les imaginations qui l'avoient prévenue contre moi. D'ailleurs, je ne me croyois pas aſſez bien auprès d'elle, pour eſpérer qu'elle penſeroit à moi, dès qu'elle ne me verroit plus.

Je continuai donc à voir ſa tante, & comme je la voyois ſouvent auprès d'elle, je m'accoûtumai en apparence à ne recevoir d'elle que des honnêtetés générales, dont j'enrageois dans le cœur. Il y avoit des temps où je croyois la haïr de ce qu'elle me connoiſſoit ſi mal ; mais enfin, je l'aimois toujours, quelque peu de juſtice qu'elle me rendît. Je dis qu'elle me rendoit peu de juſtice ; car quand il auroit été vrai que ſa tante m'eût aimé, elle devoit m'eſtimer aſſez, pour être perſuadée que je n'aurois jamais été capable de la deſſervir auprès d'elle.

Je ne ſai ſi elle m'a rendu plus de juſtice dans la ſuite, du moins elle a pû s'appercevoir que je n'ai jamais perdu d'occaſion de lui faire plaiſir. Ce fut même en partie pour avoir lieu de lui en faire, que je conſervai la connoiſſance de ſa tante. Mais,

après tout, comme nous n'agiſſions point de concert, elle ne retiroit pas de mes conſeils & de mes ſoins autant d'avantage qu'elle en auroit pû retirer, & j'eus le chagrin de voir que faute de s'être fiée à moi, elle devint la victime de la jalouſie de la femme & la dupe de la paſſion du mari. Cet homme, ſur la protection duquel elle avoit compté, n'eut pas le courage de la défendre, comme il auroit dû, des mauvais traitemens de ſa femme, ni de lui rendre tous les ſervices qu'elle avoit lieu d'en attendre, & qu'elle auroit ſans doute reçus de moi. Ainſi, par un mal-entendu, elle tomba, en ne voulant pas m'aimer, dans des inconvéniens plus fâcheux que ceux qu'elle craignoit en m'aimant.

Pendant que j'aimois cette fille, & que je voyois la Dame chez qui elle logeoit, je connus pluſieurs de ces Dames de qualité, qui ſe mêlent à Paris de vaquer aux bonnes œuvres, & de faire une profeſſion particuliére de dévotion. Comme je m'accommodois aiſément au génie de ceux avec qui je me trouvois, & que d'ailleurs je n'avois pas encore oublié tout ce que j'avois appris en Sorbonne, pendant que j'étois Abbé, je parlois de religion avec les dévotes, tout autant qu'elles vouloient; & par les maximes de morale qu'elles m'entendoient débiter, je leur faiſois ſouvent croire

que j'étois homme de bien, & entendu dans la ſpiritualité.

Une de ces dévotes, femme très-riche & d'un rang fort diſtingué, parut touchée de ma morale, & me pria d'aller la voir, ayant à me conſulter, à ce qu'elle diſoit, ſur des cas de conſcience, que perſonne encore n'avoit pû lui réſoudre. Je ne pus m'empêcher de rire en moi-même, de voir une Dame de ce rang choiſir un Cavalier, pour débrouiller ſa conſcience; mais je fus charmé de ce nouvel emploi, & je penſai, dans le moment, tout ce qui arriva dans la ſuite.

Cette Dame étoit la femme du monde la mieux faite. C'étoit un air & un port de Reine, & perſonne dans ſa jeuneſſe n'avoit eu une plus grande réputation de beauté & de galanterie. Elle avoit alors près de quarante ans; mais elle étoit encore aſſez belle pour exciter des paſſions, & j'avoue que j'en conçus une très-forte pour elle, dès qu'elle m'eut dit qu'elle vouloit me conſulter.

Ce ne fut donc point par l'étude des Caſuiſtes que je me diſpoſai à cette direction; ce fut par tous les ſoins que je pus prendre de mon ajuſtement. Je me rendis chez elle avec un habit magnifique. Elle avoit pris les mêmes ſoins de ſon côté. Sa propreté & ſa magnificence ne le cédoient point à

la mienne, & jamais, aſſurément, conférence ſpirituelle ne fut préparée de meilleur air.

J'eus lieu de croire en la voyant ſi parée, qu'elle oublieroit le prétexte, ſous lequel elle m'avoit fait venir; mais je fus bien étonné de la voir commencer par m'expliquer l'embarras extrême que lui donnoit un Directeur, qu'elle ſoupçonnoit d'avoir de l'attachement pour elle, & je fus encore plus ſurpris, quand elle m'eut dit que ce Directeur étoit Curé d'une de ſes terres, où elle avoit coûtume de paſſer une partie de l'année; c'eſt-à-dire, Curé de Village, fils d'un payſan, & homme de la plus affreuſe figure qui fût jamais.

Je lui demandai quelle preuve elle avoit de l'attachement qui cauſoit ſon embarras; & pour réponſe, elle me fit voir trois ou quatre lettres de ce Curé. De la maniére que ces lettres étoient écrites, je vis bien que c'étoit-là un cas de conſcience, qui étoit plus du reſſort d'un Cavalier que d'un Théologien: car jamais paſſion ne fut exprimée avec moins de précaution que celle que ce Curé lui marquoit. Je lui répondis que j'étois aſſez ſavant, pour décider que cet homme étoit amoureux d'elle. Ah! reprit-elle, je m'en ſuis toujours bien doutée, & je ſuis ravie d'avoir là-deſſus le témoignage d'un habile homme. Mais,

Madame,

Madame, lui dis-je, ma ſcience va encore plus loin, & j'ai aſſez étudié les matiéres ſur leſquelles vous me conſultez, pour voir que non-ſeulement cet homme vous aime, mais auſſi que vous l'aimez; car jamais un homme comme lui, vous auroit-il écrit de la ſorte, ſi vous ne lui en aviez donné lieu? Elle rougit à ces paroles, & s'écriant tout-à-coup: Ah! dit-elle, que je ſuis charmée de votre pénétration, & que je me ſai bon gré d'avoir choiſi en vous un homme qui a plus de lumiére qu'aucun autre! Je voi, continua-t'elle, que rien ne vous eſt caché, & que vous avez deviné ce que je n'aurois jamais oſé vous dire. Eſt-il poſſible, lui répondis-je, que vous ayez été capable d'un pareil attachement, & aſſez aveugle pour n'en pas faire ſcrupule? Ce n'eſt, dit-elle, que parce que j'en fais ſcrupule, que j'ai voulu vous conſulter. Il y a long-temps que cela me déplaît, & que je voi bien que le commerce que j'ai avec cet homme reſſemble à une paſſion; mais, comme il eſt homme de bien, & qu'il n'y penſe point de mal, j'ai toujours diſſimulé.

Ce diſcours me ſurprit au-delà de tout ce que je puis dire; car enfin, la perſonne qui me parloit, n'étoit ni folle ni imbécille, & j'avois peine à croire qu'elle ne fût pas l'une ou l'autre. Je ne ſavois pas encore de quoi ſont capables les conſciences

trompées, qui ſe livrent à un ſcélerat, couvert du manteau de la direction.

J'eus pitié de cet aveuglement, & prenant un ton auquel je ne m'étois pas préparé, je lui dis qu'elle étoit obligée en conſcience, non-ſeulement de n'avoir plus de commerce avec cet homme, mais encore de le faire ſortir de ſes terres. Mais, me dit-elle, il ne s'eſt jamais rien paſſé entre lui & moi, & tout cela s'eſt terminé à des lettres & à des petits ſoins.

Ce fut alors que je parlai en vrai Directeur, & que je lui expliquai qu'il ne falloit pas attendre à faire ſcrupule d'une paſſion, qu'elle eût éclaté par des déréglemens groſſiers; c'eſt-à-dire, que tout profane que j'étois, je lui appris ce que tant de Directeurs laiſſent ignorer à leurs pénitentes: à ſavoir, que les attachemens ſont criminels dès qu'ils occupent le cœur, & que la dévotion qui leur ſert d'occaſion ou de prétexte, eſt une véritable hypocriſie.

J'avoue que, comme j'aimois cette Dame, j'aurois eu de la peine à lui parler de la ſorte, ſi je n'avois eu une jalouſie qui alloit juſqu'à l'indignation, de l'attachement dont je la trouvois capable; & c'eſt ainſi que, quelque amateur que l'on ſoit de la vérité & de la droiture, on a beſoin, quand on aime, d'être animé de quelque ſecret intérêt, pour dire de certaines vérités.

Je ne ſai ſi elle s'apperçut de ma jalouſie, ou ſi la profeſſion qu'elle faiſoit d'être dévote, lui donna un nouveau goût pour un homme dont les ſentimens étoient ſi ſaints ; mais il eſt certain que depuis cette converſation, elle fit tout ce qu'il falloit pour me perſuader que j'étois aimé.

Elle commença par imaginer cent jolies manieres de me faire des préſens : elle ne laiſſoit paſſer aucun jour ſans s'informer de ma ſanté, ou ſans m'envoyer chercher ; & j'aurois, je croi, préféré la fonction qu'elle ſembloit me donner de ſon Directeur, à tout autre emploi, ſi la mode eût été en ce temps-là d'avoir des Directeurs de ma profeſſion : mais je ne pus m'accommoder de cette hypocriſie ; & n'oſant auſſi démentir la morale que je lui avois prêchée, je vis bien que je devois l'éviter, & chercher pour maîtreſſes des perſonnes qui ne me réduiſiſſent point à les tromper.

On ſera étonné de ma bonne foi, ſurtout en un temps où tant d'hiſtoires qui ont éclaté dans le monde, ont appris que la dévotion peut aider à la galanterie & à l'amour ; mais cela étoit, ce me ſemble, plus nouveau dans le temps dont je parle : & je ne croyois point qu'il fût permis à un honnête-homme de profaner par des commerces amoureux, ce qu'il y a de plus ſaint dans la Religion.

J'eus donc la force de mander à cette Dame, que les mêmes raiſons qui m'avoient obligé de lui faire ſcrupule de ſon Curé, m'obligeoient à en avoir moi-même des ſentimens que j'avois pour elle, & que, puiſqu'elle vouloit être dévote, j'étois obligé de ne la plus voir. Je l'exhortois dans la même lettre à m'éviter de ſon côté, pour ſoutenir le parti de la dévotion qu'elle avoit pris, & qui étoit, après tout, le meilleur qu'elle pût prendre.

Dès qu'elle eut reçu ma lettre, elle me fit une réponſe pleine de rage & de déſeſpoir : je n'y trouvai aucune ombre ni de ſa dévotion, ni de ſes ſcrupules : tout y étoit furieux & emporté; & le moindre mal qu'elle me faiſoit craindre pour elle, c'étoit de mourir bientôt. Je ne pus tenir contre cet emportement. Je courus chez elle, & je trouvai qu'elle avoit tellement paſſé d'une extrêmité à l'autre, que tout ce qui lui rappelloit le ſouvenir de ſa dévotion lui faiſoit horreur. Elle me dit qu'elle ne pouvoit vivre ſans moi, & que, puiſque la qualité de dévote me déplaiſoit, elle ſeroit tout ce que je voudrois qu'elle fût.

J'eus encore la force de lui repréſenter le tort qu'elle ſe feroit, ſi on la voyoit changer de maniere de vie. Je lui dis qu'un tel changement feroit gloſer ſur ſa conduite, avec d'autant moins de ménagement

qu'on étoit très-diſpoſé dans le monde à faire des railleries des dévots. Ces raiſons ne la toucherent point, & elle me força de lui promettre, avant que de la quitter, que je l'épouſerois. Ce mariage m'auroit été avantageux, ſi je n'avois prévû les obſtacles que j'y trouverois du côté de ſa famille. Ainſi, quelque parole que je lui euſſe donnée de l'épouſer, je ne comptai point que la choſe pût réuſſir, & je ne penſai qu'à l'amuſer juſqu'à ce que la raiſon lui fût revenue.

Cependant elle crut qu'elle ne pouvoit mieux me marquer ſon amour, qu'en dépouillant tous les dehors de ſa dévotion : ainſi on la vit dans toutes les aſſemblées & à tous les ſpectacles, avec une aſſiduité & des ajuſtemens qui firent bientôt connoître qu'elle penſoit à ſe remarier.

Ce que j'avois prévû ne manqua pas d'arriver : le public ne l'épargna point; on en fit bientôt cent contes. Des gens moins ſcrupuleux que moi, profitérent des priſes qu'elle donnoit ſur elle, & j'eus des rivaux qui l'accoutumérent à m'oublier. Plus la vie qu'elle avoit menée juſqu'à ce changement étoit réglée, plus celle qu'elle mena depuis fut irréguliere; & je vis bien que rien ne diſpoſe davantage au déréglement, qu'une dévotion mal entendue.

Après avoir un peu accoutumé le pu-

blic à ce nouveau genre de vie, elle écouta les propositions que le Duc .... lui fit de l'épouser.

C'étoit un parti qui lui conservoit son rang; & ce fut pour cette raison que, quoiqu'elle y trouvât peu de bien, elle le préféra aux autres partis qui se présentérent en grand nombre.

Je ne la voyois presque plus, quand on fit les propositions de ce mariage; & j'en appris d'abord les nouvelles avec assez de tranquillité. Tous les travers qu'elle s'étoit donnés dans le monde, & le peu de soin qu'elle avoit pris de sa réputation, m'avoient mis à son égard dans une situation à ne plus guére m'intéresser à elle: cependant, quand je vis que c'étoit tout de bon qu'elle se marioit, & qu'elle ne daignoit pas même me faire un compliment sur un dessein si contraire aux promesses qu'elle m'avoit faites, j'en eus un secret dépit, & je voulus voir comment elle soutiendroit mes reproches.

Je lui écrivis une longue lettre, & j'affectai d'y paroître encore plus touché de son mariage que je ne l'étois. Je croyois, en lui écrivant ainsi, ne lui marquer que mon dépit; mais ma passion n'étoit pas éteinte, & je lui témoignai beaucoup d'amour. Cette lettre ne lui fut rendue que deux ou trois jours après son mariage; &,

comme je n'en avois point oüi parler, je comptois, ou qu'elle ne l'auroit pas lûe, ou qu'elle s'en étoit moquée, quand un matin, à la pointe du jour, on vint me dire qu'une femme me demandoit de ſa part. C'étoit elle-même; & je fus extrêmement ſurpris de la voir entrer dans ma chambre, en habit de Sœur-Griſe.

Elle me dit qu'elle n'avoit pu réſiſter au chagrin que lui avoit donné ma lettre, & que, pour me marquer mieux le déſeſpoir où elle étoit de m'avoir donné ſujet de me plaindre, elle avoit voulu venir me dire elle-même, qu'elle ne ſe ſeroit jamais mariée, ſi elle avoit cru que je l'euſſe véritablement aimée; mais que, puiſque c'étoit une choſe faite, elle me marqueroit, par le mépris qu'elle auroit pour ſon mari, combien je lui étois cher.

J'admirai la fatalité qui me réduiſoit toujours, malgré moi, à faire auprès de cette femme le perſonnage de Directeur. On a vû les occaſions qu'elle m'avoit déja données de la prêcher; & je ne pus faire autrement en celle-ci, que de l'exhorter à bien vivre avec ce mari, & à ſe remettre dans la dévotion. Elle ne s'attendoit pas à un conſeil de cette nature, & elle me répondit d'abord avec beaucoup d'emportement. J'inſiſtai toujours ſur le propos que j'avois commencé, lui repréſentant que

le meilleur parti qu'elle pût prendre, c'étoit de faire de néceſſité vertu, & de ſe ſervir, pour redevenir dévote, d'un mariage qui ſembloit la devoir rendre malheureuſe.

C'étoit moins l'intérêt que je prenois à ſa réputation ou à ſon ſalut, qui m'obligeoit de lui parler de la ſorte, que l'envie de la punir de ſon inconſtance, en lui faiſant mener une vie pour laquelle je m'imaginois qu'elle auroit d'autant plus de répugnance, qu'elle avoit levé le maſque pour vivre autrement. Mes exhortations eurent l'effet que je prétendois. Elle ſe remit dans la dévotion : mais à quoi je n'avois pas trop penſé, c'eſt qu'il n'y eut que ſon mari pour qui la dévotion de ſa femme fut un vrai ſupplice. En redevenant dévote, elle n'en fut pas meilleure. Ce ne fut qu'un changement de décoration, qui la rendit d'autant plus inſupportable, qu'elle étoit plus perſuadée que tout doit plier ſous la volonté d'une dévote.

La Dame dont je viens de parler ne fut pas la ſeule dévote que je connus en ce temps-là. Le commerce que j'eus pendant pluſieurs mois avec les femmes de ce caractére, m'en fit connoître beaucoup d'autres, dont la conduite, quoique plus réglée en apparence, n'étoit guére meilleure dans le fonds ; & je ne puis m'empêcher d'en raconter ici quelques aventu-

res, auſquelles, à la vérité, j'eus très-peu de part, mais dont je croi pouvoir parler, dans le deſſein que je me ſuis propoſé, en écrivant les Mémoires de ma vie, de faire connoître les femmes.

Celle dont je parlerai d'abord, étoit une jeune Dame que l'on propoſoit pour un modéle de vertu : elle étoit mariée à un homme de la Cour, dont elle s'étoit ſéparée deux ou trois ans après ſon mariage, ſous prétexte des débauches de ſon mari. Je ne ſai ſi cet homme avoit été auſſi débauché qu'on le diſoit; mais ce qui étoit vrai, c'eſt que ſa femme, en ſe ſéparant de lui, étoit devenue maîtreſſe d'un fort gros bien, & que ce pauvre malheureux n'avoit pas de pain. Il ſe plaignoit par tout que ſa femme étoit la cauſe de ſa ruine, par le peu de complaiſance qu'elle avoit eue pour lui, & par les profuſions qu'elle avoit faites avant leur ſéparation. Il diſoit que les Directeurs qui l'avoient gouvernée étoient la cauſe de ces profuſions, & qu'ils avoient profité ſeuls du mauvais ménage de ſa femme. Comme la femme étoit dévote, & que le mari ne l'étoit pas, toutes ſes plaintes étoient peu écoutées : on ne les regardoit que comme des diſcours d'un indévot qui cherchoit à calomnier les gens de bien; &, ſans avoir aucun égard à ſa miſere, la Dame, applaudie par tout,

jouiſſoit tranquillement de tous les avantages qu'elle avoit eu l'autorité de ſe faire procurer en ſe ſéparant. Tout ce qu'il avoit pu obtenir, c'eſt que la Dame ayant fait voir que tout ce qui leur reſtoit de bien étoit à elle, on l'avoit engagée à donner charitablement une penſion modique à un ſi indigne mari. Il étoit donc réduit à demeurer en chambre garnie, ayant à peine ſon néceſſaire, pendant que ſa dévote de femme étoit à la tête de toutes les bonnes œuvres, & avoit part à toutes les nouvelles fondations, par les ſommes immenſes qu'elle produiguoit à ces uſages.

Il ne m'appartient pas de décider ſi cette Dame pouvoit en bonne juſtice en uſer ainſi, & je me contenterai de dire ſimplement le ſcandale que me donna ſa profuſion & ſa délicateſſe, dans un voyage que je fis chez elle avec un de ſes Directeurs.

Elle avoit une Terre à dix ou douze lieues de Paris, où elle paſſoit preſque la moitié de l'année. On diſoit que c'étoit pour ſe retirer du grand monde, & pour mieux vaquer à la méditation, qu'elle faiſoit un ſi long ſéjour à la campagne; & on m'engagea à être d'une des parties auſquelles elle invitoit ſouvent un Eccléſiaſtique qui paſſoit pour un fameux Directeur.

J'ai peine à m'empêcher de rire, en me rappellant ici le ridicule des ſoins & des

précautions que l'on prit pour empêcher que ce bon ſerviteur de Dieu ne fût incommodé pendant ce petit voyage. Jamais caroſſe n'a été plus doux que celui où on le plaça ; mais, pour le rendre encore plus commode, on avoit bâti une eſpéce de lit, où il étoit couché ſur des couſſins qui rempliſſoient tout le caroſſe à diſtance proportionnée, afin que les pieds du ſaint homme fuſſent appuyés à leur aiſe : à peine ſon compagnon & moi pûmes-nous trouver place, quoique le caroſſe fût à huit perſonnes. On mit le compagnon à une portiere, & moi à l'autre ; & j'obtins, pour reſpirer, qu'il me fût permis de paſſer ma tête à travers les rideaux, qui furent tirés pendant tout le chemin, tant ce précieux perſonnage craignoit d'être enrhumé.

Nous marchâmes ainſi, nous arrêtant de deux lieues en deux lieues pour adoucir la fatigue du chemin, & pour donner lieu au ſaint Directeur de témoigner ſes beſoins. Le coffre du caroſſe étoit plein de confitures & de liqueurs, & le ſaint homme eut la modération de ne ſe rafraîchir que trois fois des ſix que l'on arrêta. J'eus peu de converſation avec lui, car il ne paroiſſoit occupé dans la ſituation commode où il étoit étendu, qu'à remercier le Seigneur des graces dont il combloit ſon ſerviteur indigne ; & le ſommeil ſuccédoit, à

point nommé, à ſes dévotes oraiſons. Dès que nous approchâmes de l'avenue du Château de la Dame chez qui nous allions, on courut l'avertir, & elle vint au-devant de nous, accompagnée de deux autres dévotes, qui ayant fait deſcendre le Directeur, le prirent ſous les bras pour l'aider à monter un perron qui donnoit dans un ſallon où il trouva une pille de carreaux, ſur laquelle on le fit aſſeoir pour ſe repoſer, en attendant qu'on le menât prendre poſſeſſion de l'appartement qui lui étoit deſtiné. Lorſqu'il fut aſſis, une femme de chambre vint, avec de profondes révérences, lui apporter un bouillon qu'il avala en attendant le ſoupé. Il lui échappa, en rendant l'écuelle, de dire que le bouillon étoit un peu trop ſalé ; & je vis l'heure que la Maîtreſſe de la maiſon tueroit ſon cuiſinier, tant elle s'emporta furieuſement contre le peu de ſoin qu'il avoit eu de tempérer dans un bouillon de Directeur, la doſe du ſel au point qu'il fût trouvé ſans défaut. Le cuiſinier promit de mieux faire, & il obtint ſa grace à la recommandation du Directeur, qui dit qu'il falloit faire le bien pour le mal.

On peut juger par la peinture que je viens de faire, que tout le reſte fut de même. Nous fûmes là près de huit jours, & jamais je n'ai fait une chere ſi délicate & ſi

abondante. J'admirai le bon eſtomach des dévots ; car aſſurément ce bon Pere faiſoit chaque jour quatre repas, dont un ſeul auroit ſuffi pour moi. Je ne pus m'empêcher de railler quelquefois de la profuſion de la Dame, qui, pour fournir à ces repas, tenoit nuit & jour des gens à cheval, & qui même envoyoit en poſte à Paris, pour avoir tous les matins des pois verts ſi rares dans la ſaiſon où nous étions, qu'on n'en trouvoit point ailleurs, & qui coûtoient juſqu'à dix écus le litron. Les petites railleries qui m'échappérent, me firent regarder comme un profane ; & depuis ce voyage, la Dame ne m'admit plus à la bonne chere qu'elle faiſoit à ſon Directeur.

Les autres dévotes que je connus n'étoient guére différentes de celle-là, & je ne pouvois comprendre comment elles pouvoient s'aveugler au point de ſe croire dévotes, avec toute leur ſenſualité & tous leurs entêtemens : du reſte, je ne remarquai rien qui pût me faire croire qu'elles portaſſent l'aveuglement juſqu'à des attachemens criminels ; & j'ai toujours été perſuadé qu'elles n'avoient un pareil dévouement pour leurs Directeurs, que par l'idée qu'elles avoient de leur ſainteté. Ç'auroit été à ces bons Peres à prendre le ſoin de corriger en elles ce qu'il y avoit de trop dans leurs dépenſes & dans leurs

ſoins; mais il eſt rare qu'on ne ſe croye pas en droit de ſe pardonner un peu de ſenſualité & d'amour propre, quand on n'a rien de plus criminel à ſe reprocher.

La Dame dont je viens de parler, étoit amie d'une autre dévote qui en uſoit à l'égard de ſes enfans comme j'ai dit que celle-là en uſoit à l'égard de ſon mari : elle avoit abſolument négligé leur éducation; & dans le temps qu'elle avoit à Paris une grande maiſon & une bonne table, elle avoit tenu ſes fils à la campagne dans des penſions modiques, & même aſſez mal payées, où ils n'avoient eu que des Maîtres groſſiers & peu capables de les inſtruire. Cette femme avoit fait, parce qu'elle ſe croyoit dévote, ce que ma mere avoit fait parce qu'elle aimoit le monde; mais, plus mauvaiſe encore dans ſa dévotion que ma mere ne l'étoit dans l'attachement qu'elle avoit pour les plaiſirs, elle avoit contraint ſes enfans à ſe faire Religieux, & leur vocation forcée les avoit preſque tous fait finir miſérablement : les uns étoient morts de chagrin, & les autres, après avoir ſauté les murailles, avoient mené une vie errante & vagabonde, & s'étoient enfin retirés dans les Pays étrangers, où l'on ne ſavoit ce qu'ils étoient devenus; cependant perſonne n'oſoit en parler à la mere, & elle vivoit ſans ſcrupule, occupée des bonnes œuvres

qu'elle croyoit ſuffiſantes pour ſon ſalut, pendant qu'elle manquoit aux devoirs les plus eſſentiels. Je voulus quelquefois lui repréſenter ce déréglement; mais il ne m'appartenoit pas de donner des leçons à des perſonnes dont la dévotion étoit applaudie de ceux qui auroient dû la confondre; & je connus bien, que pour paſſer pour homme de bon conſeil auprès des dévotes de ce caractére, il ne faut leur conſeiller que ce qui flatte leur aveuglement.

J'avoue que cela ne me donnoit pas trop bonne opinion des dévots, & que de bonnes œuvres ſi mal entendues, achevoient de détruire en moi tous les deſſeins que j'ai eus de le devenir. Ce fut un malheur pour moi de n'en avoir pas connu d'autres en ce temps-là; car, s'il y a des dévots qui abuſent ainſi de ce nom, il y en a d'autres qui lui font honneur; &, ſi je les avois connus plûtôt, je n'aurois peut-être pas tant différé à prendre le parti que je n'ai pris que ſur la fin de mes jours.

N'ayant donc plus d'autres vûes que de penſer à ma fortune, je m'appliquai tout de bon à la guerre, & je paſſai un an entier non-ſeulement ſans aucune intrigue, mais auſſi très-perſuadé que je n'en aurois de ma vie, tant je me croyois détrompé ſur le chapitre des femmes.

Je fervis en Catalogne fous M. le Prince de Conti, & j'aidai au Comte de Mérinville à faire lever le fiége de Solfone : de-là, je fus commandé pour renforcer l'Armée du Duc de Vendôme, qui attaqua & qui battit la Flotte d'Efpagne devant Barcelone. Mon frere avoit fervi en Flandre, & avoit eu part à la prife de Condé & à celle de Saint-Guillain. Le Roi, après cette Campagne, lui donna une penfion de douze mille francs, & il fut affez généreux pour demander qu'elle fût partagée entre lui & moi : ainfi l'on me donna le brevet d'une penfion de deux mille écus; & c'eft prefque la feule gratification que j'aye reçûe de la Cour, & dont même je ne fus redevable qu'à mon frere. Mais je n'avois pas la faveur pour moi, & j'eus lieu de croire affez long-temps qu'on n'avoit pas autant oublié que je le penfois, le parti que j'avois pris de fuivre Monfieur le Prince.

Mon frere qui penfoit à me faire avoir du bien, crut que je devois me marier; &, comme il reconnoiffoit que c'étoit au bien qu'il avoit eu de fa femme, qu'il devoit les facilités qu'il avoit trouvées à fon avancement, il jugea que j'avois befoin des mêmes fecours, & il me propofa de m'attacher à une fille qui n'étoit pas de naiffance, mais dont le bien étoit fort confi-

dérable. Il crut que pour peu que je voulusse m'aider, je réussirois dans cette poursuite, parce que la fille avoit refusé des partis très-importans dans la Robe, & qu'elle étoit entêtée de ne se marier que dans l'Epée.

Je n'avois pas naturellement beaucoup d'inclination pour le mariage ; & d'ailleurs, j'étois moins persuadé que mon frere de la nécessité d'avoir du bien ; mais n'ayant nulle intrigue, & étant bien résolu de n'en avoir plus, j'écoutai la proposition qu'il me fit, & je cherchai avec lui les moyens de me faire aimer de la Demoiselle, & de me rendre agréable à ses parens. Cette fille n'étoit ni belle, ni bien faite ; mais elle ne se rendoit là-dessus aucune justice, & ceux qui lui avoient fait la cour, à cause de son bien, l'avoient tellement entêtée de son mérite & de sa beauté, qu'elle étoit persuadée qu'aucune autre n'étoit ni mieux faite, ni plus belle qu'elle.

Comme je ne me serois jamais imaginé qu'une fille, que son miroir devoit convaincre de sa laideur, voulût qu'on la cajollât sur sa beauté, je ne m'avisai point de lui dire qu'elle étoit belle. Je me contentai de la traiter d'aimable, & de lui jurer que personne à mes yeux ne paroissoit plus capable de se faire aimer. Elle avoit juré qu'on la trouveroit belle ; & mes com-

plimens, quelques honnêtes qu'ils fussent, ne la contenterent point.

On ne croiroit pas que cette bagatelle me fit manquer un mariage qui m'auroit été avantageux. Il n'y avoit qu'à m'instruire, j'aurois comparé cette fille à la belle Hélene, si l'on m'eût appris que cela étoit nécessaire; mais je ne l'aurois jamais deviné, & sérieusement j'aurois cru qu'elle auroit dû prendre pour des contrevérités tous les détails que j'aurois fait de sa beauté.

C'est pourtant à quoi elle s'attendoit; & voyant que je ne louois en elle ni sa taille, ni ses yeux, ni son teint, elle alla dire à ses parens que j'étois un brutal, qui n'avoit ni honnêteté ni politesse, & que jamais elle ne m'épouseroit. Elle poussa même la chose plus loin; car pour me punir de ne l'avoir pas appellée belle, elle fit de moi des portraits ridicules, disant que j'étois entêté de ma bonne mine, & que je trouvois qu'il n'y avoit point au monde de belles femmes. Dieu sait si c'étoit-là mon caractére, & si j'aurois jamais cru devoir m'attirer de pareils reproches!

Mon frere, qui fut instruit du mécontentement de cette fille, me demanda ce que je lui avois dit, & je lui en rendis compte. Il eut peine à se le persuader; mais enfin, il me dit que je pouvois en-

core raccommoder ce que j'avois gâté, puiſqu'il n'étoit queſtion, pour lui plaire, que de lui jurer qu'elle étoit belle ; que je devois être heureux d'avoir un moyen ſi aiſé de lui faire ma cour ; qu'il me conſeilloit de ne point la chicaner ſur cette bagatelle ; mais au contraire, de lui dire, à tort & à travers, que ſa beauté étoit parfaite.

Si l'on a été ſurpris du ridicule entêtement de cette fille, on le ſera peut-être encore plus de celui que j'eus pour refuſer à mon frere ce qu'il me demandoit. Je lui déclarai que je ne pourrois jamais avoir cette complaiſance ; qu'à la vérité, ſi j'avois été inſtruit, j'aurois peut-être pû l'avoir d'abord, mais qu'il étoit trop tard, & que d'ailleurs, quelques richeſſes qu'elle eût, je ne pouvois me réſoudre à épouſer une fille auſſi groſſiérement aveugle ou folle que celle-là.

Mon frere me dit que j'étois plus fou qu'elle, & peut-être trouvera-t'on qu'il avoit raiſon ; mais enfin, la choſe en demeura-là, & je la raconte au haſard d'être traité d'opiniâtre & de ridicule. Il eſt vrai que j'avois peu d'envie de me marier, & que je craignois qu'une femme ſi aveugle ſur ſon peu de beauté, ne la fût auſſi ſur d'autres chapitres plus importans. L'affaire ſe rompit, & tout le monde en raconta la raiſon, de maniére à donner à cette fille

un ridicule éternel ; car pour moi, je trouvai des gens qui me louerent de ma fermeté. Toute la raillerie tomba ſur elle, & non-ſeulement elle devint mon ennemie ; mais elle mit contre moi dans ſon parti toutes les laides femmes qui veulent paſſer pour belles, & on voit bien que j'eus à faire à forte partie.

Cela me mit mal pendant quelque temps auprès des Dames. Je paſſai à leur égard pour un Philoſophe, qui ne pouvoit diſſimuler ſes ſentimens ; & les plus belles me redoutoient, ne ſe croyant point aſſez de beauté, pour paroître telles à mes yeux. Heureux, ſi leur crainte & leur défiance eût duré aſſez long-temps pour en être toujours haï ; mais mon malheur fut que je trouvai des femmes qui me pardonnerent cette aventure, & qui me parurent, ou aſſez aimables, pour leur dire qu'elles étoient belles, ou aſſez belles, pour les trouver aimables.

Une Princeſſe fut une de celles-là. Son rang étoit ſi élevé, que je n'aurois jamais oſé l'aimer, ſi elle ne m'eût donné lieu de croire qu'elle vouloit bien que je l'aimaſſe. Elle chercha à m'entretenir ſur ce qui m'avoit brouillé avec la fille dont je viens de parler, & lui ayant avoué naturellement que je n'en ſavois point d'autre raiſon que celle qui couroit dans le monde ; à ſavoir

que je n'avois pû me résoudre à lui dire qu'elle étoit belle, elle en rit beaucoup; & enfin, prenant son sérieux, elle me dit qu'il y auroit de la gloire à une femme d'être aimée d'un homme aussi peu capable de dissimuler ses sentimens; car, ajoûta-t'elle, on pourroit croire que vous aimeriez, si vous pouviez vous résoudre à le dire, & j'avoue que dans la perfidie qu'ont tous les hommes à l'égard des femmes, j'aimerois assez un caractére comme le vôtre, & que j'envierois même un peu le sort d'une femme à qui vous diriez que vous l'aimez. Il me sembla qu'en disant ces paroles, elle fut un peu déconcertée, & je jugeai que cette Princesse vouloit m'engager à lui faire une déclaration. Je n'eus garde de lui marquer ce que je pensois; & pour la mieux connoître avant que de me livrer à l'amour qui commençoit à naître pour elle dans mon cœur: quel avantage, Madame, lui répondis-je, pourrois-je tirer d'être sincére auprès des femmes, puisque les femmes sont presque toutes encore plus perfides que les hommes? Ma sincérité ne me serviroit qu'à être plus facilement leur dupe, & j'avoue que j'en ai été trompé tant de fois, qu'il faudroit, pour me résoudre à aimer, que je fusse assuré de trouver dans la personne que j'aimerois, la droiture & la bonne foi dont je me pique. Croyez-

vous, continuai-je, Madame, qu'on puiſſe trouver ce caractére parmi les femmes? Je ne répondrai point des autres, reprit la Princeſſe, mais je ſai bien que je me trouve là-deſſus du même caractére que vous, & que ſi je laiſſois croire à un homme que je l'aimaſſe, il pourroit compter ſur mon amour, comme ſur la choſe du monde la plus aſſurée. Ah! Madame, lui répondis-je, que vous ſerez malheureuſe, ſi c'eſt-là votre caractére! Il faut vous réſoudre, ou à n'aimer jamais, ou à être trompée par vos amans. L'un & l'autre eſt fâcheux pour une Princeſſe auſſi belle & auſſi aimable que vous. Quoi! reprit la Princeſſe, vous oſez dire que je ſuis belle? Eſt-ce ainſi que vous ne pouvez déguiſer vos ſentimens? Non, Madame, interrompis-je, je ne me déguiſe point. Je dis que vous étes belle, parce que vous l'étes, & je ne crois pas que perſonne puiſſe être aſſez aveugle, pour ne pas reconnoître & publier votre beauté. Vous me faites plaiſir, reprit-elle en riant, de me donner cette aſſurance. J'ai bien envie d'être belle; & ſur votre parole, je vais croire que je la ſuis. Pourquoi me railler, Madame? lui répondis-je d'un air déconcerté. Je ne pus achever, & la Princeſſe voyant que je ne continuai pas, me demanda ce que j'avois. Je ſuis malheureux, Madame, lui répondis-je, &

plus malheureux que vous ne ſauriez jamais croire. J'ai voulu éviter l'amour comme le plus funeſte écueil de ma vie ; & à l'heure qu'il eſt, je ſens que j'aime plus que je n'ai jamais aimé. Au moins, reprit-elle, me direz-vous qui vous aimez. Non, Madame, lui répondis-je, & jamais perſonne ne connoîtra ma folie, car c'en eſt une pour moi d'aimer la perſonne que j'aime. Faites-moi la grace de trouver bon que je vous quitte. Pour peu que durât cette converſation, je ſens que la tête me tourneroit. Il faut donc, reprit la Princeſſe, que cela ſoit bien violent. Hé bien, je ne veux pas être cauſe que vous deveniez fou, & vous pouvez ſortir. La Princeſſe ſe leva en diſant ces paroles, & je ſortis ſans oſer la regarder.

Dès que je me fus retiré chez moi, je rappellai toute cette converſation, & je crus que la Princeſſe n'avoit cherché qu'à ſe divertir. Je condamnai la penſée que j'avois eûe qu'elle vouloit que je l'aimaſſe ; & comme je ne doutois point, par la maniére dont elle m'avoit laiſſé ſortir, qu'elle n'eût deviné que ſi j'étois reſté avec elle, je lui aurois déclaré mon amour, & qu'il falloit qu'il lui déplût, puiſqu'elle avoit prévenu cette déclaration, je réſolus de lui nommer une autre perſonne, en cas qu'elle me demandât encore qui j'aimois.

Je la revis dès le lendemain chez la Reine. Elle trouva le moyen de s'approcher de moi, & de me demander si la cervelle m'avoit tourné, & où j'en étois de mon amour. Je ne lui répondis pas un mot, & je croyois si bien qu'elle ne pensoit qu'à se moquer de moi, que j'enrageois de tout mon cœur. Voyant que je ne lui répondois rien, elle me dit : vous avez beau faire, je sai qui vous aimez, & j'ai même dans ma poche le portrait de votre maîtresse. Je vous le donne, me dit-elle, en le tirant de sa poche, à condition que vous n'aurez point l'indiscrétion de le faire voir, ni de dire que vous l'avez de moi. Elle me quitta après m'avoir donné le portrait. Je le pris sans pouvoir lui dire une parole, & je sortis un moment après, impatient de voir de qui il étoit.

Quelle fut ma surprise & ma joie, quand je vis que c'étoit le sien ! Ce fut alors véritablement que la cervelle me tourna. Je ne doutai point que je ne fusse aimé, & je m'abandonnai entiérement à cette pensée. Je fis toutes les folies que font les amans en pareille occasion, & toutes mes expériences ne me servirent pas plus que si ç'eut été là ma premiere passion. Je baisai cent fois le portrait, je me mis à genoux devant lui, je pleurai, je parlai seul, & je lui jurai une fidélité éternelle.

Je paſſai la journée de la ſorte, & dès le ſoir, je cherchai à voir la Princeſſe ; mais je ne pus être reçu chez elle, quelque inſtance que je puſſe faire : elle me fit dire qu'elle étoit retirée, & qu'elle me verroit le lendemain chez la Reine.

J'étois au déſeſpoir qu'elle me remît à une heure & à un lieu où je ne pourrois lui parler en particulier ; mais il fallut m'y réſoudre. J'allai de bonne heure chez la Reine. Elle y vint, & elle me dit en paſſant : hé bien, vous fierez-vous à moi, & ne ſai-je pas tous vos ſecrets ? Non, Madame, lui dis-je, vous n'en ſavez qu'une partie, & il faut que vous me donniez l'occaſion de vous apprendre le reſte. Je n'en veux pas ſavoir davantage, me dit-elle, & je devine aiſément tout ce que vous voulez me dire ; mais vous voyez bien que je ne puis & que je ne dois pas vous écouter. Je compte même que vous me rendrez le portrait, & j'envoyerai demain un valet de chambre, à qui vous le pourrez donner cacheté. Elle me quitta en diſant ces paroles, & je ne ſavois que comprendre à ſon procedé. Je cherchai encore ce jour-là à la voir, mais ce fut inutilement. Le lendemain, elle m'envoya le valet de chambre, à qui je dis que je n'avois pas ce que ſa maîtreſſe me demandoit ; car alors, j'aurois plûtôt donné ma vie, que de rendre le

portrait. Le valet de chambre ſortit, & elle me le renvoya deux heures après avec ce billet.

Je ſai, Monſieur, que c'eſt vous qui avez ramaſſé le portrait que j'ai laiſſé tomber chez la Reine. Renvoyez-le moi, je vous prie, ſi vous ne voulez que je faſſe de l'éclat. Je vous croi trop honnête homme, pour avoir là-deſſus de mauvaiſes maniéres. Penſez-y, & au reſpect que vous me devez, car abſolument je veux ravoir le portrait, qu'on vous fera rendre de force, ſi vous le refuſez.

Je fus plus d'une heure incertain de ce que je devois faire, & le valet de chambre enrageoit d'attendre ſi long-temps. Veut-elle m'éprouver, me diſois-je, & juger de mon amour par le refus que je lui ferai? Mais non, ſon billet eſt trop poſitif, & je croi lui mieux marquer que je l'aime en lui obéiſſant. Je m'arrêtai à cette penſée, & je lui renvoyai le portrait avec ces mots.

Je vous obéis, Madame, & il n'eſt pas néceſſaire que vous me faſſiez ſouvenir du reſpect que je vous dois. Ce que vous avez ſi bien connu en moi, doit vous répondre d'un dévouement aveugle pour vos volontés. Je ne doute pas que vous ne me demandiez bientôt ma vie, puiſque vous m'arrachez ce que j'aurois voulu garder au prix de tout mon ſang.

Je n'eus pas plûtôt envoyé cette lettre avec le portrait, que je crus que je venois de faire une ſottiſe; & il me ſembla ſi bien que c'en étoit une d'avoir renvoyé ce portrait, que j'aurois donné toutes choſes pour le rattraper. Elle croira, diſois-je en moi-même, que je l'aime peu, puiſque j'ai pû me défaire d'un portrait qu'elle m'avoit donné ſi galamment. Elle jugera que je n'ai pas même d'eſprit de n'avoir pas vû que l'ordre qu'elle me donnoit de le rendre, étoit un moyen dont elle ſe ſervoit pour connoître s'il m'étoit précieux. Rien ne combattoit ces penſées, & j'étois au déſeſpoir d'avoir été aſſez bête pour obéir. Je crus qu'après l'avoir fait ſi hors de propos, je ne devois plus me flatter d'être aimé ni même eſtimé de cette Princeſſe, & je réſolus plus fortement que jamais d'étouffer l'amour que j'avois pour elle.

Mais il étoit trop tard, & je vis bien que les perſonnes au-deſſus de notre rang, ſont capables d'inſpirer un amour d'une eſpéce très-différente de celui qu'on a pour d'autres. C'eſt une ſorte d'enchantement que tout ce qui nous flatte de l'amour d'une Princeſſe, & je n'avois point encore été enchanté à ce point-là. Combien me trouvai-je malheureux d'avoir manqué, par ma ſotte obéiſſance, tout ce qui me faiſoit plaiſir dans cette paſſion ! Jamais je n'ai eu

plus de chagrin ; car je ne doutois pas que la Princeſſe ne me regardât, après cela, comme un homme ſans eſprit. J'en étois ſi perſuadé, que je n'oſai pas méme la chercher, ni ſoutenir ſa vûe, quand je la revis chez la Reine. Elle s'apperçut de mon chagrin & de mon embarras, & elle me fit dire par un homme à elle, que je l'attendiſſe au ſortir du cercle, & qu'elle vouloit me parler.

Elle me dit d'un air ouvert que j'avois bien fait de lui renvoyer ſon portrait ; qu'elle ne doutoit pas que cette obéiſſance ne m'eût coûté, mais qu'elle avoit été ravie de voir que j'avois eu pour elle cette aveugle ſoumiſſion ; qu'elle vouloit être aimée à ſa maniére, & qu'elle auroit pour moi plus de diſtinction que pour qui que ce fût, pourvû que l'amour ne m'aveuglât point, & que je fuſſe toujours ſoumis à ſes ordres.

Ces paroles me rendirent la vie, & je fus ſi charmé que mes conjectures ſe trouvaſſent fauſſes, que je lui jurai que je ne demanderois jamais d'autre récompenſe de l'amour extrême que j'avois pour elle, que le plaiſir de l'aimer ; que du reſte, j'étois entre ſes mains, & qu'elle feroit de moi tout ce qu'elle voudroit. Continuez à m'aimer, reprit-elle, & à m'obéir, & vous verrez que je ne ſuis pas ingrate. Je la con-

jurai de me permettre de lui écrire & de chercher les occaſions de la voir chez elle. Elle me refuſa l'un & l'autre, me diſant que je me laiſſaſſe conduire, & que je ſerois content.

Je m'apperçus que depuis cette converſation elle m'évitoit, & je fus plus de quinze jours ſans en obtenir méme un ſeul regard. Je ne ſavois que penſer d'une conduite ſi étrange; mais je panchois toujours à croire qu'il falloit qu'elle ne m'aimât point, puiſqu'elle étoit ſi maîtreſſe d'elle-même. Au bout de ce temps-là, elle m'envoya dire que je vinſſe lui parler dans un jardin, où elle ſe promenoit avec des perſonnes de ſa ſuite. Elle me tira à part, & me demanda d'un grand ſérieux, ſi je l'aimois toujours. Je lui répondis que je ne changerois jamais, & que mes ſentimens pour elle étoient à un degré auquel on ne pouvoit rien ajouter; mais qu'il m'étoit impoſſible de ſoutenir plus long-temps un amour ſans eſpérance, & qu'elle ſeroit cauſe de ma mort, ſi elle ne me donnoit au moins la liberté de la voir & de lui parler. Ce n'eſt pas là ce que j'attens de vous, reprit-elle, ce ſont des ſervices; & ſi vous m'aimez, il faut que vous me délivriez d'un homme qui me déplaît & qui m'a offenſée. Aurez-vous aſſez de courage pour vous battre contre lui? Je lui répon-

dis que je la priois de me le nommer, & que, quelque péril qu'il y eût pour moi à faire ce combat, dans un temps où les duels étoient si rigoureusement défendus, je passerois pardessus toutes choses, dès qu'elle voudroit que je me battisse. C'est assez, reprit-elle, une autrefois je vous en dirai davantage ; mais gardez-moi le secret & attendez mes ordres. Elle me quitta après ces paroles, & je ne pus avoir un plus long éclaircissement sur le service qu'elle souhaitoit de moi.

Deux jours après cette conversation, elle me fit encore appeller dans le même jardin où elle m'avoit parlé ; & après m'avoir fait jurer que rien ne me seroit difficile pour lui obéir, elle me mit entre les mains des lettres qu'une femme d'un rang élevé avoit écrites à un homme qu'elle aimoit. Elle me les fit lire, & je les trouvai si emportées, que je jugeai bien que la réputation de celle qui les avoit écrites seroit furieusement déchirée, si on venoit à les voir. Après que je les eus lues, elle me dit qu'elle me les laissoit, afin que je les fisse voir à tout le monde. Hé pourquoi, lui dis-je, Madame, voulez-vous faire ce tort à cette Dame ? J'ai, me dit-elle, des raisons de la faire connoître ; & d'ailleurs, je ne sache que ce moyen de vous faire battre contre celui à qui ces lettres sont écrites.

Quand il ſaura que c'eſt vous qui les aurez publiées, il ne manquera pas de vous faire appeller, & je compte bien que vous le tuerez, s'il ſe bat contre vous.

Je demeurai immobile à ces paroles. Voyant que je ne lui répondois rien, elle m'arracha les lettres, & elle me dit avec emportement, qu'elle voyoit bien que je ne l'aimois pas, puiſque je balançois à lui obéir. J'avoue que je fus indigné contre elle, & que l'amour qu'elle m'avoit inſpiré, ne fut point capable de me cacher la lâcheté de l'action qu'elle exigeoit de moi. Je connoiſſois la Dame qui avoit écrit les lettres, & j'étois même un peu de ſes amis; mais quand cela n'auroit pas été, c'étoit aſſez que l'honneur d'une femme y fût intéreſſé, pour ne les pas publier; & j'aurois dû, ce me ſemble, avoir ce ménagement pour la perſonne du monde la plus étrangére & la plus inconnue. Du moins, tel a toujours été mon caractére, & ſi j'ai ſouvent été la dupe des femmes, ce n'eſt pas pour avoir manqué de conſidération pour le ſexe.

Je fis d'abord ce que je pus pour faire comprendre à la Princeſſe, qu'il étoit indigne d'elle de chercher à décrier une femme; mais quand je vis qu'elle ne vouloit point en démordre, ſi vous m'aviez demandé ma vie, lui répondis-je, je vous

l'aurois ſacrifiée ; mais je ne mériterois pas votre eſtime, ſi j'avois la complaiſance que vous demandez que j'aye pour vous.

La maniére dont je prononçai ces paroles, lui fit bien connoître que j'avois pris le parti de la refuſer, & j'avoue auſſi que je ſentis éteindre dans mon cœur tout ce qui juſques-là m'avoit donné de l'attachement pour elle. Ce ne fut pas la ſeule générofité qui produiſit en moi ce changement. Je me perſuadai qu'elle ne cherchoit à décrier cette femme & à perdre ſon amant, que parce qu'elle étoit jalouſe de l'un & de l'autre ; & tout cela enſemble, me détermina à rompre avec elle, plûtôt que de lui accorder ce qu'elle me demandoit.

Je m'attendois à en être accablé de reproches ; mais je fus fort ſurpris qu'après m'avoir demandé pluſieurs fois ſi c'étoit tout de bon que je la refuſois, & avoir vû que je perſiſtois toujours à dire que cette lâcheté étoit indigne d'elle & de moi, elle prit tout d'un coup un air & un viſage riant, pour me dire qu'elle étoit ravie de voir que l'amour m'avoit laiſſé aſſez de raiſon pour ne rien faire d'indigne d'un homme de cœur ; qu'elle ne m'avoit fait cette propoſition que pour m'éprouver ; que la Dame dont elle m'avoit fait voir les lettres étoit ſa meilleure amie ; que les lettres étoient ſuppoſées, & qu'elle n'avoit jamais reçû de celui

celui à qui elles étoient écrites, aſſez de mécontentement pour ſouhaiter ſa mort; qu'au contraire, il étoit de ſes amis; & qu'enfin, tout ce qu'elle avoit fait, n'avoit été que pour me connoître mieux.

Elle me dit tout cela d'un air ſi ſincére, que je ne doutai point du tout que les choſes ne fuſſent comme elle me les vouloit faire entendre. Je lui fis des reproches de m'avoir mis à une pareille épreuve; & perdant la mauvaiſe opinion qu'elle m'avoit donnée, tant qu'elle m'avoit fait cette propoſition, je repris, avec l'eſtime que j'avois pour elle, toute la paſſion qu'elle m'avoit inſpirée. Je me ſentis même une ſecrette complaiſance d'avoir eu aſſez de cœur pour prendre, ſans balancer, le parti de mon devoir, & je crûs qu'elle devoit m'en eſtimer & m'en aimer davantage. Je la conjurai, puiſque tout mon cœur lui étoit connu, de me dire ce qu'elle vouloit que je devinſſe, & ſi elle me refuſeroit encore l'occaſion de la voir, & de mériter ce qu'elle ne pouvoit refuſer à la paſſion que j'avois pour elle. Elle me répondit qu'elle vouloit que je l'aimaſſe toujours, & que je devois me trouver aſſez récompenſé de ce qu'une perſonne de ſon rang ſouffroit mon amour, ſans que je duſſe exiger rien davantage. Je lui dis que je voyois bien qu'elle vouloit ma mort, & quelque élevé que fût

ſon rang, je ne pourrois vivre, ſi je n'étois flatté de l'eſpérance qu'elle m'aimeroit. Elle me répondit que le temps venoit à bout de bien des choſes, & que ſi j'avois de la conſtance, je ne me repentirois pas de l'aimer ; qu'elle avoit pour moi plus d'eſtime & plus de penchant que pour aucun homme ; qu'elle étoit fâchée de l'inégalité de nos conditions ; mais que puiſque j'avois été incapable de prendre un parti indigne de moi, je ne devois pas trouver mauvais qu'elle n'en prît auſſi que de dignes d'elle. Ce fut-là tout ce que j'en pûs obtenir, & je me retirai plus amoureux & plus déſeſperé que jamais.

J'appris peu de jours après, que les lettres qu'elle m'avoit fait voir étoient devenues publiques à la Cour, où l'on en avoit des copies, & qu'on diſoit même aſſez hautement que c'étoit moi qui les avoit montrées le premier.

La Dame qui paſſoit pour les avoir écrites, & qui ſe vit par-là horriblement décriée, s'en plaignit à mon frere, comme ſi c'eût été moi qui les euſſe rendues publiques. Mon frere m'en parla, & je lui racontai ce qui m'étoit arrivé avec la Princeſſe, ne pouvant mieux lui perſuader que je n'avois point publié les lettres, qu'en lui marquant le refus que j'avois fait de me charger de cette indigne commiſſion.

Mon frere me dit qu'il falloit que ce fût la Princeſſe qui les eût fait voir, & qu'il ne doutoit point que ce fût elle auſſi qui eût répandu que c'étoit de moi qu'on les avoit dans le monde. Nous rêvâmes long-temps aux moyens de détromper là-deſſus le public, & cette affaire nous parut une des plus fâcheuſes qui pût m'arriver. Mon frere me dit qu'il n'y voyoit point d'autre remède, que d'inſtruire la Reine de la converſation que j'avois eûe avec la Princeſſe; que quand Sa Majeſté ſeroit détrompée, je trouverois peut-être enſuite moyen de détromper tout le monde; mais qu'en tout cas, il étoit bon que la Reine connût la vérité.

Je voyois beaucoup d'inconvéniens à faire cette démarche auprès de la Reine, parce que c'étoit lui apprendre que la Princeſſe étoit celle qui avoit rendu ces lettres publiques. Ce n'eſt pas que j'euſſe encore aucune eſtime & aucune paſſion pour elle. Je ne voyois que trop qu'elle n'avoit cherché qu'à m'embarquer, bon-gré mal-gré, dans cette malheureuſe affaire, & je la haïſſois autant que je l'avois aimée. Je dis à mon frere qu'avant que de parler à la Reine, il falloit que je viſſe la Princeſſe, & que je tâchaſſe, en lui parlant, de connoître ſi c'étoit elle qui avoit montré les lettres, & qui avoit fait entendre qu'on les

tînt de moi. Mon frere approuva ce que je lui dis, & je cherchai à la voir. J'eus beaucoup de peine à y réussir ; mais enfin, je la trouvai un jour qu'elle alloit monter en carosse. Dès qu'elle me vit, elle m'appella ; & me parlant en présence d'une des femmes qui étoient à sa suite, elle me dit ces paroles : Je vois bien ce que vous voulez me dire ; mais je vous assûre que ce n'est pas moi qui ai montré les lettres que vous m'avez données, & qu'il faut que vous les ayiez fait voir à d'autres ; car cette fille vous dira que j'ai encore celles que vous me donnâtes il y a quelque temps dans le jardin, & que je ne les ai montrées à personne. Moi, Madame, lui répondis-je, je vous ai donné des lettres. Il est bien temps, interrompit-elle, de le nier. Cette fille ne vous a-t'elle pas vû me les donner ? Il suffit que je vous dise que ce n'est pas moi qui les ai montrées, & c'est beaucoup que je m'abaisse à vous en assurer. Je n'ai rien autre chose à vous dire, & prenez-vous-en à qui vous voudrez. Elle me quitta en achevant ces mots, & elle monta en carosse.

Il est impossible d'exprimer l'accablement & la colére où elle me laissa. Je vis qu'elle ne vouloit plus garder de mesures avec moi, & je me repentis, mais trop tard, de la vanité que j'avois eûe d'aimer une personne de son rang. Je connus alors

à quoi l'on eſt expoſé, quand on s'oublie à ce point-là, & je ne m'apperçus que trop qu'il n'eſt jamais sûr à perſonne de ſe meſurer aux Princes.

Je revins chez moi, réſolu d'aller trouver la Reine; mais à peine y fus-je rentré, qu'un Gentilhomme vint m'appeller de la part de celui à qui les lettres étoient adreſſées. Il me dit qu'il ſe trouveroit le lendemain huit heures du matin dans le Pré aux Clercs; que lui qui me parloit, lui ſerviroit de ſecond, & que je ſongeaſſe à en avoir un de mon côté.

Je dis au Gentilhomme qui me portoit cette parole, qu'il ne doutoit pas que je n'euſſe aſſez de cœur pour me battre; mais que j'avois de la peine à m'y réſoudre avant que d'avoir inſtruit celui qui me faiſoit appeller, du peu de ſujet qu'il avoit d'être mal-content de moi; qu'il falloit que j'euſſe un éclairciſſement avec lui; après quoi, je ferois ce qu'il voudroit. Il me promit de lui rendre compte de ce que je lui diſois, & que ſi je voulois ne point ſortir, il me l'ameneroit dans une heure. Je répondis que je l'attendrois, & peu après ils vinrent enſemble.

Peu s'en fallut que, ſans différer au lendemain, nous ne vuidaſſions notre différend ſur l'heure, par le peu de raiſon que je trouvai en celui qui m'appelloit; mais

enfin, lui ayant répondu ſur le ton dont il m'avoit parlé, il m'écouta. Je lui dis que non-ſeulement je n'avois pas publié ces lettres, mais que j'avois au contraire toujours pris le parti de la perſonne de qui on diſoit qu'elles étoient, & que je donnerois le démenti à quiconque oſeroit dire qu'on les avoit reçûes de moi. Venez donc, reprit-il, le donner à la Princeſſe, me nommant celle dont j'ai parlé, car c'eſt elle qui les a reçûes de vous.

Ce que cet homme me demandoit étoit fort juſte, & il ne faiſoit que me prendre au mot. Cependant, comme la Princeſſe avoit déja eu le front de me dire en face que c'étoit moi qui lui avois donné ces lettres, je craignis qu'elle ne ſoutînt la même choſe en préſence de celui que je voulois détromper. D'ailleurs, il n'étoit pas aiſé d'aller ainſi donner un démenti à une Princeſſe de ſon rang, & je craignis encore que tous ces délais ne fiſſent croire à celui qui m'appelloit, que je cherchois à ne me point battre. C'eſt ce qui m'obligea de lui répondre que ce qu'il me propoſoit ſeroit d'une trop longue diſcuſſion; & que puiſqu'il en vouloit tâter, il falloit commencer par lui donner le plaiſir d'être battu; que je n'avois voulu le voir que pour rendre témoignage à la vérité; qu'il devoit me croire ſur ma parole, & que s'il cher-

choit d'autres éclairciſſemens, je ne les lui donnerois que l'épée à la main. Il accepta la propoſition, & nous convînmes de nous trouver le lendemain au lieu & à l'heure qu'il me marqua ; mais nous réſolûmes de nous battre ſeuls pour n'embarraſſer perſonne mal-à-propos dans cette affaire, & pouvoir la cacher plus aiſément ; car, après tout, rien ne m'avoit jamais paru, ni plus ridicule, ni plus injuſte que la coutume de ſe battre avec tout le fracas que l'on ne peut éviter, quand on embarque dans le différend de deux particuliers des gens qui ne ſe veulent point de mal.

La précaution que nous prîmes pour nous battre ſans ſecours, fut cauſe que ce duel ne fut point connu. Je reçus d'abord un coup dans le bras, & j'en portai un à celui qui ſe battoit contre moi, qui lui perçoit l'épaule, & qui le mettoit hors d'état de ſe défendre. Je ne m'opiniâtrai point à lui faire demander la vie, & dès que je le vis hors de combat, je ne penſai qu'à le ſecourir. Nos bleſſures ne ſe trouverent point dangereuſes, & nous étant l'un & l'autre enveloppés dans nos manteaux, nous remontâmes enſemble dans ſon caroſſe, qu'il avoit fait arrêter ſans laquais, dans un lieu d'où le cocher ne pouvoit nous voir. Nous rencontrâmes le Gentilhomme qui m'étoit venu appeller la veille. Il venoit

pour nous séparer, & nous lui dîmes en riant qu'il montât dans le carosse, & que tout étoit déja fait. Nous revînmes chez moi, où entrant, j'ordonnai le déjeûner. Nous envoyâmes aussi-tôt chercher un chirurgien qui avoit autrefois été à mon service. Il visita nos blessures, & nous en fûmes quittes pour avoir quelque temps le bras en écharpe. Nous fîmes courir le bruit qu'en allant tous trois à deux lieues de Paris, notre carosse avoit versé ; que l'un s'étoit démis l'épaule, & que l'autre avoit eu une blessure au bras. Tout le monde crut ce que nous disions, & personne ne s'avisa de dire que nous nous fussions battus.

Ainsi, nous fûmes plus heureux que nous ne le méritions : mais l'on peut pourtant connoître par la maniere dont je me trouvai engagé dans ce combat, combien c'est un grand malheur pour la noblesse, de croire que le point d'honneur consiste à recourir dès la moindre ombre d'une injure, à une si bizarre maniere d'en avoir raison : car, dès qu'on est appellé, il n'y a presque pas moyen d'éviter le combat ; & si j'avois refusé celui-là, je croi qu'on auroit mal jugé de mon courage.

Fin du cinquiéme Livre.

LIVRE SIXIÉME.

QUAND on eut mis l'appareil ſur nos bleſſures, & que nous eûmes lieu de croire qu'on ne penſoit point à nous faire arrêter, nous parlâmes à fond du ſujet de notre différend. Nous avions toujours été amis juſqu'à ce combat, & nous le fûmes encore plus quand nous nous fûmes rendu compte l'un à l'autre de tout ce que nous ſavions touchant l'aventure qui nous avoit brouillés. Je connus ſur quoi étoit fondé le deſſein que cette Princeſſe avoit pris de publier les lettres dont j'ai parlé, & qu'elle n'avoit paru ſouffrir mon amour que pour me faire ſervir à ſa vengeance. C'eſt une choſe qu'il faut raconter en peu de mots: mais, comme des gens qui vivent encore y furent mêlés, je croi devoir déguiſer leurs noms. Je donnerai celui d'Aſpaſie à la Princeſſe: j'appellerai Celidan, l'ami contre qui je me battis; & Cléonice, la Dame qui avoit écrit les lettres. Je marquerai de la même maniere, ſous un nom inventé, une quatriéme perſonne, dont il faudra faire mention en parlant de cette petite aventure: je la raconte moins par la liaiſon qu'elle eut avec ce qui me regarde,

que pour faire voir, que s'il y a des écueils à craindre auprès des femmes, ces écueils ſont encore plus inévitables, & plus dangereux auprès des Princeſſes.

Aſpaſie étoit d'une naiſſance diſtinguée, qui ne lui permettoit pas de ſe marier à un autre qu'à un Souverain, ou du moins qu'à un Prince de ſon rang : elle avoit de l'eſprit & de l'ambition ; & ſon ambition paroiſſoit d'autant mieux fondée, qu'elle avoit de grandes richeſſes : ces richeſſes empêchérent qu'on ne la mariât hors du Royaume, & ſon ambition ne permit pas qu'elle ſe mariât en France. On ne vouloit point qu'elle portât ailleurs les grands biens dont elle jouiſſoit ; & on craignoit que ſi elle ſe marioit en France, elle n'inſpirât ſon ambition à celui qui, en l'épouſant, ſe verroit en état de tout entreprendre, par les grands biens qu'elle lui donneroit. Ces raiſons firent manquer tous les mariages que l'on propoſa pour elle. Elle avoit déja près de trente ans, & ſe laſſant d'un état qui répondoit peu à ſon ambition, elle réſolut d'embarquer une intrigue, qui réduiſit ceux dont elle dépendoit à la néceſſité de la marier. Après les Princes ſouverains, il n'y avoit point de parti qui lui convînt mieux que le Prince Aurelien ſon parent, qui lui cédoit, à la vérité, pour les richeſſes, mais dont la naiſſance étoit

d'un degré plus élevé que la ſienne. Elle s'appliqua à lui plaire ; mais, comme ce Prince étoit plus jeune qu'elle, elle ne mit point dans ſa beauté l'eſpérance de s'en faire aimer. Quoique j'euſſe, comme on l'a vû, loué ſa beauté, & ſurmonté à ſon égard le ſcrupule qui m'avoit fait manquer le mariage dont j'ai parlé, cependant il étoit vrai qu'elle n'étoit plus en âge de paſſer pour belle ; & je ne lui avois donné cette qualité, que parce que j'avois été ébloui de celle qu'elle avoit de Princeſſe. Elle ſe rendit donc aſſez de juſtice pour croire que l'intérêt auroit plus de pouvoir ſur l'eſprit d'Aurelien, que les charmes d'une beauté qui s'effaçoit. Elle gagna ceux qui gouvernoient l'eſprit du Prince, pour lui faire comprendre l'avantage qu'il trouveroit à épouſer une Princeſſe auſſi riche qu'elle. Aurelien qui ſe laſſoit de n'avoir point d'autre bien que des penſions arbitraires, fut charmé de la voye qu'on lui préſentoit d'en trouver d'une autre nature. Il promit de ne rien négliger pour faire réuſſir ce mariage ; mais le moyen dont il ſe ſervit pour en avancer le ſuccès, fut celui qui le fit manquer, & c'eſt où l'on peut voir encore le caprice & la vanité des femmes.

Aurelien étoit galant ; il crut qu'en penſant à épouſer la Princeſſe, il devoit en

paroître amoureux; & il feignit ſi bien d'avoir un violent amour, que cette Princeſſe oublia la juſtice qu'elle s'étoit rendue d'abord. Elle ſe perſuada que le Prince l'aimoit, qu'il avoit pour elle une paſſion dans les formes. Cette imagination lui donna une délicateſſe & une jalouſie qu'elle n'auroit pas eue, ſi elle eût toujours cru qu'elle ne devoit s'attendre à être aimée que par intérêt. Elle chercha dans le Prince tous les égards, & tous les dévouemens d'un amant véritablement touché; mais c'eſt ce qu'elle ne trouva point. Le Prince étoit encore dans les premiers feux d'une jeuneſſe incapable de contrainte, & il ne put avoir toute la complaiſance qu'elle exigeoit. A la vérité, quand il auroit été moins jeune, je ne ſai s'il auroit pu ſe réduire à cette ſervitude; car on peut appeller de ce nom la maniere dont la Princeſſe a toujours traité ceux dont elle s'eſt crue aimée.

Elle ne fut donc pas long-temps ſans faire des querelles au Prince. Elle avoit cent eſpions qui l'inſtruiſoient de toutes ſes démarches; & toutes leurs converſations ſe paſſoient en éclairciſſemens & en reproches. Le Prince ſe laſſa de lui faire croire qu'il l'aimoit; & ne pouvant ſe réſoudre à acheter par ſa complaiſance des richeſſes qu'on lui vendoit ſi cher, il affec-

ta de paroître amoureux ailleurs, & il s'attacha à Cléonice qui étoit une des plus belles Dames de la Cour.

Cléonice connut bien que l'amour du Prince ne pourroit ſervir qu'à commettre ſa réputation : elle n'étoit point un parti ſortable pour un Prince de ſon rang ; & d'ailleurs elle aimoit Célidan qui lui convenoit en toutes choſes, & qu'elle ne doutoit pas qu'elle n'épousât bien-tôt. Elle témoigna donc au Prince, que quelque honneur que lui fit ſa paſſion, elle étoit obligée de le prier de ne la point voir. Le Prince s'obſtina, par ce refus, à la chercher plus que jamais ; & le bruit courut bientôt qu'il en étoit paſſionnément amoureux. La Princeſſe Aſpaſie en fut enragée. Comme elle n'avoit point douté que le Prince ne l'eût aimée, & que la vanité qu'ont toutes les femmes, de ſe croire dignes de la paſſion qu'on leur témoigne, l'avoit entiérement perſuadée de celle du Prince ; elle regarda l'amour qu'il avoit pour Cléonice, comme un effet de ſon inconſtance, & elle réſolut de s'en venger, en ſe déchaînant hautement contre cette rivale, cherchant toutes ſortes de moyens de lui faire piéce.

Le déchaînement de la Princeſſe produiſit ſur l'eſprit de ſa rivale un effet tout contraire à celui qu'elle en prétendoit.

Cléonice, qui avoit refusé les visites du Prince, par la crainte d'exposer sa réputation, les souffrit, & les rechercha par le desir de chagriner la Princesse : car c'est ainsi que les passions se fortifient par les choses mêmes qui devroient les réduire ; & l'envie de faire du dépit à une rivale, a bien plus de pouvoir sur le cœur d'une femme, que le desir de plaire à un amant. Plus la Princesse traversoit l'amour du Prince pour Cléonice, plus Cléonice s'étudioit à le flatter ; & personne ne douta, par la complaisance qu'elle eut pour lui, qu'il n'en fût aimé.

Celidan qui aimoit Cléonice de bonne foi, ne fut pas le dernier à en prendre des allarmes ; il s'en plaignit, & Cléonice lui avoua que tout ce qu'elle en faisoit n'étoit que pour faire dépit à la Princesse. Elle sut si bien tourner l'esprit de son amant, qu'elle lui persuada qu'elle n'avoit pour le Prince qu'une feinte complaisance ; & elle l'engagea même à lui aider à donner de nouveaux chagrins à la Princesse. Il se trouva ainsi préparé à tout ce que la Princesse voulut persuader au désavantage de Cléonice ; & plus elle tâcha de lui donner des soupçons contre elle, plus il affecta d'en paroître content & amoureux.

Je ne sai, après tout, si Célidan n'étoit point la dupe de la confiance qu'il avoit en

ſa maîtreſſe, & je n'eus garde, quand il me raconta cette hiſtoire, de lui inſpirer là-deſſus une inquiétude qu'il n'avoit pas; mais que tant d'expériences que j'avois faites de la tromperie des femmes, m'auroit ſans doute donnée, ſi j'avois été en ſa place.

La Princeſſe n'ayant pû réuſſir à brouiller Célidan avec Cléonice, chercha les moyens de la brouiller avec le Prince. Rien ne lui étoit difficile, quand il s'agiſſoit de ſe venger. C'étoit en cela ſeulement qu'elle étoit libérale. Elle gagna celui des domeſtiques de Célidan, en qui il ſe confioit le plus; & par ſon moyen, elle eut la plûpart des lettres que ſon maître avoit reçûes de Cléonice.

Dès qu'elle les eut, elle chercha quelqu'un par qui elle pût les faire répandre dans le monde, ne doutant pas que dès que le Prince les verroit, il ne rompît avec elle. Ce n'étoit pas le ſeul motif qu'elle avoit, en voulant faire répandre ces lettres par d'autres mains que les ſiennes. Elle ſe croyoit diſculper par-là de la honteuſe action qu'on lui auroit reprochée, ſi on l'avoit accuſée de les avoir répandues; & d'ailleurs, elle ſavoit un ſi mauvais gré à Célidan, du peu de complaiſance qu'il avoit eu pour les avis qu'elle lui avoit donnés de la mauvaiſe conduite de Cléonice;

qu'elle vouloit le perdre. Elle me jugea propre à ce deſſein, & c'eſt ce qui l'obligea de me permettre de l'aimer, & ce qui m'embarqua, comme on l'a vû, dans l'affaire dont j'ai parlé.

Elle ne ſut point que nous nous fuſſions battus; & comme le compte que nous nous rendîmes Célidan & moi, de tout ce que nous ſavions de cette aventure, nous perſuada l'un & l'autre que nous ne devions plus nous plaindre que de cette Princeſſe, nous redevînmes plus amis que jamais. Il me promit d'inſtruire Cléonice de tout ce que je lui avois raconté, & de l'aſſurer que j'étois très-innocent de la piéce qu'on diſoit que je lui avois faite, en m'accuſant d'avoir ſurpris & montré ſes lettres.

Cléonice demanda à me voir, pour en être encore mieux perſuadée; mais elle voulut exiger de moi d'en inſtruire la Reine & le Prince Aurelien. Je refuſai l'un & l'autre, & je lui repréſentai qu'il y auroit de la lâcheté à moi de me faire dénonciateur contre cette Princeſſe; que puiſqu'elle n'avoit ſouffert l'amour du Prince que pour faire du dépit à la Princeſſe, elle avoit ſujet d'être contente, & que la Princeſſe étoit aſſez punie par le mauvais ſuccès de ſes deſſeins; que ce ſeroit encore une nouvelle punition pour elle de voir que je ſerois plus ami que jamais de Célidan, quelque ſoin qu'elle

qu'elle eût pris de nous brouiller ; & qu'enfin, puiſqu'elle aimoit Célidan, elle devoit être ravie d'être débarraſſée du Prince, & de trouver ſon amant plus fidéle que jamais.

Ces raiſons devoient la ſatisfaire. Célidan, qui y étoit le plus intéreſſé, les trouvoit admirables ; car, après tout, il ne devoit pas trop approuver qu'elle ſe mît ſi fort en peine de ſe ménager auprès du Prince, & il importoit peu qu'il sût qui avoit publié des lettres qu'elle ne pouvoit déſavouer, & qu'elle juſtifieroit, dès qu'elle voudroit ſe borner à l'amour de celui à qui elles étoient écrites.

Mais peut-on faire fond ſur la raiſon d'une femme qui a de la vanité ? Celle-ci s'opiniâtra à vouloir que j'appriſſe à tout le monde que c'étoit la Princeſſe qui lui avoit joué le tour. Elle voulut même quelque choſe de plus, & elle prétendit que je devois publier que je lui en avois conté, & qu'elle m'avoit aſſez aimé pour me donner ſon portrait. Jamais je ne pûs lui faire entendre raiſon, & Célidan n'y réuſſit pas mieux que moi. Ils s'aigrirent ſur ce ſujet juſqu'à ſe brouiller. J'en fus fâché d'abord pour l'amour de mon ami, qui juſques-là avoit été content d'elle ; mais, dans le fond, il devoit s'en conſoler, puiſque le chagrin qu'elle eut de perdre le Prince, étoit une

marque évidente qu'elle n'étoit pas trop fidelle. Il en fut pourtant inconſolable. Il avoit moins d'expérience que moi ſur le caractére de l'eſprit & du cœur des femmes. Il étoit même ſi honteux de ne pouvoir me cacher, qu'il l'aimoit toujours, qu'il ne me voyoit jamais qu'avec embarras. Ils ſe raccommoderent quelque temps après, & enſuite de deux ou trois autres brouilleries de la nature de celle dont je viens de parler, ils ſe ſont mariés, mais ils n'ont pas été heureux; & les ſoupçons que Célidan avoit eûs ſur le peu de fidélité de Cléonice, quand elle n'étoit encore que ſa maîtreſſe, ſont devenus incurables depuis qu'elle eſt ſa femme; ſort ordinaire de tous les maris qui ont l'aveuglement de croire qu'ils pourront oublier dans une femme les infidélités d'une maîtreſſe. Le mariage eſt le moins sûr de tous les remédes, quel que ſoit le mal auquel on l'applique.

Pour moi, je me brouillai avec Cléonice, & ne me raccommodai point. J'eus trop de ſujet d'en être mal content, par le ſoin qu'elle prit de dire par tout que je me vantois d'avoir été aimé de la Princeſſe Aſpaſie. Elle racontoit l'aventure du portrait, de maniére à me faire repentir de la lui avoir appriſe.

La Princeſſe en devint furieuſe. Elle dit

à mon frere que ſi je paroiſſois devant elle, elle ne vouloit pas répondre, qu'elle ne me traitât comme elle diſoit que je le méritois. J'en fus averti, & je l'évitois ſoigneuſement, juſqu'à ce que les vûes qu'elle eut pour un autre mariage, lui firent oublier ſa colére & mon amour. Mais il eſt vrai que le malheur que j'eus de connoître & d'aimer cette Princeſſe, penſa me perdre, comme on l'a vû, en plus d'une maniére. Encore en ſortis-je aſſez heureuſement; & l'hiſtoire que je vais raconter fera voir qu'il y a quelquefois à craindre des malheurs bien plus funeſtes, de la part des Princeſſes que l'on oſe aimer.

Ce fut l'année que Monſieur le Prince vint ſecourir Valenciennes, & en fit lever le ſiége. Je ſervois ſous le Maréchal de la Ferté, & peu s'en fallut que je n'euſſe le même ſort que lui. Il fut pris, mais nous nous retirâmes en bon ordre par la prudence de M. de Turenne. On peut mettre la retraite que ce grand Capitaine fit alors, au nombre de ſes plus belles actions. Ce fut à cette occaſion que je fus un peu plus particuliérement connu de lui; & ſi j'avois été plus ſage, j'aurois mieux profité de ſa protection & de ſes bontés. Nous perdîmes Condé, après un ſiége plus long que ne le méritoit cette place; mais M. de Turenne en aſſiégea une capable de la rem-

placer. Ce fut la Capelle. Dès que nous en fûmes maîtres, je pris la poste pour me rendre à Chantilli, où étoit le Roi, qui devoit y recevoir la Reine Christine de Suéde. Elle avoit fait son entrée à Paris quinze jours ou trois semaines auparavant.

J'avois plus de raison qu'un autre de rendre mes devoirs à cette Princesse. Mes enfans avoient l'honneur d'être alliés de sa maison, & elle avoit auprès d'elle un de mes amis que j'avois connu en Pologne, où il faisoit des voyages de la part de cette Princesse, pendant qu'elle travailloit à l'affaire de son abdication. Je l'avois encore retrouvé depuis à Venise, où cette Reine l'avoit envoyé pour des affaires qu'elle avoit avec la République & les Princes d'Italie, & nous avions fait ensemble assez de connoissance & d'amitié, pour être ravis de nous revoir. Je ne devinois pas le malheur qui lui arriva peu de temps après; car ce fut lui qui fut le triste acteur de la funeste histoire dont je dois parler.

Il s'appelloit Monaldeschi. Il étoit Italien, & d'une qualité distinguée. Il avoit passé en Suéde dès sa premiere jeunesse, y ayant été appellé par le Comte de la Gardie, dont il étoit parent. Il avoit été élevé avec la Reine, & il étoit à peu près de même âge qu'elle. Le Comte de la Gardie avoit un fils aussi de même âge, pour qui

la jeune Reine ſembla avoir plus de penchant que pour Monaldeſchi ; car ces deux jeunes hommes, pouvant la voir tous les jours, ne manquerent pas de vouloir en être amoureux. Monaldeſchi, qui étoit naturellement vain & ambitieux, fut au déſeſpoir de ce que le jeune Comte de la Gardie étoit mieux reçû que lui. Il étoit Italien & diſſimulé, & il réſolut de dégoûter ſon rival du deſſein de s'attacher à cette Princeſſe. Ils étoient amis, & ils s'étoient mis ſur le pied de ſe rendre compte l'un à l'autre de leurs aventures & de leurs intrigues. Monaldeſchi dit un jour au Comte de la Gardie, qu'il ne pouvoit lui laiſſer ignorer que le penchant que la Reine témoignoit avoir pour lui, étoit un artifice dont elle ſe ſervoit pour déguiſer l'attachement qu'elle avoit pour le Palatin, ſon couſin ; & que s'il en doutoit, il lui feroit voir des lettres qu'elle lui avoit écrites.

Monaldeſchi avoit un talent particulier pour contrefaire toutes ſortes d'écritures, & il montra à la Gardie des lettres où il avoit ſi bien imité le caractére de la Reine, que la Gardie y fut trompé. La Gardie ne douta point que les lettres ne fuſſent d'elle ; & comme il ne s'étoit pas aſſez déclaré, pour être en pouvoir de lui en faire des reproches, il ſe contenta de profiter de cet éclairciſſement, pour ſurmonter la paſſion

qu'il avoit pour elle ; & afin d'en venir à bout plus aiſément, il s'attacha à la ſœur du Palatin, qui le regardoit de bon œil, & dont il fut bien-tôt aimé.

Monaldeſchi ſe trouva ainſi délivré de ce dangereux rival, & plus en liberté d'adreſſer ſes vœux à la Reine. Cette Princeſſe fut aſſez touchée de voir la Gardie s'attacher à une autre, pour tâcher de le faire revenir ; & pour cela, elle fit ſemblant d'avoir pour Monaldeſchi les diſtinctions qu'elle avoit eûes juſques-là pour la Gardie. Mais ce dernier étoit déja ſi fort engagé auprès de la ſœur du Palatin, qu'il ne fut point touché de cette préférence. La Reine en eut un véritable chagrin, & tout le monde fut perſuadé dans la ſuite, que le peu d'eſpérance d'épouſer la Gardie, eut plus de part que tout autre motif, au deſſein qu'elle prit de ſe démettre de la Couronne. Elle ne croyoit point que Monaldeſchi eût pour elle de la paſſion ; car ce diſſimulé Italien n'avoit eu garde de ſe mettre auprès d'elle ſur le pied d'amant. Il ſe contentoit de paroître avoir pour ſon ſervice un dévoûment aveugle, & elle le crut ſi fort ſans conſéquence, qu'il devint le confident de ſes penſées & de tous ſes deſſeins.

Ce fut lui qui fortifia la réſolution qu'elle prit de quitter la Couronne, parce qu'il prévoyoit que tant qu'elle ſeroit Reine, &

en Suéde, il n'en pourroit être aimé. Monaldeſchi ne gardoit pas, à l'égard des autres, autant de meſures qu'auprès de la Reine. Il faiſoit, au contraire, tout ce qu'il pouvoit, pour faire croire qu'il avoit avec elle une véritable intrigue. Je me ſouviens que quand je le trouvai à Veniſe, il ne parloit d'autre choſe. Il me montroit les lettres qu'il diſoit qu'il recevoit d'elle, & comme je ne doutois point que ces lettres ne fuſſent véritables, j'étois très-perſuadé de tout ce qu'il vouloit me faire entendre. Je me contentois de lui repréſenter ſon indiſcrétion; mais il paroiſſoit ſi aſſuré de ſa conquête, qu'il ſe croyoit en droit d'être indiſcret impunément.

Quand je le vis à Chantilly, & que nous fûmes ſeuls : hé bien, me dit-il, vous voyez de quoi l'amour que la Reine a eu pour moi l'a rendue capable. Elle a tout quitté pour n'être qu'à moi; mais avec tout cela, je ne ſuis pas heureux. J'ai pour elle une averſion ſecrette que je ne puis ſurmonter, & je voudrois de tout mon cœur qu'elle fût encore Reine, & en Suéde, & n'avoir jamais penſé à elle. Il me raconta enſuite, comme il voulut, la maniére dont il lui avoit fait quitter ſon Royaume, & tout ce qu'il me dit, me parut ſi extraordinaire, que j'avois peine à y ajoûter foi. Cependant, je ne pouvois pas n'en point

croire quelque chofe, en voyant que la Reine n'avoit plus de couronne, & qu'il étoit fi bien auprès d'elle, qu'elle ne pouvoit être un moment fans le voir. Je l'exhortai à faire, par reconnoiffance, ce qu'il ne pouvoit faire par inclination ; mais fur tout à déguifer mieux qu'il ne faifoit, l'amour qu'elle avoit pour lui, & l'averfion qu'il avoit pour elle ; mais il ne profita pas de mes avis.

Deux ou trois mois après, la Reine étant à Fontainebleau avec le Roi & toute la Cour, on lui mit entre les mains un paquet, dont le deffus étoit d'une écriture inconnue, mais où elle trouva trois lettres de celle de Monaldefchi. L'une de ces lettres étoit italienne, & paroiffoit écrite à un Prince d'Italie. Les deux autres étoient françoifes, & s'adreffoient à une Dame. Les voici, autant que je puis m'en fouvenir; car la Reine me les montra, quand elle eut fait la punition que méritoit celui qui les avoit écrites, & je croi que perfonne n'en a jamais eu de copies.

La lettre italienne étoit à peu près de la maniére dont je vais la traduire.

Vous avez raifon de blâmer mon peu de conduite ; j'en fuis au défefpoir. J'aurois mieux fait de penfer à ma fortune qu'à la ridicule vanité d'être aimé d'une Reine qui ne me

me donne que des nuits pleines de dégoûts & de chagrins. Qu'il est dur de donner à une femme emportée des plaisirs qu'on n'a plus le courage de partager avec elle ! Me voici Chevalier errant, & je ne voi guéres où nous pourrons nous fixer. Nous n'avons ici pour nous que des Pedans, & j'ai le malheur que personne dans la Cour de France, où l'on est si amoureux, ne se met en devoir de me disputer ma vieille conquête. Je suis résolu de tout laisser-là, & je ne supporte le supplice de Mezence, qu'autant que j'en ai encore besoin pour assurer les donations qu'on m'a faites. Dès que j'en serai en possession, je volerai à ma chere patrie, &c.

Les deux autres lettres étoient conçûes en ces termes ;

J'avois crû, Madame, que pour mériter votre cœur, c'étoit assez de vous en offrir un, pour lequel une Reine a sacrifié ses Etats, sa couronne & sa gloire. Pourquoi faut-il que je vous aye trouvée si belle ? Vous me rendez ingrat, & depuis que je vous ai vûe, je suis devenu insensible aux caresses d'une Reine que j'avois trouvée aimable jusques-là. Vous étes cause du mauvais ménage que nous faisons. Comme on est vindicatif, je crains qu'on ne pénétre les raisons de ma froideur & de mes dégoûts, & qu'on ne vous punisse, & de l'in-

ſenſibilité que vous avez pour moi, & de celle que vous m'avez donnée pour d'autres.

Voici la derniére lettre.

Je ſuis malade, Madame, & dans la derniére complaiſance qu'il m'a fallu avoir pour la paſſion de votre rivale, on s'eſt douté que mon cœur étoit ailleurs. Je crains que tant que je ſerai mécontent de vous, on ne le ſoit de moi. C'eſt une étrange choſe que d'offenſer une Reine à ce point-là. Si la complaiſance que je ſuis obligé d'avoir pour elle bleſſe votre délicateſſe, vous devez être en repos; car je vous jure que je ne ſuis qu'une ſouche morte auprès de tout ce qui n'eſt pas vous. Permettez que j'eſpére. Je reprendrai la ſanté & la vie, & je ne m'en ſervirai que pour m'affranchir à jamais des liens que je déteſte, pour ne plus porter que les vôtres.

Dès que la Reine eut reçu le paquet, & qu'elle eut reconnu l'écriture de Monaldeſchi, elle s'enferma, & une heure après elle me fit chercher. Elle me demanda avec beaucoup d'émotion, s'il étoit vrai que j'euſſe connu Monaldeſchi en Italie; ſi depuis ce temps-là, j'étois toujours de ſes amis, & ſi je n'avois point de connoiſſance qu'il eût quelque intrigue à la Cour de France. Comme je n'avois garde de me

douter que la Reine eût le motif qu'elle avoit de me faire ces demandes, je crus qu'elle ne me parloit ainſi, que parce que peut-être elle étoit jalouſe. J'avois bien vû que Monaldeſchi paroiſſoit un peu attaché à une Dame de la Cour, mais je n'eus garde de le dire à la Reine. Je lui répondis que j'avois vû Monaldeſchi en Italie; que nous avions alors fait amitié; mais que depuis, je n'avois point eu de ſes nouvelles; qu'à l'égard de ſes attachemens à la Cour de France, il ne me paroiſſoit point qu'il en eût aucun.

Lui ayant répondu ces paroles, elle me dit que c'étoit aſſez, & elle me parla de diverſes autres choſes, entr'autres de ce que l'on diſoit des motifs qui lui avoient fait quitter ſon Royaume. Je lui dis que tout le monde étoit perſuadé qu'elle n'avoit fait ce changement que par un principe de religion. A ces paroles, je vis que les larmes lui venoient aux yeux. Elle ſoupira, & elle me dit que Dieu étoit témoin que ç'avoit été là le ſeul motif qui l'avoit obligée de quitter la Suéde; mais que les Princes étoient malheureux de n'avoir point de véritables amis. Elle me demanda encore quelle heure il étoit, & où étoit le Roi. Ayant ſatisfait à cette demande, elle me congédia, me faiſant ſouvenir de l'honneur que j'avois d'être entré dans ſon alliance

par mon mariage. Je lui répondis que c'étoit un honneur dont je n'osois me glorifier, mais que j'en avois tout le sentiment que l'on en pouvoit avoir; ce que je tâcherois de lui témoigner toute ma vie, par le profond respect que j'avois, & que j'aurois toujours pour elle. Comme je sortois, elle me rappella, & me demanda si j'avois lû Machiavel, & ce qu'on disoit en France de cet Auteur. Je lui dis qu'on l'estimoit beaucoup pour son esprit, mais qu'on trouvoit ses maximes peu conformes en bien des choses à celles de la religion. Il y en a une, reprit-elle, qui est d'une nécessité indispensable pour les Princes. C'est quand leur honneur les oblige à punir eux-mêmes des sujets, dont le supplice pourroit commettre leur réputation, si on les punissoit par les formalités de la Justice. Comment, dit-elle, en useroit-on en France dans ces occasions? Je lui répondis qu'il étoit rare qu'on en vînt à cette extrêmité, & qu'on avoit toujours blâmé Henry III. de la maniére dont il avoit fait tuer le Duc de Guise. Je sai mieux que vous, reprit-elle, ce que l'on dit en France de Henry III. Son action ne fut odieuse, que parce qu'il fit tuer le Cardinal de Guise. Nous parlâmes encore long-temps sur ce sujet, & j'étois si accoutumé à voir cette Princesse avoir des conversations d'esprit

& de ſcience, que je n'eus pas le moindre ſoupçon de l'action qu'elle méditoit. Si-tôt que je fus ſorti, elle appella Monaldeſchi, avec lequel elle fut peu de temps ; & une demi-heure après, elle me fit rappeller. Je la trouvai ſeule. Elle me dit qu'elle me prioit de vouloir être témoin d'une converſation qu'elle étoit obligée d'avoir avec Monaldeſchi ; que c'étoit une affaire de très-grande conſéquence, dont elle vouloit que je fuſſe le ſecret ; mais qu'il étoit à propos que je fuſſe caché, & que perſonne ne me vît ; qu'elle m'alloit enfermer dans un cabinet d'où je pourrois entendre tout, & qu'elle me conjuroit, ſi je ne voulois me perdre, de ne point remuer, & de ne donner aucun ſigne que je fuſſe-là. Je fis ce qu'elle me demandoit, & je commençai alors à me rappeller ſa converſation, & à craindre pour Monaldeſchi quelque choſe de funeſte.

Il vint après que je fus caché. Hé bien, lui dit-elle, méchant, nieras-tu encore que c'eſt toi qui as écrit ces lettres ? Peux-tu démentir ton écriture ? Et dis-moi, par où j'ai mérité que tu faſſes croire de moi des calomnies auſſi noires que celles dont ces perfides lettres ſont remplies ? Quand eſt-ce que nous avons eu enſemble les commerces dont tu te glorifies ? Parle, & dis la vérité ſur le point d'aller rendre compte

à Dieu, car tu n'as plus qu'une heure à vivre, & il faut penser à ta conscience. Monaldeschi fut long-temps sans parler : il étoit à genoux, & faisoit ce qu'il pouvoit pour embrasser les pieds de la Reine, qui le repoussoit en lui disant toujours qu'il s'expliquât. Je ne me justifierai point, Madame, dit-il ; j'ai mérité la mort, & je n'ai plus recours qu'à votre bonté. Il répéta vingt fois qu'il lui demandoit pardon, & qu'il la prioit d'avoir pitié de lui. On ne peut témoigner plus de foiblesse qu'il en avoit. Il parloit comme un homme égaré à qui la crainte de la mort avoit ôté la raison. Je fus tenté plus d'une fois de sortir du lieu où j'étois caché ; mais, ne croyant point qu'on en dût faire une justice si prompte, j'attendois les ordres de la Reine pour sortir, & me joindre à ce misérable pour l'appaiser. Un moment après, elle appella du monde, & trois hommes armés entrerent accompagnés d'un Pere Mathurin : elle leur dit qu'ils fissent ce qu'elle avoit ordonné. Ils enlevérent Monaldeschi. Le Mathurin rendit à la Reine un paquet cacheté, & elle lui commanda de confesser sans différer celui dont elle lui avoit parlé. Ce bon Pere se jetta à ses genoux pour demander la grace du criminel. Je sortis du lieu où j'étois, & je la conjurai aussi d'avoir pitié de ce malheureux,

mais elle fut infléxible. Elle me défendit de ſortir, & elle envoya le Pere pour entendre ſa confeſſion. Le Pere revint encore deux ou trois fois lui dire que Monaldeſchi demandoit à lui parler. Elle demanda s'il étoit confeſſé ; & quand le Pere lui eut répondu que oui, elle fit venir un de ces trois hommes armés, & elle lui ordonna de le tuer ſans différer plus long-temps. Ils eurent de la peine à en venir à bout, car il étoit revêtu d'une cotte d'émaille qu'il avoit priſe apparemment après que la Reine lui eut montré les lettres, jugeant bien, après cette conviction, qu'elle voudroit le faire aſſaſſiner. Cette précaution ne ſervit qu'à rendre ſa mort plus lente & plus douloureuſe. Je me jettai encore une fois aux pieds de la Reine, & pour toute réponſe, elle décacheta le paquet que le Mathurin lui avoit rendu, & elle me fit voir les lettres fatales. Je n'ai jamais pû ſavoir à quel deſſein elle les avoit remiſes entre les mains de ce Pere. Elle me les lut, & me demanda ſi après de pareilles lettres je prendrois encore le parti d'un homme ſi coupable, ſi menteur & ſi ingrat. Je lui dis qu'il méritoit la mort, mais que je la priois d'en avoir pitié. Pendant que je la conjurois à genoux de ſe laiſſer fléchir, on lui vint dire qu'il étoit mort. Elle me dit alors que jamais perſonne ne verroit ces lettres ;

qu'elle m'ordonnoit de ne point témoigner que je les eusse vûes, ni qu'elle m'eût donné la connoissance de cette affaire ; qu'elle avoit voulu que j'en fusse instruit, pour avoir en moi un témoin irréprochable du peu de fondement qu'elle avoit donné à de telles calomnies, afin que quand il en seroit besoin, je pusse témoigner ce que j'avois appris de la propre confession de Monaldeschi ; qu'au reste, elle ne prévoyoit pas qu'elle fût jamais obligée d'en venir à cet éclaircissement ; qu'elle étoit Reine, & qu'elle ne devoit rendre compte de sa conduite à personne. Je lui promis de ne rien dire & de ne rien faire à cet égard que ce qu'elle m'ordonneroit elle-même.

Le Roi se plaignit de la maniére dont elle en avoit usé, & lui fit dire qu'il auroit souhaité qu'elle eût voulu punir ce malheureux avec un peu moins de précipitation. Elle négligea de s'en justifier ; & au contraire, elle m'ordonna plus que jamais de ne point témoigner que j'eusse eu la connoissance qu'elle m'avoit donnée, croyant qu'il y auroit de la bassesse à elle de chercher des témoins des raisons qu'elle avoit eûes. Je lui ai si bien gardé le secret, que quoiqu'on dît par tout qu'elle avoit fait périr le Marquis, pour le punir de l'indiscrétion qu'il avoit eûe de se vanter des faveurs qu'elle lui avoit accordées, je n'ai jamais

osé dire ce que j'en savois, & je fus fort aise qu'on ignorât que j'eusse été présent à cette affaire. Peut-être m'auroit-on blâmé de n'avoir pas couru au secours d'un homme qui étoit mon ami; car il y a des gens qui, sans considérer ce que l'on peut, voudroient qu'on s'engageât dans les desseins les plus téméraires & les plus inutiles, & ç'auroit été à moi la plus folle & la plus inutile de toutes les témérités, que d'entreprendre de sauver seul un homme qui ne se défendoit pas lui-même, & qui étoit entre les mains de trois Officiers bien armés, qui avoient ordre de le tuer. D'ailleurs, quand je l'aurois voulu, la Reine ne m'auroit pas permis de sortir, & je ne pouvois aller à son secours sans faire violence à cette Princesse.

Quoiqu'il en soit, la chose se passa de la maniére dont je viens de la raconter, & je croi qu'il m'est permis aujourd'hui de rendre à cette Reine la justice qu'elle ne voulut pas que je lui rendisse, quand sa réputation fut la plus attaquée. J'ai tous les sujets du monde de croire que jamais elle n'avoit donné que des fondemens très-légers & très-innocens à la sotte vanité de Monaldeschi; & ce que j'ai connu dans tous les temps du caractére de cet Italien, ne me permet pas d'en douter. C'étoit l'homme du monde le plus frivole & le

plus vain, je puis même dire le plus lâche; & les Princeſſes ſont malheureuſes, quand elles donnent leur confiance à des gens de ce caractére.

J'ignorai long-temps par où la Reine de Suéde avoit eu les lettres qui causerent le malheur de Monaldeſchi. J'en ſoupçonnois la Dame à laquelle il m'avoit paru attaché, & ce ne fut que plus de deux ans après que j'appris que c'étoit elle. La choſe me fut racontée par une fille qu'elle avoit en ce temps-là à ſon ſervice, & qui l'ayant quittée, s'étoit miſe auprès d'une de mes parentes. Cette aventure mérite d'être rapportée, pour achever tout ce qui regarde ce malheureux, & pour faire connoître auſſi de quoi les femmes ſont capables. Si l'on a trouvé que la Reine de Suéde avoit eu de la cruauté en le puniſſant ſi promptement, celle qui le ſacrifia à ſa vengeance, doit, ce me ſemble, paroître encore plus cruelle.

Monaldeſchi s'étoit attaché à cette Dame, dans le temps qu'elle étoit recherchée d'un homme de la Cour, qui l'aimoit paſſionnément, & qui étoit pour elle un parti très-avantageux. Comme elle étoit fort intéreſſée, & que cet Italien s'étoit préſenté à elle comme un homme capable de lui faire de grands préſens, elle ne lui réſiſta qu'autant qu'elle crut qu'il le falloit

pour exciter ſa liberalité. Cependant Monaldeſchi n'étoit rien moins que libéral. Il étoit de ces gens qui promettent plus qu'ils ne peuvent & qu'ils ne veulent tenir, & toutes les offres qu'il faiſoit n'étoient qu'un artifice pour la ſurprendre. La Dame qui ne le connoiſſoit pas pour tel, réſolut de le mettre à l'épreuve; & comme elle ne ſe piquoit pas d'avoir de la délicateſſe à l'égard d'un étranger, qu'elle ne regardoit que comme un oiſeau de paſſage, elle lui dit, après s'être défendue long-temps, & en avoir reçu pluſieurs lettres amoureuſes, qu'elle avoit beſoin de cinquante mille écus, & que qui pourroit les lui donner, ne ſe repentiroit pas de ſon préſent. L'Italien parut ravi d'avoir cette occaſion de lui faire plaiſir. Il lui demanda un rendez-vous, & lui promit d'y apporter exactement les cinquante mille écus dont elle avoit beſoin, ſoit en lettres de change, ſoit en pierreries. Le jour fut pris, & Monaldeſchi ayant fait chercher un grand nombre de fauſſes pierreries de celles qui imitent plus le naturel, il les prit & vint au rendez-vous. Ses viſites avoient allarmé l'amant de la Dame. Il étoit attentif à toutes ſes démarches, & il fut inſtruit de l'heure & du lieu du rendez-vous. Il ne lui en témoigna rien, réſolu de la laiſſer faire, mais de la ſurprendre en cas qu'elle s'y trouvât.

Elle n'y manqua pas. Monaldeſchi lui donna les pierreries, & il en demandoit le payement, lorſque l'amant arriva. Quelque étonnement qu'elle eût d'être ſurpriſe avec l'Italien, elle eut encore aſſez de préſence d'eſprit pour cacher les pierreries, dans la vûe d'en profiter, de quelque maniére que cette aventure ſe terminât; car la derniére choſe qu'oublie une femme intéreſſée, c'eſt ſon intérêt. Les deux amans ſe querellerent, & la Dame les laiſſa ſe quereller, ſe conſolant d'avoir au moins, dans les pierreries, quelque choſe qui la pût conſoler de la perte de celui ſur le mariage duquel elle avoit compté, & dont elle voyoit bien qu'elle ne pourroit être aimée après cette aventure. La querelle des deux amans fut bien-tôt terminée, par la lâcheté de Monaldeſchi, qui dit qu'il n'étoit point réſolu de ſe battre pour une femme, qui n'avoit conſenti à ſa paſſion qu'à prix d'argent; qu'il venoit de lui donner pour cinquante mille écus de pierreries; & que quand il les lui auroit fait rendre, il ſe battroit enſuite tant qu'il voudroit. L'amant connoiſſant par-là le caractére de ſa maîtreſſe, ne ſe piqua point de pouſſer les choſes plus loin. Il dit à Monaldeſchi qu'il étoit juſte qu'il poſſédât ſeul une maîtreſſe qu'il achetoit ſi cher, & qu'il la cédoit de tout ſon cœur. Il le voulut quitter après ces

paròles ; mais Monaldeſchi faiſant le généreux, lui dit qu'il lui promettoit qu'il ne la verroit jamais, & qu'il trouveroit ſes pierreries bien employées, puiſqu'elles lui avoient ſervi à le détromper ſur l'eſtime qu'il avoit crû que méritoit cette femme ; qu'il ne les remanderoit point, & que jamais elle n'entendroit parler de lui. L'amant fut ſurpris de cette générofité. Il crut qu'il étoit impoſſible qu'il y eût un homme dans le monde aſſez peu intéreſſé, pour compter pour rien la perte de cinquante mille écus, & il alla s'imaginer qu'il étoit faux qu'il lui eût fait ce préſent ; mais que c'étoit un artifice dont il s'étoit ſervi, pour lui marquer que cette femme ne méritoit pas que l'on ſe battît pour elle. Il lui témoigna ce qu'il penſoit, & l'Italien lui avoua que les pierreries étoient fauſſes. L'amant eut encore plus de plaiſir à apprendre que ſa maîtreſſe étoit la dupe de l'Italien, qu'il n'en avoit eu à croire que l'Italien avoit été la dupe de ſa maîtreſſe. Ils ſe réjouirent enſemble de cette aventure, & ils la raconterent par tout, ſans nommer la Dame.

Elle ne fut pas des derniéres à en entendre parler, & quoiqu'on ne fiſt point mention d'elle, & qu'au contraire, la choſe ſe racontât comme ſi elle fût arrivée à une autre, elle ne douta point qu'elle ne fût la dupe dont on parloit. Elle fit voir les pier-

reries, & elle eut tant de dépit d'apprendre qu'elles étoient fausses, qu'elle résolut de s'en venger. Elle avoit gardé les lettres de Monaldeschi, & il falloit qu'il lui eût aussi donné celle qu'il avoit écrite en Italie, puisqu'elle se trouva dans le paquet qu'elle fit rendre à la Reine de Suéde. L'on ne sauroit assez s'étonner de l'aveuglement de cet homme, d'avoir si peu ménagé une femme qui avoit entre ses mains de quoi le perdre. Peut-être se flattoit-il que la Reine lui pardonneroit, en cas qu'elle en eût connoissance : peut-être même oublia-t'il que cette femme avoit gardé ses lettres. De quelque source que vînt sa négligence & son oubli, on peut apprendre par cette funeste aventure, combien il est dangereux de se moquer des femmes.

Je ne sai si l'amant qui rompit avec celle-ci, à l'occasion de ce rendez-vous, a connu que c'étoit elle qui avoit causé la perte de Monaldeschi; mais jamais je ne lui en ai oüi rien dire, & je l'aurois ignoré, sans la fille qui me le raconta.

Pendant que la Reine de Suéde fut en France, elle employa son crédit auprès du Roi, pour faire revenir mon second frere, qu'elle avoit connu en Suéde, & qui l'avoit accompagnée dans son voyage d'Italie. Il étoit demeuré à Rome en attendant des nouvelles de la grace qu'elle avoit pro-

mis de demander pour lui. Elle l'obtint, & on lui écrivit aussi-tôt qu'il pouvoit revenir, mais il n'étoit plus à Rome. Il étoit retourné en Suéde. C'étoit un homme à aventures, s'il en fut jamais; mais il y avoit cette différence entre lui & moi, que la plûpart des affaires qu'il eut, ne furent causées que par ses inconstances & ses tromperies, au lieu que les miennes ne venoient que de mon trop de sincérité & de bonne foi. Nous fûmes l'un & l'autre la dupe des femmes, & je n'eus pas plus de bonheur en les ménageant, comme j'ai toujours fait, que lui en les trompant toujours, & manquant d'égard pour elles. Ainsi je croi pouvoir dire que le sort est égal en amour, entre celui qui en use bien & celui qui en use mal, & que la probité sert assez peu dans un commerce, où la plûpart des femmes semblent avoir juré de ne sacrifier qu'à leur vanité, à leur intérêt & à leur caprice.

Comme j'étois plus détrompé que jamais sur leur chapitre, & que ma derniére aventure avec la Princesse Aspasie m'avoit encore plus persuadé que je ne l'étois, du malheur d'un homme, qui n'étant fixé par aucun objet, est exposé à aimer autant de femmes qu'il en trouve d'aimables, je crus que pour me mettre en repos & remédier à ces écueils, je devois enfin m'attacher à

une personne que je pusse rendre ma femme, & je m'appliquai sérieusement à en chercher une digne de moi. La chose n'étoit pas aisée ; car je voulois que la femme à laquelle je me marierois, fût capable en même temps de satisfaire mon cœur & ma fortune, & ces deux choses se trouvent rarement ensemble.

Cependant, j'étois résolu de ne point me marier autrement ; & mon frere aîné avoit beau me représenter que je ne devois chercher que du bien, je craignois en épousant une femme que je ne pourrois aimer, de retomber dans de nouvelles intrigues, & je croyois ne pouvoir mieux m'en garantir, qu'en trouvant dans ma femme tout ce que j'aurois pû aimer en d'autres.

Ma mere étoit morte depuis une année ou deux. Elle n'avoit point eu d'enfans de son second mariage, & j'étois devenu, par sa mort, un meilleur parti que je ne l'étois quand elle vivoit. Je me voyois donc, ce me sembloit, un peu plus en état de choisir ; mais, après tout, je m'y trouvois fort embarrassé. Je craignois, si je trouvois une personne digne d'être aimée, que je ne l'aimasse d'abord, & que l'amour ne me rendît aveugle pour le reste ; mais aussi je ne voulois point me marier à une personne que je n'aimerois pas. Mon frere se moquoit de l'embarras que je me donnois à moi-

moi-même, & il profitoit de mes incertitudes, pour me repréſenter qu'il n'y avoit aucun riſque à courir en épouſant une perſonne riche ; que l'amour viendroit peut-être après, & qu'en tout cas, j'aurois dans les richeſſes de quoi me paſſer même de l'amour. Je goûtois peu ces raiſons, & quelque perſonne qu'on me proposât, je ne concluois rien.

Cet embarras produiſit, du moins pendant quelque temps, un aſſez bon effet. C'eſt que regardant les femmes avec les yeux d'un homme qui penſe à ſe marier, je n'eus aucune intrigue pendant ce temps-là. C'étoit la premiere fois de ma vie que je m'étois trouvé de la ſorte ; & je dirai, à ma honte, que je ne goûtois point dans cette indolence le bonheur dont j'avois crû que jouiſſoient les perſonnes qui n'aiment rien. Je me trouvois, au contraire, dans un ennui continuel. Les moindres chagrins m'étoient ſenſibles, n'ayant perſonne qui m'en conſolât d'une maniére auſſi douce qu'une femme dont on eſt aimé. D'un autre côté, les vûes de ma fortune me faiſoient peu d'impreſſion, parce que je n'aurois ſouhaité d'être riche, que pour partager mes richeſſes avec une perſonne que j'aurois aimée. Tout autre uſage du bien me paroiſſoit inſipide. Enfin, je me convainquis plus que je n'avois jamais fait,

qu'il étoit impoſſible d'être content ſans amour. J'avois beau me ſouvenir de tous les chagrins que cette paſſion m'avoit cauſés, je concluois toujours que dans la comparaiſon, le plaiſir en étoit plus ſenſible que la peine. C'eſt un grand malheur d'avoir contracté ces ſortes d'habitudes; car il faut avouer qu'il n'y a que la religion & le deſir ſincére du ſalut, qui puiſſent nous faire goûter du repos dans l'indifférence. J'étois alors peu touché de ces motifs. Je voulois être heureux, & mon aveuglement étoit au point que je ne connoiſſois que l'amour capable de me donner du bonheur. Quoi! me diſois-je quelquefois, eſt-il impoſſible de trouver une femme qui puiſſe faire goûter tout le plaiſir d'aimer & d'être aimé? Je me ſouvenois alors de ma chere Carmelite, & je n'étois occupé qu'à chercher dans une autre ce que je croyois que j'aurois trouvé en elle, ſi nos deſtinées euſſent été unies.

Il n'y a rien de plus plaiſant & de plus bizarre que la diſpoſition où me mirent ces réflexions. Je cherchois par tout une femme que je puſſe aimer; & dès que j'en trouvois quelqu'une à mon gré, je n'oſois m'y attacher, de crainte d'en être encore la dupe. Ce que j'avois gagné par toutes mes expériences, n'étoit pas de haïr les femmes, c'étoit de les craindre. Je me trou-

vois alors beaucoup plus malheureux que quand je me livrois à elles ſans défiance & ſans crainte, & je regrettois quelquefois le temps où j'étois aveugle ſans connoître mon aveuglement. Comme le peu qui me reſtoit de lumiéres, n'étoit point aſſez fort pour ſurmonter mon penchant, ma raiſon ne ſervit qu'à m'embarraſſer davantage ; & je connus bien alors qu'il faut toujours un peu s'aveugler, pour ſe croire heureux dans cette paſſion. Rien n'en prouve mieux, ce me ſemble, les déréglemens & les malheurs ; car que doit-on attendre autre choſe qu'un égarement continuel dans une paſſion qui n'eſt délicieuſe que quand elle eſt entiérement aveugle ?

Bien loin que la connoiſſance que mes réflexions me donnoient de la nature de l'amour, m'en fiſt perdre le goût, je m'obſtinois toujours à croire que je pouvois & devois aimer. Il ne faut pour cela, diſois-je, que trouver une femme que l'on aime à la fois & par inclination & par devoir. La choſe ne me paroiſſoit point impoſſible, & je voulois la trouver, à quelque prix que ce fût.

Dans ces penſées, je m'attachai à ne fréquenter preſque que des gens mariés, pour me convaincre, en les voyant, de tout ce qui pouvoit faire le bonheur & le malheur du mariage. Mais je puis dire que

je n'en connus aucun dont l'expérience ne me fiſt peur. Ceux qui étoient amoureux de leurs femmes, & ceux qui ne les aimoient pas, me paroiſſoient également malheureux. Mon frere aîné étoit aſſez heureux dans ſon ménage ; mais il avoit ſi peu de penchant à l'amour, & il étoit ſi occupé de ſa fortune, que ſon exemple ne concluoit rien pour moi. Je ne pouvois goûter, ni ſon indifférence, ni ſon ambition. Je voulois aimer, & je me ſouciois peu de m'élever. Je n'étois même indifférent pour la fortune, que parce que je ne pouvois l'être pour l'amour. Il ne faut pas s'étonner, ſi je ne m'avançai pas. Il n'y a point d'autre moyen de parvenir, que de faire tout céder au deſir de ſon avancement ; & moi, je voulois que tout cédât au deſſein que j'avois d'aimer & d'être aimé. Cet entêtement rendit inutiles toutes les occaſions que j'eus de faire quelque choſe, & gâta même, ſi j'oſe le dire, tous mes talens. Je ſouhaite que ceux qui liront ces Mémoires profitent de mon exemple, & apprennent à réſiſter de bonne heure à une paſſion qu'on ne peut vaincre ſans un miracle, quand on ſe prend à la combattre auſſi tard que je m'y pris. Le temps n'étoit pas encore venu de m'en corriger, & il falloit que je donnaſſe d'autres exemples d'aveuglement & de foibleſſe ; car toutes mes

réflexions ne servirent alors qu'à m'engager plus fortement, si-tôt que je crus avoir trouvé ce que je cherchois. Parmi les personnes que mon frere m'avoit proposées, il m'en avoit nommé une, qu'il m'avoit dit être une parfaitement belle fille. Elle étoit alliée de M. Fouquet, dont la famille commençoit à avoir beaucoup de crédit par la faveur que l'Abbé Fouquet avoit auprès de M. le Cardinal. Cette fille étoit de Bretagne ; & quoique son pere fût de la Robe, il ne laissoit pas d'être d'une Maison qualifiée ; l'on sait bien que cela est ordinaire en Bretagne. Celui-ci, outre la qualité, passoit pour avoir beaucoup de bien, & c'étoit de tous les partis ausquels mon frere m'avoit dit que je devois penser, celui pour lequel il avoit plus de penchant, par la faveur & l'appui qu'il espéroit que ce mariage nous feroit trouver. J'y avois fait assez peu de réflexion, & à dire le vrai, comme la fille étoit fort jeune, j'avois un peu appréhendé sa beauté. Je ne croyois point qu'une femme belle & jeune eût toutes les qualités que je cherchois pour me rendre heureux, & je craignois le sort des maris, que la jeunesse & la beauté de leurs femmes engagent à devenir leurs pédagogues & leurs gardiens. La chose en étoit donc demeurée-là. Je n'avois point vû la fille qui ne faisoit que d'arriver de sa

Province, & je m'étois peu mis en peine de la connoître, par le peu d'envie que j'avois de l'épouſer.

Comme je paſſois un jour au bout du Pont rouge, je vis un caroſſe verſé, d'où l'on retiroit, avec beaucoup de peine, trois femmes qui y étoient. J'étois ſeul dans le mien, & je crus que je devois l'offrir à ces Dames : celle qui étoit la plus âgée l'accepta avec d'autant moins de difficulté, qu'elle me dit qu'elle étoit obligée dans le moment de ſe rendre à un endroit où elle étoit attendue pour une affaire preſſée; elle me demanda pardon d'en uſer ſi librement. Comme elle alloit monter dans mon carroſſe, elle fut arrêtée par une de celles qu'elle avoit en ſa compagnie, qui lui dit qu'abſolument elle ne la ſuivroit pas, & qu'elle ne vouloit point m'avoir cette obligation. Je fus ſurpris de cette difficulté, & ayant regardé la perſonne qui la faiſoit, je lui trouvai une beauté la plus éclatante & la plus vive que j'euſſe vûe de ma vie : elle paroiſſoit fort émûe de l'action qu'elle venoit de faire; & il me ſembla même qu'elle avoit de la peine à me regarder. Celle qui avoit accepté d'abord mes offres, parut avoir changé de ſentiment après que cette jeune perſonne lui eut parlé : elle me remercia, & me dit qu'elle attendroit bien que ſon carroſſe fût raccommodé. Non,

Madame, lui dis-je, vous prendrez le mien, & vous m'apprendrez, s'il vous plaît, par où j'ai mérité que cette charmante personne me prive de l'honneur que vous avez voulu me faire. Elle est fâchée contre vous, reprit cette Dame en riant; elle est assez belle pour être recherchée, & il faut qu'elle croye que vous ne soyez pas de ses amis. Moi, Madame, repris-je aussi-tôt! Je ne croi pas avoir jamais eu l'honneur de la voir; du moins suis-je bien assûré que je n'ai jamais rien vû de si beau qu'elle. C'est peut-être ce qui la met en colere, répondit cette Dame sur le même ton: comme il y a six semaines qu'elle est à Paris, elle croit qu'il ne doit pas être permis à un galant homme comme vous, de ne l'avoir point encore vûe. Mon Dieu! ma mere, interrompit la jeune personne, n'arrêtons point Monsieur; il a, sans doute, d'autres affaires que de se charger de nous. Non, Mademoiselle, lui dis-je, vous accepterez l'offre que Madame votre mere a eu la bonté de ne pas refuser, & vous me direz par où vous étes devenue si fort mon ennemie. Moi, Monsieur, reprit-elle! Je ne veux que vous épargner de la peine: je sai bien que ce n'est pas à des Provinciales comme moi que vous vous amusez. Il sembla qu'en me disant ces paroles, elle voulût me faire un reproche, & j'en fus éga-

lement ſurpris & déconcerté. Je lui dis tant de douceurs, & je fis tant d'honnêtetés à la mere, qu'à la fin elles acceptérent mon carroſſe, & je les menai où elles avoient affaire. J'appris en chemin que cette belle perſonne étoit la parente de M. Fouquet, dont mon frere m'avoit parlé. Le terme de Provinciale qu'elle répéta plusieurs fois avec affectation, me fit ſouvenir qu'effectivement je l'avois appellée de ce nom, quand, ſans l'avoir vûe & ſans la connoître, j'avois refuſé de penſer à elle. Je ne doutai pas qu'on ne lui eût rendu compte d'une converſation où, quelques-uns de mes amis me parlant d'elle comme d'un bon parti, j'avois dit, pour m'en défaire, que je ne pourrois épouſer une Provinciale qui apparemment n'auroit pas le ſens commun. Cela lui avoit été redit mot pour mot, & c'eſt ce qui l'avoit fâchée contre moi; tant il eſt dangereux de parler ſans réfléxion devant ſes meilleurs amis, & de dire des injures au hazard à des perſonnes qu'on ne connoît pas. Je me ſéparai d'elle en lui faiſant mille offres de ſervices, & je ne doutai pas que je n'euſſe bien réparé le tort que l'on m'avoit fait dans ſon eſprit.

Quand je fus ſeul, je me ſentis véritablement touché de la beauté de cette fille: le chagrin qu'elle m'avoit témoigné ne me donna que meilleure opinion d'elle. J'avois

vois trouvé beaucoup d'eſprit en tout ce qu'elle avoit dit, & ſon mérite me parut au-deſſus de ſon âge. Je regardai cette rencontre comme une deſtinée inévitable, & je devins dès ce moment éperdument amoureux. Je n'attribuai point à bizarrerie ni à vanité la colere qu'elle avoit marquée contre moi : je crus au contraire qu'il falloit que je lui euſſe paru un parti digne d'elle, pour s'être fâchée d'une parole qui m'étoit échappée, & pour avoir trouvé mauvais que j'euſſe eu ſi peu d'empreſſement pour la connoître & pour la voir, après les propoſitions qu'on m'avoit faites; car c'étoit de concert avec ſa mere qu'on me l'avoit propoſée, & elle ne l'ignoroit pas.

Enfin, j'étois pris tout de bon, & je crus avoir trouvé ce que je cherchois. J'allai dès le lendemain voir mon frere, &, ſans lui dire ce qui m'étoit arrivé la veille, je lui témoignai que j'avois fait réfléxion à ſes conſeils; que la parente de M. Fouquet me paroiſſoit, de tous les partis que l'on m'avoit propoſés, celui qui nous convenoit le mieux, & que je le priois d'en faire la demande. Mon frere me dit qu'il n'y perdroit point de temps, qu'il verroit l'Abbé Fouquet, mais que cependant il étoit à propos que je viſſe la Demoiſelle; qu'il chercheroit l'occaſion de me la faire voir,

& qu'il alloit dès ce pas en parler à l'Abbé. Comme je mourois d'envie de revoir cette charmante perſonne, & que je craignis que l'occaſion que mon frere vouloit prendre pour me la faire connoître, ne ſe préſentât pas ſi-tôt, je lui dis que je l'avois vûe, & je lui racontai la rencontre que j'en avois faite. Il ſe mit à rire, en me diſant qu'il voyoit bien ce qui m'avoit déterminé; que toute ma vie je ſerois fou & amoureux, mais qu'il m'avertiſſoit que je devois bien me garder de témoigner que je le fuſſe; qu'on ſeroit ſurpris que j'euſſe conçû tant de paſſion en ſi peu de temps; que cela feroit craindre que mon amour ne fût de peu de durée, & que la choſe du monde à laquelle il failoit le plus prendre garde en ſe mariant, étoit d'en témoigner trop à la perſonne que l'on devoit épouſer; que c'étoit de-là que venoient tous les mauvais mariages, parce qu'une femme accoutumée à trouver dans un mari tous les dévoûmens & toutes les violences de l'amour, ne ſe mettoit pas quelquefois en peine de les ménager; qu'elle abuſoit de la paſſion qu'on avoit pour elle, & qu'en tout cas elle ſe croyoit mépriſée dès qu'elle ne trouvoit plus dans un mari l'amour par lequel il lui avoit plu; qu'il étoit impoſſible que cette paſſion ſe conſervât long-temps de la même force, & que dès qu'elle venoit à ſe

rallentir, c'étoit pour une femme un changement difficile à digérer.

Rien n'étoit plus ſage & plus à propos que ces conſeils ; mais à qui les donnoit-on ? A un homme que l'amour avoit déja aveuglé. J'aſſûrai mon frere que je n'étois point amoureux, & que, quand je le ſerois, je ne verrois la perſonne que lorſqu'il le jugeroit à propos. Il me dit que je ferois fort bien ; qu'il eſpéroit que cela ne tarderoit pas ; que dès qu'il auroit vû l'Abbé Fouquet, & fait parler à la mere, il feroit une partie où je pourrois avoir l'occaſion de parler à la Demoiſelle tant que je voudrois ; mais que je me ſouvinſſe du conſeil qu'il me donnoit. Il ajouta que j'étois dans un âge à ne plus donner dans les emportemens & dans les folies qui m'avoient fait perdre toute ma jeuneſſe, & qu'on auroit du mépris pour moi, ſi à trente-quatre ou trente-cinq ans je paroiſſois amoureux comme je l'avois été à vingt. Il me quitta après ces paroles, & j'en profitai ſi peu, que j'allai chez ma maîtreſſe dès le moment même. Je ne voyois aucun inconvénient à cette viſite : je croyois qu'on ne l'attribueroit qu'à la ſeule civilité; mais, quelque choſe qui en pût arriver, je ne pouvois plus être maître de moi ; & je crois que quand il ſe ſeroit agi de ma vie, je n'aurois pas eu la force de paſſer ce jour-

là ſans voir une perſonne dont j'étois ſi enchanté.

Mais j'avois à faire à gens plus ſages que moi. On me fit dire que ni elle ni ſa mere n'étoient point au logis, quoique je ſuſſe bien qu'elles y étoient l'une & l'autre. Ce refus me fit ſouvenir des conſeils de mon frere, & m'empêcha d'inſiſter pour entrer, autant que j'avois envie de le faire. Je me retirai dans un vrai déſeſpoir; & je ſuis aſſuré que ſi j'exprimois tout ce que je ſouffris à paſſer ce jour-là, privé de la vûe d'une perſonne ſans laquelle je ne pouvois plus vivre; je ſuis, dis-je, aſſuré qu'on ſe moqueroit de moi, car je n'avois jamais été ſi fou. On eſt bien à plaindre quand on eſt du caractére dont j'ai preſque toujours été ſur le ſujet de l'amour, & j'admire qu'il ne m'ait pas encore rendu plus malheureux. J'avoue que j'aurois pû être plus ſage ſi j'avois été moins foible, mais je me faiſois un mérite de ma foibleſſe, & j'étois fauſſement perſuadé qu'il eſt d'un honnête homme de ne rien épargner pour témoigner ſon amour aux perſonnes que l'on aime.

Le lendemain, mon frere me dit qu'il ne croyoit pas que mon mariage pût ſe faire avec cette fille; que le Marquis de Bellefonts qui étoit engagé avec une autre parente de M. Fouquet, avoit vû celle-ci,

& qu'il ſembloit la vouloir préférer à l'autre ; que, quoique ce Marquis n'eût pas plus de bien que moi, cependant il ne doutoit pas qu'il ne fût écouté par la mere, & par la fille même s'il ſe déclaroit, parce qu'il étoit fort bien dans l'eſprit du Roi, & que d'ailleurs il avoit eu une conduite qui ne faiſoit point craindre de lui, ce que tant d'aventures que j'avois eues, faiſoient appréhender de moi. Mon frere ajouta qu'il falloit le laiſſer faire, & que ſi la fille lui étoit accordée, il feroit enſorte qu'on me donnât celle à laquelle il avoit penſé ; qu'elle étoit, pour moi, un parti encore meilleur que l'autre, puiſqu'elle étoit plus proche parente de M. Fouquet, dont elle portoit le nom.

Je ne goûtai point du tout la propoſition de mon frere. La perſonne à laquelle il vouloit que je penſaſſe au refus du Marquis de Bellefonts, étoit à la vérité une fille en qui on ne pouvoit trouver rien à dire que ſon peu de beauté ; mais, quand elle auroit été belle, j'avois fait mon choix, & j'étois fort amoureux. Ce ne fut pas cette ſeule raiſon qui me choqua dans le diſcours de mon frere : je trouvai fort mauvais qu'on dît que le Marquis de Bellefonts eût eu une meilleure conduite que moi. Je ne ſai s'il avoit eu des galanteries ; mais, ce qui étoit vrai, c'eſt que c'étoit l'homme du

monde le plus déréglé pour le jeu; il jouoit tout sans mesure & sans raison. Ce vice me paroissoit bien plus à craindre que le penchant que j'avois pour les femmes. J'étois d'ailleurs si persuadé que ce penchant n'étoit point un vice, que je n'aurois pas donné ma conduite pour la sienne; mais le monde n'en jugeoit pas ainsi. On le croyoit sage, & moi débauché; & il faut convenir qu'il n'y a point de déréglemens qui fassent plus de tort à la fortune, que ceux de l'amour.

Je dis à mon frere qu'il y auroit de la lâcheté à attendre le refus du Marquis de Bellefonts; que je croyois qu'il étoit bon de le prévenir en gagnant la fille qu'il vouloit que je lui cédasse; que pour cela il falloit que je la visse, & que j'espérois qu'elle auroit plus de goût pour moi que pour mon rival. Mon frere voulut combattre ce dessein, mais il s'y rendit en voyant que j'en étois entêté, & craignant que je ne fisse quelque folie s'il s'y opposoit. J'allai, en le quittant, chercher la mere de la fille, & ne l'ayant point trouvée, je courus où l'on me dit qu'elle étoit allée entendre la Messe. Je l'attendis, & lui ayant donné la main, je lui dis en la remenant chez elle, que je ne savois si on lui avoit dit que mon frere avoit demandé sa fille pour moi. Elle me répondit qu'elle en avoit oüi dire quel-

que chose, mais qu'elle ne se méloit point de cette affaire, que c'étoit celle de sa fille & de ses parens, & qu'elle souscriroit toujours à leur choix; qu'elle seroit ravie que ce choix tombât sur moi, & qu'elle ne m'y desserviroit pas. Je la priai de me faire voir sa fille : elle me la présenta, & me laissa avec elle. Je dis à cette aimable personne que je venois réparer le peu d'empressement que j'avois eu pour la connoître & pour la voir, & que je ne pouvois mieux le faire qu'en me donnant à elle; que j'avois pris la liberté de la faire demander à ceux qu'on m'avoit dit qui prenoient soin de son établissement, mais que je ne voulois rien espérer que de son aveu; que je savois qu'elle avoit déja rendu le Marquis de Bellefonts infidéle, & que je ne croyois pas qu'elle voulût prendre pour mari un homme capable de cette infidélité, ni faire cette injure à sa parente. Elle me répondit qu'on ne lui avoit jamais parlé du Marquis de Bellefonts; qu'elle l'avoit vû comme un homme engagé ailleurs, & que ce que je lui apprenois lui étoit nouveau; qu'elle étoit soumise à ceux qui devoient l'établir, & qu'elle leur obéiroit dès qu'ils parleroient. Quoi, lui dis-je, Mademoiselle, c'est ainsi que vous voulez vous marier, sans consulter votre inclination & votre cœur! Savez-vous que c'est la plus grande

& la plus terrible affaire de votre vie, & qu'il n'y a que vous qui ayez droit de la décider? Je ne vous dissimule point, continuai-je, que mon bonheur dépend de vous épouser, mais je n'y penserai jamais si vous ne me l'ordonnez: je ne parlerai à personne qu'à vous pour savoir à quoi je dois m'en tenir. Consultez-vous, soyez sincere; & je vous jure que si votre inclination ne m'est pas favorable, je me retirerai, & je me contenterai de vous adorer toute ma vie sans vous voir, & sans me plaindre de vous. Je vous assûre, reprit-elle, que ces sentimens me font plaisir: donnez-moi du temps pour me consulter; mais, en attendant, je puis vous dire que je n'épouserai jamais le Marquis de Bellefonts: je croi que quand on vous a dit qu'il pensoit à moi, on a pris plaisir de vous faire un conte; mais, en tout cas, soyez persuadé que j'aime trop ma parente pour courir sur son marché. Je fus charmé de cette réponse. Je lui demandai la permission de la voir, & de la rechercher publiquement. Elle me dit que j'oubliois ce que je venois de lui dire, & que nous étions convenus qu'elle consulteroit son cœur avant que je me déclarasse; mais qu'elle ne tarderoit pas à me donner sa réponse, & qu'elle me prioit de ne rien témoigner de la conversation que nous venions d'avoir. Je la quittai en lui protes-

tant que j'attendrois cette réponſe comme la déciſion de ma vie ou de ma mort.

Plus je faiſois réfléxion au procédé de cette aimable perſonne, plus je la trouvois digne de moi. Je ne pouvois douter qu'elle n'eût de l'eſprit; & le parti qu'elle prenoit de vouloir conſulter ſon inclination avant que de ſouffrir ma recherche, me paroiſſoit l'effet d'une conduite au-deſſus de ſon âge. J'étois même perſuadé qu'il falloit qu'elle eût bonne opinion de moi pour en uſer ainſi, & je n'avois garde de blâmer ce qui pouvoit me paroître en tout cela de contraire à la conduite ordinaire des jeunes perſonnes qui n'oſent expliquer leur inclination, & qui ſe marient ſans qu'on puiſſe deviner ſi elles aiment ou ſi elles n'aiment pas. Je jugeois que celle-ci devoit avoir l'eſprit plus fort qu'une autre, pour avoir crû que le mariage étoit une affaire qui demandoit de la délibération; & je ne doutois point que, ſi après avoir délibéré, elle ſe déterminoit en ma faveur, je ne dûſſe être heureux avec elle. Tout cela doit faire juger de l'impatience où j'étois de ſavoir ſa réponſe.

Il ne faut pas croire que je l'attendiſſe tranquillement, ni que je me tinſſe pendant ce temps-là, ſans lui donner des marques de mon amour. J'imaginai cent galanteries qui apprirent à tout le monde que

je l'aimois. Elle eut lieu d'en être plus persuadée que personne : aussi n'en doutat-elle point ; & j'eus de mon côté sujet de croire qu'elle connoissoit mon amour tout entier, quand elle me rendit sa réponse. Elle me dit qu'elle ne pouvoit me déguiser qu'elle me trouvoit plus capable qu'un autre de la rendre heureuse, & qu'elle ne s'opposeroit point à notre mariage, si ses parens me trouvoient à leur gré. Je me crus alors au comble de la félicité, car tout étoit disposé du côté des parens, & nous n'avions plus qu'à nous marier; mais, trois ou quatre jours après, étant allé chez elle, je la trouvai fort triste : elle ne voulut point m'en dire la cause. Elle s'enferma dans sa chambre, & elle me laissa avec sa mere, qui me parla en ces termes :

Je ne vous ferai point, Monsieur, de fausse finesse ; vous nous avez paru trop honnête homme, & trop dans les intérêts de ma fille, pour croire que vous voulussiez vous opposer à son élévation. Monsieur le Prince .... en est amoureux; il s'est déclaré, & il attend notre réponse pour l'épouser avec toutes les cérémonies que demande un Prince de son rang. Quoiqu'il soit étranger, sa qualité de Souverain promet à ma fille un rang si élevé, qu'elle seroit folle de n'y pas donner les mains : elle n'est combattue à cet égard que par l'en-

gagement qu'elle a avec vous, mais je l'ai assûrée que si vous l'aimiez véritablement, vous seriez le premier à lui conseiller de ne point manquer une fortune si au-dessus de ses espérances. Ce fut ainsi que la mere me parla, & je crus d'abord que tout ce qu'elle me disoit étoit une plaisanterie pour m'éprouver, mais la chose n'étoit que trop véritable. Quelle affreuse révolution pour un homme amoureux ! Je demandai plusieurs fois ce que disoit sa fille : on me répondit qu'elle s'expliqueroit elle-même, & on la fit revenir. Je la regardai sans dire mot : elle fut aussi quelque temps sans me parler; mais, prenant la parole la premiere : Vous n'avez point douté, me dit-elle, Monsieur, que je n'eusse de l'estime pour vous, par le consentement que j'ai donné aux propositions de notre mariage; mais j'ai aussi compté que vous auriez assez de raison pour vous rendre justice, & ne pas vous opposer à l'occasion qui se présente pour moi : si je vous avois moins estimé, j'aurois refusé de vous voir dans ces circonstances, & je m'en suis tenue à la bonne opinion que vous m'avez donnée de vous, quand vous m'avez assûré que l'amour ne vous feroit rien souhaiter au préjudice de ce qui pourroit m'être avantageux.

Ces paroles m'accablerent. J'en fus irri-

té en voyant qu'elle avoit déja pris ſon parti, & que l'eſpérance d'être Princeſſe l'avoit aſſez éblouie, pour ne pas même me laiſſer un moment incertain là-deſſus. Je baiſſai les yeux, & m'étant levé : Non, Mademoiſelle, lui dis-je, je ne m'oppoſerai point à une fortune ſi éclatante. Dieu veuille que vous y goûtiez le bonheur que vous auriez trouvé ailleurs. Je ſortis après avoir dit ces paroles, & elle ne fit pas le moindre ſemblant de me retenir.

Je me repentis bien alors de n'avoir pas mieux ſuivi les conſeils de mon frere. J'enrageois d'avoir été & d'avoir paru ſi amoureux d'une fille, qui n'avoit pas même diſputé un moment en ma faveur. Je paſſai preſque tout le jour à imaginer des moyens de traverſer le mariage du Prince, & j'aurois goûté un plaiſir infini à la voir réduite à revenir à moi ; mais enfin, ma colére ceſſa, & je condamnai ces bas ſentimens. Dois-je la blâmer, diſois-je en moi-même, d'avoir préferé un Prince qui la rendra ſouveraine, à un homme qui ne changeoit preſque rien à ſa fortune ? Puiſque je l'aime, ne dois-je pas ſouhaiter qu'elle ſoit auſſi heureuſe qu'elle le mérite ? Si elle avoit eu le courage de me préferer à un parti ſi avantageux, aurois-je dû avoir la lâcheté d'agréer ce ſacrifice ? Je lui ai dit que je l'aimois pour l'amour d'elle-même,

Ai-je voulu la tromper, & n'ai-je pas parlé comme je le pensois ?

Je m'arrêtai à ces derniéres réflexions ; il me sembla que le calme étoit revenu dans mon esprit. L'idée de la voir mariée à un autre, me parut moins affreuse, quand je pensai qu'elle alloit être souveraine ; qu'il n'y avoit qu'une pareille fortune qui pût être capable de me l'enlever. J'avoue que je souffrois ; mais cependant je ne laissois pas de goûter le plaisir de faire une action généreuse, en sacrifiant mon amour à sa fortune. Je voulus du moins avoir la gloire de ce sacrifice. Je retournai chez elle dès le lendemain. Je lui dis que je n'avois pas été maître de moi le jour précédent ; que j'avois pensé mourir de tristesse & de désespoir ; mais qu'enfin, je m'étois mis au-dessus de ma foiblesse, pour venir me réjouir du rang qu'elle alloit avoir ; que bien loin de m'y opposer, j'aurois voulu donner ma vie, pour lui en assurer la gloire. Elle me parut faire assez peu d'attention à mes paroles, & elle n'étoit occupée que des préparatifs de ses nôces, c'est-à-dire, de garnitures & d'ajustemens. Je voulois lui en faire des plaintes, quand elle m'interrompit, pour me dire : mon Dieu, Monsieur, puisque vous voulez qu'on vous ait obligation de l'intérêt que vous prenez aux gens, ne paroissez plus

ici, où votre présence pourroit être suspecte. Je vous assure que je ne serai pas ingrate, & que je reconnoîtrai, si j'en trouve l'occasion, ce que vous faites pour moi.

Ces paroles me mirent en colére pour la seconde fois. Je sortis encore plus brusquement que je n'avois fait la premiére, & j'avoue que j'eus plus de peine à lui pardonner l'application qu'elle donnoit aux bagatelles, qui l'avoient empêchée de m'écouter, que la préference qu'elle avoit faite du Prince. Je comprenois bien que la fille la plus raisonnable du monde, pouvoit avoir assez d'ambition, pour ne point manquer une occasion d'être Princesse; mais je ne pouvois comprendre qu'on pût être raisonnable, & s'attacher assez à des préparatifs de nôces, pour oublier jusqu'aux bienséances. Je crûs qu'elle n'avoit pas tout le mérite qu'il me sembloit que je lui avois trouvé, & qu'il falloit qu'elle aimât la bagatelle & la vanité, pour avoir préferé le soin de ses parures à la reconnoissance qui devoit l'engager, au moins pour la derniére fois, à en bien user avec moi. Cette opinion fit plus de changement à son égard dans mon cœur, que le consentement qu'elle avoit si promptement donné au mariage qui me l'enlevoit; & je croi effectivement que ce que l'on doit pardonner le

moins à une femme, c'eſt cet eſprit de bagatelle qui lui faiſoit aimer les grands établiſſemens, plus par l'occaſion d'y contenter ſa vanité & ſon faſte, que parce qu'elle y peut trouver de plus ſolide.

Je fus ravi d'avoir reconnu en elle un défaut qui la rendoit moins aimable. Je jugeai qu'étant de ce caractére, j'aurois eu à en ſouffrir, ſi elle fût devenue ma femme. Tout cela me conſoloit de ſa perte, & quoi que j'euſſe dans le fond du cœur un dépit & un chagrin extrême de voir qu'elle ſe marioit à un autre, je ne laiſſois pas de croire que c'étoit moins parce que je l'aimois, que parce qu'il eſt toujours fâcheux & humiliant de céder. Je me croyois guéri, ou du moins fort en chemin de guérir de la paſſion que j'avois eûe pour elle, & j'avois, ce me ſembloit, aſſez pris mon parti en galant homme; mais je ne me connoiſſois pas, & jamais je n'avois été, ni plus amoureux, ni plus foible. Le mariage du Prince fut rompu par les remontrances qu'on lui fit ſur une alliance ſi au-deſſous de lui, ou plûtôt par l'inconſtance ou la mauvaiſe foi du Prince; car j'ai toujours crû qu'il n'avoit paru propoſer ce mariage, que pour tromper cette fille, & tâcher d'en être aimé ſous ce prétexte. Quoiqu'il en ſoit, l'affaire fut entiérement rompue. Le Prince retourna dans ſes Etats, & ne laiſſa

à cette fille, au lieu de toutes les eſpérances dont il l'avoit flattée, que quelque préſent qu'elle eut la générosité de refuſer.

Dès que je ſus que le mariage étoit rompu, je ſentis une des plus grandes joies que j'euſſe jamais eûes. Je m'imaginai que ce qui me la donnoit, n'étoit que le plaiſir de voir cette fille mortifiée; mais je connus bien-tôt que ma joie étoit fondée ſur un autre motif. Je n'eus pas la force d'attendre qu'on me cherchât; je courus chez elle avec empreſſement, & en la voyant, j'eus plus d'envie que jamais de l'épouſer. Je me dis mille choſes pour excuſer ſa conduite à l'égard du mariage du Prince. J'oubliai la maniére dont elle m'avoit renvoyé la derniére fois que je l'avois vûe. Je ne crus point qu'il y eût de la honte à la rechercher encore, parce que je n'avois pas crû qu'il y en eût eu à la céder. La qualité du Prince ſembloit rendre toutes choſes excuſables. C'eſt ainſi que je raiſonnois en amant aveugle, qui croit tout ce qu'il ſouhaite. Il auroit été à deſirer que j'euſſe été, ou plus ſage, ou plus fou. Puiſque j'avois eu la ſageſſe de la céder de bonne grace à un parti avantageux, je devois avoir celle d'attendre au moins qu'elle revînt à moi; ou puiſque j'étois aſſez fou pour courir au-devant d'elle, je devois auſſi l'avoir été aſſez pour ne la pas céder ſi facilement. Ma

conduite lui perſuada que j'étois fort amoureux & fort traitable ; deux qualités dont une femme abuſe toujours.

Quand cette fille vit que je revenois à elle, & que j'y revenois auſſi paſſionné qu'auparavant, elle prit pour moi des maniéres plus tendres qu'elle n'en avoit pas eu juſques-là. Elle me dit qu'elle n'avoit pas eu un moment de joie & de repos, pendant qu'elle avoit crû qu'elle épouſeroit le Prince ; qu'elle n'avoit paru y conſentir que pour obéir à ſa famille ; qu'elle ſavoit bien que l'affaire romproit, parce qu'elle vouloit qu'elle rompît ; que c'étoit elle qui avoit agi pour ôter cette fantaiſie au Prince ; & qu'enfin, elle avoit toujours été réſolue de n'être à perſonne, ou d'être à moi.

Pour peu qu'il me fût reſté de bon ſens, il m'auroit été aiſé de voir la fauſſeté de ces beaux diſcours ; mais j'étois aveugle, & je voulois l'être. Je répondis comme ſi toutes ces paroles euſſent été très-ſincéres, & je la conjurai de trouver bon que je preſſaſſe la concluſion de notre mariage. Il fut bientôt conclu. Mon frere trouvoit ſon avantage à entrer dans l'alliance de M. Fouquet ; & d'ailleurs, il me voyoit ſi amoureux, qu'il jugeoit bien qu'il s'oppoſeroit inutilement à une paſſion dans laquelle j'avois ſi mal profité de ſes avis.

Nous fûmes donc mariés, & le fruit de toutes les délibérations que j'avois faites, pour prendre cet établissement avec prudence, fut de n'écouter & de ne suivre qu'une passion aveugle, qui ne trouva dans le mariage, ni le moyen de me satisfaire, ni celui de me faire aimer.

La personne que j'épousai, se seroit peut-être plus appliquée à me plaire, si elle avoit été moins certaine d'être aimée; mais à peine fûmes-nous ensemble, que je m'apperçûs qu'elle présumoit un peu trop de ma foiblesse & de mon amour. Le mariage qu'elle avoit pensé faire avec le Prince, lui avoit donné une vanité insupportable, & elle ne tarda pas à me reprocher que j'étois cause de ce qu'elle l'avoit manqué. Enfin, je ne me trouvai point heureux, & je vis bien que j'avois besoin de toute ma force & de toute ma dissimulation, pour bien vivre avec une femme qui me donnoit tous les jours de nouvelles marques du peu d'égards qu'elle avoit pour moi.

Je crus alors reconnoître qu'elle n'avoit jamais eu d'autre motif, dans la conduite qu'elle avoit tenue, que d'augmenter mon amour, & d'éprouver de quoi il me rendroit capable. Je ne lui avois que trop donné de sujet de croire que j'étois tel qu'elle vouloit un mari pour être la maîtresse, &

elle avoit ſi bien compté là-deſſus, qu'elle prit d'abord chez moi un empire qui me déconcerta.

Quelle humiliation pour moi après tant d'expériences, de me voir régenter par une femme! Mais ce ne fut là que le commencement des chagrins qu'elle me donna. J'en ſouffris d'autres dans la ſuite, qui me firent encore mieux connoître la vérité de ce que mon frere avoit voulu me repréſenter, à ſavoir que la choſe du monde dont il faut qu'une perſonne qu'on épouſe ſoit moins perſuadée, c'eſt qu'on a de la paſſion pour elle, & qu'on eſt aſſez aveugle, pour ne point connoître ſes défauts, ou aſſez foible pour l'aimer, quoiqu'on les connoiſſe. Au lieu de ce bonheur que j'avois enviſagé, en épouſant la plus belle fille que j'euſſe vûe juſqu'alors, je ne trouvai dans mon mariage qu'une néceſſité éternelle de me contraindre & de diſſimuler, afin d'éviter l'éclat. Cette beauté même, dont j'avois été ſi touché, ne me paroiſſoit plus aimable, dès que je la conſidérois dans une perſonne qui avoit des maniéres ſi odieuſes, & je connoiſſois, par une triſte expérience, que la plus grande beauté ne ſauroit accoutumer à la mauvaiſe humeur; mais que la mauvaiſe humeur gâte au contraire la plus grande beauté. Je ne gagnai à épouſer une ſi belle perſonne, que plus de ma-

tiére à de cruelles inquiétudes ; & tel étoit mon malheur, que ma femme ne me pouvoit paroître aimable pour moi, & ne me paroiſſoit que trop aimable pour d'autres.

Ce mariage fut donc encore plus malheureux que celui que j'avois fait en Pologne. J'y trouvois une femme à peu près du même caractére ; mais ce qui me rendoit beaucoup plus à plaindre, c'eſt que je ne pouvois faire l'éclat que j'avois fait alors. Je voulois paroître plus ſage, & j'avois même des meſures à garder du côté des parens de ma femme, qui m'obligeoient de la ménager. Je goûtois ainſi mon malheur tout pur, & je fus plus de ſix ans à ſouffrir, ſans en rien dire, tout ce que le dépit, la jalouſie, le reſſentiment & la contrainte, ont de ſupplices differens pour un mari.

Le temps & les ſoins que je donnai à ce mariage, me retinrent à Paris pendant une partie de l'Eté. Quoique j'euſſe eu mon congé pour toute la campagne, à peine fus-je marié, que je voulus aller rejoindre mon Régiment. Il ſervoit dans l'Armée de M. de Turenne, & le bruit couroit qu'on alloit faire le ſiége de Monmedy. Nous avions été peu heureux dans le commencement de cette campagne, & je ne regrettois pas trop de n'avoir pas ſervi. Nous avions perdu Saint Guilain, & levé le ſiége

de Cambrai. Je ne doutois pas qu'on ne dût réparer ces malheurs par la prise de quelque Place, & je voulois y avoir part; mais l'Abbé Fouquet me dit que puisque je n'étois pas d'humeur à demeurer sans rien faire, il me vouloit faire donner une occupation qui ne me déplairoit pas, & à laquelle il n'avoit pas voulu penser pour moi, croyant que ce seroit me faire violence de m'arracher si-tôt d'auprès de ma femme. Je lui répondis qu'il ne savoit guéres ce que c'étoit que le mariage, s'il croyoit qu'un homme eût pour une femme assez d'attachement, pour la préferer aux occasions d'acquérir de la gloire; que cela n'étoit pardonnable qu'aux amans, mais que le mariage étoit d'une autre espéce, & que telle étoit la fatalité de cet engagement, que les plus heureux maris étoient toujours ravis de perdre quelquefois leurs femmes de vûe. Quoique je ne parlasse qu'en riant, l'Abbé ne laissa pas de croire que je commençois à me dégoûter de la mienne, & j'eus tort de lui parler ainsi. Il m'en fit la guerre, mais je répondis de maniére à lui persuader que ce que j'avois dit, n'avoit été que pour lui marquer que les plus agréables engagemens n'étoient pas capables de me faire aimer l'oisiveté. Cependant, soit que l'Abbé eût redit à d'autres la maniére dont je lui avois

parlé, ſoit qu'on fût ſurpris que je demandaſſe ſi-tôt à m'éloigner d'une femme qu'on ſavoit que j'avois aimée à la folie, on dit que nous ne nous aimions pas, & on imagina là-deſſus cent hiſtoires ridicules; ce qui m'a perſuadé qu'un mari ne ſauroit trop diſſimuler les chagrins du ménage; car dès le moindre ſujet qu'il donne de faire croire qu'il n'eſt pas content, c'eſt une ſource de médiſances qui ne tarit point. On n'épargne pas le mari, & on épargne encore moins la femme. Je fus ſurpris de tout ce qu'on inventa là-deſſus; car on diſoit hautement que je n'avois eu que les reſtes d'un Prince qui avoit été mon rival; & quoique je n'euſſe point lieu d'accuſer ma femme d'une conduite qui donnât fondement à ces bruits, je ne laiſſois pas d'en être touché, & cela me rendoit encore plus ſenſible à tout ce que ſon humeur impérieuſe me faiſoit ſouffrir; car pour faire encore ici cette réflexion, une femme a beau être innocente, c'eſt aſſez pour allarmer un mari, qu'on diſe, quoique ſans fondement, qu'elle ne l'eſt pas. Les hommes, dès qu'ils ſont mariés, ont des foibleſſes & des viſions, dont on ne croiroit pas que des perſonnes raiſonnables fuſſent ſuſceptibles.

L'Abbé Fouquet me voyant réſolu de n'être pas oiſif, me loua fort, & me dit qu'il me propoſeroit à M. le Cardinal, pour

une négociation à laquelle ſon Eminence m'avoit jugé propre. Il s'agiſſoit d'aller en Angleterre, & voici quel étoit le motif de ce voyage.

On avoit appris que les Eſpagnols faiſoient un traité avec Cromwel, pour en obtenir de l'argent & des troupes, & ſe rendre maîtres de quelques-unes de nos Places maritimes, à condition qu'on donneroit aux Anglois celles qu'on prendroit enſuite de ce traité. M. le Cardinal inſtruit de cette affaire, voulut la prévenir en faiſant un traité ſemblable à celui-là. Il fit propoſer à Cromwel que s'il vouloit nous donner les ſecours que les Eſpagnols lui demandoient pour eux, il feroit aſſiéger Dunkerque, & remettroit enſuite cette Place entre les mains des Anglois. C'étoit pour faire conclure ce traité que ſon Eminence avoit penſé à m'envoyer à Londres *incognito*. L'Abbé Fouquet lui dit que j'étois prêt de partir. Je vis ſon Eminence, qui me donna ſes inſtructions, & je partis deux jours après.

Je jugeai, par la converſation que j'eus avec M. le Cardinal, que le ſéjour que j'avois fait dans les Royaumes étrangers, m'avoit donné la réputation d'un homme propre à réuſſir dans les négociations, quoiqu'à dire le vrai, j'y euſſe été occupé, comme on a vû, de toute autre choſe que

d'affaires d'Etat; mais on n'approfondiſſoit ni la vie que j'avois menée, ni les raiſons qui m'avoient retenu hors de France. C'étoit aſſez que j'euſſe vécu dans les Cours étrangeres, pour faire croire que j'avois le talent d'un bon Négociateur, tant il faut peu de choſe pour donner aux hommes de certaines réputations. On ne s'attache pour cela qu'aux apparences; & tel a paſſé pour un grand politique, qui n'a dû cette réputation qu'à quelques circonſtances, où le hazard l'a fait trouver, qui ont déterminé l'opinion avantageuſe qu'on a eûe de lui. Heureux, quand étant appliqué à un emploi par le hazard, on s'étudie à avoir le mérite néceſſaire pour s'en bien acquitter!

Il ne me fut pas difficile de réuſſir dans la négociation, pour laquelle on m'envoyoit à Londres. Dunkerque étoit une place dont l'importance emporta le ſuffrage de Cromwel, qui d'ailleurs étoit bien plus aſſuré du ſuccès, ſous les ordres de M. de Turenne, que ſous le commandement diviſé des Chefs Eſpagnols. On ne pouvoit avoir une réputation plus généralement établie, que M. de Turenne l'avoit par tout; & Cromwel ne douta point que Dunkerque ne dût bien-tôt être priſe, quand on lui dit que ce ſeroit ce Général qui en feroit le ſiége. J'obtins donc tout ce que je voulus, & je rapportai trois
ſemaines

ſemaines après le traité conclu & ſigné.

Mais mon étoile voulut encore que je ne faſſe point ce voyage ſans une nouvelle intrigue. Peu de jours avant que j'arrivaſſe en Angleterre, on avoit exécuté les principaux auteurs d'une conſpiration qui s'étoit faite contre Cromwel, & qui avoit été découverte. On m'en avoit raconté pluſieurs circonſtances, entr'autres que la perſonne qui avoit eu le plus de part à cette conſpiration, étoit une maîtreſſe de Richard Cromwel, fils du Protecteur, qui étant mécontente de lui, avoit ſuſcité les Trembleurs contre ſon pere; que cette fille n'avoit point été priſe, & qu'on ne ſavoit ce qu'elle étoit devenue. J'avois oüi raconter cette hiſtoire, & j'y avois fait aſſez peu d'attention. Tout ce qui m'avoit paru, c'eſt qu'en effet l'autorité du Protecteur commençoit fort à diminuer, par le mépris & la haine que l'on avoit pour ſon fils; enſorte que l'on diſoit hautement que ſi le pere venoit à mourir, & qu'il ne laiſſât que ce fils pour conſerver ſon autorité après lui, on s'en déferoit bien-tôt, & qu'on rappelleroit le Roi légitime.

J'avois eu, comme j'ai dit, l'honneur de connoître le Roi d'Angleterre pendant qu'il étoit en France, & je ne pouvois m'empêcher d'écouter avec plaiſir tout ce que j'entendois dire à Londres contre ſes

ennemis. La veille de mon départ, rentrant chez moi, lorſqu'il étoit déja nuit, je trouvai un jeune Anglois qui me pria de le faire paſſer en France, me diſant qu'il avoit l'honneur d'être ſerviteur particulier du Roi d'Angleterre, & que ce Prince me tiendroit compte du ſervice que je lui rendrois, en lui procurant l'occaſion de ſortir de Londres. Je lui demandai qui il étoit. Il me répondit qu'il m'en rendroit raiſon, dès que je l'aurois mis en lieu de ſûreté; qu'il ne pouvoit reſter à Londres, ni y paroître, ſans courir riſque de la vie; qu'il me prioit, en cas que je vouluſſe lui accorder la grace qu'il demandoit, d'en ajoûter une autre, à ſavoir, de permettre qu'il paſſât la nuit chez moi, & que je le fiſſe partir le lendemain avant le jour.

Je fus touché de la jeuneſſe de cet Anglois; &, quoiqu'il eût le viſage fort abattu, je ne laiſſai pas de lui trouver de la beauté, & un air qui me fit croire qu'il étoit autre que ce qu'il paroiſſoit.

Je lui dis que je le garderois avec plaiſir, & qu'il pourroit partir avec moi, parce que je devois auſſi partir avant le jour. Il ſe jetta à mes pieds pour me remercier, & il me pria qu'on lui fit donner à manger. Je le fis ſouper avec moi, & je ne trouvai rien dans ſa converſation & dans ſes manieres, qui ne perſuadât qu'il falloit qu'il

fût de qualité. Il mangea peu, & il ſe trouva mal dès qu'il eut mangé. Je ne ſavois que juger de cette aventure, mais j'étois touché d'une véritable compaſſion ; & je pris autant de ſoin de lui, que s'il eût été mon fils. Je ne le preſſai point de me dire qui il étoit, parce que je m'apperçus que cela lui faiſoit de la peine ; mais ſi-tôt que nous fûmes à Douvre, je le pris en particulier, & je le priai de contenter ma curioſité. Quelle fut ma ſurpriſe quand il me dit qu'il étoit une fille, & celle-là même qu'on m'avoit dit avoir tant de part à la conſpiration dont j'ai parlé. Je vis alors le danger où je m'étois mis ſans y penſer, en me chargeant d'elle : mais cela étoit fait, & il n'y avoit pas d'apparence que l'on courût après nous. Je lui dis que j'étois ravi de l'avoir retirée d'Angleterre, & je lui demandai où elle avoit fait deſſein d'aller, & ce qu'elle vouloit devenir. Elle me dit qu'elle eſpéroit que la Reine lui donneroit ſa protection, & qu'elle avoit à découvrir des ſecrets importans pour le rétabliſſement du Roi d'Angleterre, dont elle croyoit qu'on profiteroit en France, où elle ne pouvoit s'imaginer qu'on haït aſſez ce Prince, pour ne pas contribuer à le remettre ſur le Trône quand on le pourroit. Je lui conſeillai de ne ſe découvrir à perſonne avant que nous fuſſions arrivés, &

que j'eusse vû de quelle maniere on la recevroit, parce que je craignois que dans l'alliance que nous avions avec le Protecteur, on ne la reçût pas aussi favorablement qu'elle espéroit, & qu'on ne me fit un crime de l'avoir amenée. Elle me dit qu'elle ne feroit que ce que je jugerois à propos, & qu'elle étoit résolue, en cas qu'on ne lui fût pas favorable en France, d'aller en Hollande trouver le Roi d'Angleterre. Je la priai de me raconter son histoire, & voici ce qu'elle me dit:

Je m'appelle Elisabeth d'Arcil, & je croi que ce nom ne vous est pas inconnu, si vous avez appris le détail de la mort du feu Roi. Mon pere a toujours été attaché à ce Prince, & fut une des premieres victimes que Cromwel sacrifia à sa sûreté. Je n'avois que treize ans quand on lui fit trancher la tête. La Comtesse de Shasburi demanda ma grace, & me garda auprès d'elle. Je fus connue quelque temps après de Richard Cromwel, qui m'aima pour mon malheur, & qui me flatta de l'espérance de m'épouser. Je croi que les malheurs qui me sont arrivés, ont été la punition de la complaisance que j'eus pour lui: j'étois éblouie de sa fortune, & l'espérance de l'établissement dont il me flattoit, détruisit en moi le ressentiment que je devois avoir de la mort de mon pere. La Comtesse flatta

elle-même la passion & les desirs de ce perfide ; elle croyoit, en me sacrifiant, se faire un mérite auprès de lui, & en obtenir des graces pour sa famille. Elle fut la premiere à combattre les répugnances qui pouvoient me rester ; & par ses persuasions, il eut lieu de croire que je l'aimois : mais, dès qu'il eut reçu des marques de mon amour, je m'apperçus qu'il me négligeoit, & on ne parla plus du mariage dont il m'avoit donné l'espérance. La Comtesse se moqua du chagrin & du désespoir que je lui fis paroître, & elle me dit séchement, que j'étois trop honorée du titre de sa maîtresse ; que ma fortune seroit encore plus heureuse & plus brillante que je n'avois eu lieu de l'espérer après la désolation de ma famille. Je connus alors tout mon malheur, & je résolus de m'en venger. J'avois un parent nommé Aschelay, à qui je confiai l'affront que m'avoit fait Richard Cromwel : c'étoit un homme à qui les plus violentes résolutions ne coûtoient rien, & qui cherchoit depuis long-temps les occasions de se faire valoir par quelque grand coup. Il m'exhorta à dissimuler, afin de tirer de Richard toutes les connoissances dont on pouvoit avoir besoin pour engager une conspiration, & se défaire du Protecteur dans le temps où il seroit le plus aisé de l'attaquer ; car il croyoit qu'il n'y

avoit qu'à trouver cette occasion, & que dès qu'il seroit mort personne ne prendroit son parti. Je dissimulai si bien que Richard y fut trompé, ensorte que se confiant tout-à-fait à moi, il ne me cachoit rien de ses affaires. Il me parut aussi disposé à souhaiter la mort de son pere, que ceux qui auroient pû être ses plus grands ennemis : il se plaignoit continuellement de la rigueur avec laquelle il le traitoit; car c'étoit là le génie du Protecteur, homme sévere, & qui n'étoit pas meilleur pour son fils qu'il l'avoit été pour son Roi. Il étoit au désespoir du peu de talens qu'il voyoit dans ce fils pour lui succéder, & il espéroit, à force de le maltraiter & de lui reprocher son indignité, qu'il se rendroit à la fin tel qu'il vouloit qu'il fût. Vous voyez bien que je grossissois autant que je pouvois les mécontentemens de Richard. Je me hazardai un jour de lui dire qu'il auroit été à souhaiter que quelqu'un se trouvât assez entreprenant pour le défaire une bonne fois d'un si mauvais pere. Plût à Dieu, me répondit-il, que cela arrivât! Il n'y a rien que l'on ne dût espérer de moi, si une fois on pouvoit me rendre ce service. Je rendis compte à Aschelay de cette conversation. Il me pria de le remettre encore sur le même sujet, & qu'en cas qu'il parût vouloir entendre à une conspiration contre son pere, je

ne fisse point difficulté de m'ouvrir à lui, & de lui dire que je lui trouverois des complices. Ce n'est point une chose nouvelle en Angleterre de voir des enfans conspirer contre leurs peres, & notre Histoire est pleine de semblables attentats. D'ailleurs, Richard avoit toutes les qualités qui devoient nous faire espérer qu'il n'auroit point horreur de ce dessein : c'étoit un homme féroce, & qui paroissoit insensible à tous les sentimens de la nature. Aschelay étoit de son côté à-peu-près du même caractére, & ces deux hommes étoient très-propres aux entreprises les plus barbares & les plus téméraires. Je fis ce qu'on m'avoit ordonné. Richard voulut s'aboucher avec Aschelay, & lui promit de faciliter toutes choses pour le succès de la conspiration, pourvû qu'il voulût bien ne le point nommer aux autres complices, & agir comme s'il eût tramé seul cette grande entreprise. Aschelay le lui promit, & ils convinrent ensemble de faire tuer le Protecteur lorsqu'il seroit retiré chez lui, où il étoit presque toujours seul. Richard devoit introduire les Conjurés, & leur ouvrir un chemin assûré jusques dans le cabinet de Cromwel, où il seroit attaqué sans défense. Vous voyez que je ne pouvois guéres mieux me venger de Richard, que de l'armer ainsi contre son pere ; & j'étois bien assûrée, que

quand le pere feroit mort, on ne laisseroit pas le fils en état de profiter de son crime, mais qu'on s'en déferoit presque aussi-tôt. Aschelay ayant pris ses mesures, tâcha d'engager dans la conspiration tout ce qu'il put trouver de gens déterminés, & il fit là-dessus un si mauvais choix, qu'on ne lui garda point le secret : ainsi le Protecteur fut instruit de ce dessein. Comme la plûpart des complices n'étoient engagés que par l'espoir de la récompense, il n'est pas surprenant qu'il s'en trouvât qui crurent l'avoir plus sûre en le trahissant. Dès que Richard Cromwel connut que son pere étoit averti, il eut peur que si l'on se saisissoit d'Aschelay, il ne découvrît la part qu'il avoit dans la conspiration : il envoya des gens qui le tuérent; & la chose fut si bien conduite, qu'on dit qu'il s'étoit tué lui-même. Lorsque j'eus appris sa mort, je me doutai que Richard en étoit l'auteur, & j'apprehendai pour moi le même traitement. Je me déguisai à la hâte, & je sortis en habit d'homme sans savoir ce que je deviendrois, pendant qu'on s'assûroit des complices. Comme aucun ne savoit que Richard eût trempé dans ce dessein, ils n'accuserent qu'Aschelay & moi. On pendit le corps d'Aschelay, & on le coupa en quartiers. On me fit chercher; & ne me trouvant point, le Protecteur se mit peu

en peine de faire de plus longues perquisitions, & je suis restée à Londres cachée jusqu'au jour que vous avez eu la bonté de m'en faire sortir : mais j'espere bien, pour me venger, dès que je serai en lieu de sûreté, faire avertir le Protecteur que son fils étoit un des complices.

Ce fut ainsi que me parla cette fille ; & j'aurois eu peine à ajouter foi à ce récit, si elle n'eût satisfait à toutes les questions que je ne manquai pas de lui faire sur ce qui me sembloit incroyable dans une pareille aventure. Elle ne me dit rien qui ne me parût s'accorder avec ce que j'en avois oüi dire à Londres, & je ne doutai point que la chose ne fût telle qu'elle la racontoit. Elle ajouta que pendant qu'elle avoit été cachée à Londres, elle avoit passé près de huit jours sans manger autre chose que ses gants, n'osant se confier à personne pour avoir du pain ; qu'elle se tenoit cachée tout le jour dans une maison abandonnée, & que la nuit elle sortoit, & alloit arracher l'herbe dans la campagne dont elle s'étoit nourrie ; qu'elle avoit été trouvée par des femmes qui entroient à Londres de grand matin, à qui elle avoit dit qu'elle étoit un Laquais qui n'osoit retourner chez son Maître, parce qu'il craignoit qu'il ne le fit pendre à cause d'un vol dont il étoit accusé ; que ces bonnes femmes en

avoient eu compaſſion, & lui avoient donné du pain; que c'étoit d'elles qu'elle avoit sû qu'un François devoit retourner en France, & qu'elle avoit pris, ſur leur avis, la réſolution de venir chez moi. Elle ſe jetta encore à mes pieds en finiſſant ce récit; & j'avoue que je n'avois guére ſenti en ma vie plus de mouvemens différens, que m'en donnoit cette aventure. Je repaſſai dans mon eſprit ce qui m'étoit arrivé autrefois avec la fille que j'avois ſauvée à Charleville, & je crus ſentir pour celle qui me parloit, les mêmes choſes que j'avois ſenties alors. Enfin, il ne me fut pas poſſible de ne la point aimer : ſa jeuneſſe, ſa beauté, l'état où je la trouvois, les careſſes continuelles qu'elle me faiſoit comme à ſon libérateur, le récit de ce qu'elle avoit ſouffert, & la commodité que j'avois de la voir à tout moment dans un habit qui excitoit ma paſſion, tout cela me donna pour elle autant d'amour que j'en avois eu en ma vie pour aucune femme. Elle s'en apperçut bien-tôt; mais elle me conjura avec tant de tendreſſe de ne point abuſer de l'état où elle étoit, que je la traitai avec les mêmes égards & le même reſpect que j'aurois eu pour la perſonne du monde que j'aurois voulu le plus ménager. Cependant mes gens devinérent que c'étoit une fille, & à peine fûmes-nous à Calais, qu'ils al-

ſerent dire par tout que j'avois enlevé une maîtreſſe que j'avois faite à Londres. Le bruit en vint juſqu'à Paris, & dès que j'y fus arrivé, tout le monde m'en parla, & demanda à la voir. Je l'avois miſe chez une femme dont le mari m'avoit ſervi, & j'avois engagé cette femme à ne dire à perſonne que c'étoit moi qui la lui avois donnée. Ainſi, croyant qu'on ne la verroit point, & attendant l'occaſion, ou d'en parler à la Reine, ou de la faire paſſer en Hollande, je répondis à ceux qui me demandoient des nouvelles de la maîtreſſe que j'avois enlevée, que je ne ſavois ce que c'étoit. Mon frere qui en avoit oüi parler comme les autres, me demanda ſi je ſerois toujours fou; & je l'aſſûrai plus que perſonne, que cet enlevement étoit un conte. Je dis la même choſe à ma femme, qui, pour couvrir les mécontentemens qu'elle me donnoit, ne laiſſoit rien échaper de ce qui pouvoit lui donner lieu de ſe plaindre.

Elle s'étoit miſe dans le jeu depuis mon départ, & je la trouvai ſi fort engagée dans les cotteries de ceux qui, en ce temps-là, jouoient le plus gros jeu, que perſonne n'y paroiſſoit avec plus d'éclat. Elle jouoit juſqu'à en perdre le boire & le manger: elle revenoit tous les jours ſe coucher à l'heure où les autres ſe levent, & je ne la

voyois plus que dans les maiſons où je la rencontrois quelquefois, quand j'y allois en viſite. Cette conduite acheva de m'éloigner d'elle entiérement; car quoique nous logeaſſions ſous le même toît, nous étions étrangers l'un & l'autre, & il étoit rare que nous puiſſions trouver le moment de nous parler. J'enrageois dans le fond de mon cœur; mais les ménagemens que je devois avoir pour ſa famille, & le peu de penchant que j'avois pour faire du bruit, m'obligeoient de diſſimuler. Je me contentois de veiller autant que je pouvois à l'empêcher de me ruiner. Je lui avois réglé une ſomme pour ſes dépenſes particuliéres, & je m'étois chargé du ſoin de celles qui regardoient la maiſon. Elle ne me demandoit pas plus que je m'étois engagé de lui donner. Cela me mettoit en repos du côté de l'intérêt, mais non pas du côté de la jalouſie & de la délicateſſe, & je voyois bien qu'il falloit, puiſqu'elle ménageoit mon bien, qu'elle ne ménageât pas ſa conduite, & que d'autres lui fourniſſoient ce qu'elle avoit la diſcrétion de ne me pas demander. C'étoit des miſtéres que je n'oſois approfondir; mais il faut compter qu'il n'y a point de mari qui voyant jouer ſa femme un jeu ſi exceſſif & ſi opiniâtre, ait de la tranquillité à cet égard. Il faut qu'il craigne, ou pour ſon honneur, ou pour ſa bourſe. Sou-

vent craint-il pour l'un & pour l'autre ; & ſi une femme qui joue de la ſorte ſe perſuade que ſon mari eſt content d'elle, il faut, ou qu'elle croye qu'il eſt aveugle & inſenſible, ou qu'elle le ſoit elle-même. Je n'étois pas plus viſionnaire qu'un autre ; mais je puis aſſurer que quelque réſolution que j'euſſe priſe d'être un bon mari, & de juſtifier auprès de moi la conduite de ma femme, je ne laiſſois pas d'être très-perſuadé de tout ce qui peut le plus allarmer un mari. Tout ce que je demandois à Dieu, c'eſt qu'il n'arrivât rien qui pût donner au public la conviction que j'avois. Je comptois preſque pour rien ce que je penſois, pourvû que d'autres ne penſaſſent point la même choſe : triſte condition où nous réduit le mariage ! On a beau dire qu'il y a des maris commodes, je ſuis très-perſuadé que les plus commodes maris enragent de tout leur cœur, & qu'il n'y en a point qui ſoient auſſi aveugles, qu'ils veulent qu'on les croye. On n'eſt commode mari, que parce qu'on craint d'être quelque choſe de pis.

On juge bien que dans la ſituation où je me trouvois à l'égard de ma femme, je ne combattois pas l'amour que m'inſpiroit la perſonne que j'avois amenée d'Angleterre. Je la voyois avec d'autant plus de plaiſir, que j'étois plus perſuadé que perſonne n'obj

ſervoit mes démarches, & ne traverſoit mon amour. Elle me preſſoit ſouvent de parler d'elle à la Reine, ou du moins de la faire paſſer en Hollande, mais je l'aimois trop pour m'en ſéparer. Je réſolus de la garder, ne trouvant qu'elle qui me conſolât du peu d'agrément que j'avois chez moi ; & afin de lui faire aimer le ſéjour de Paris, je crus la devoir mettre ſur un autre pied que celui où elle étoit. Je la logeai dans une maiſon fort bien meublée. Je lui fournis un équipage, & tout ce qui pouvoit faire croire qu'elle avoit du bien. Elle changea de nom ; elle s'appella la Comteſſe de Suſſex, & fit entendre à tout le monde qu'elle n'étoit arrivée que du jour qu'on la vit paroître avec cet éclat.

Ceux qui croyent que le mariage eſt un moyen de fixer un homme qui a du penchant pour les femmes, peuvent ſe détromper par les folies que je fis alors. Quelque déreglé que j'euſſe été juſqu'à mon mariage, on a pû voir que je n'avois jamais été aſſez fou pour entreprendre des choſes audeſſus de mon bien. Excepté l'aventure de Veniſe, où je fus excroqué comme un jeune homme & comme un ſot, j'avois fait peu de dépenſe pour les femmes. J'avois même toujours eu du mépris pour ceux qui en font, & ne croyois pas qu'il me fût poſſible d'avoir une intrigue qu'il fallût

payer. Mon mariage me fit ſurmonter cette délicateſſe. J'étois toujours perſuadé qu'il m'étoit impoſſible de vivre ſans aimer. Je ne pouvois aimer ma femme, & les chagrins qu'elle me donnoit, augmentoient encore l'envie que j'avois de trouver auprès d'une autre plus de plaiſir & plus de repos. Je n'oſois paroître attaché en aucun endroit, de peur que ma femme ne ſe déchaînât contre moi, & ne traversât mon amour. Cela me réduiſit à la malheureuſe néceſſité d'aimer ſecrettement, & de me procurer, à force d'argent, toutes les facilités d'avoir des amours ſecrettes. L'Angloiſe me parut propre à cette intrigue. Je l'aimois trop pour ne la pas mettre à ſon aiſe, & je crus que je cacherois encore mieux l'attachement que j'avois pour elle, en lui donnant une maiſon, que ſi elle avoit été obligée de loger chez autrui, & d'en dépendre.

C'étoit m'engager à une dépenſe capable de me ruiner, & ſi je fus aſſez fou pour l'entreprendre, ce ne fut que le mauvais exemple de ma femme qui en fut la cauſe. Je crus qu'il m'étoit permis de ne rien épargner pour mon repos, en voyant qu'elle n'épargnoit rien pour ſes plaiſirs. J'avoue que c'étoit très-mal raiſonner; mais on n'eſt guéres capable de raiſon, quand on ne cherche qu'à adoucir, à quelque prix

que ce ſoit, des chagrins domeſtiques; qui de toutes les eſpéces de chagrins, ſont les plus capables de faire tourner la cervelle.

Ainſi, tout le fruit de ce beau mariage, qui devoit me fixer & me guérir de mes folies, fut de me rendre & plus dereglé & plus fou. Après cela, dira-t'on encore qu'il faut ſe marier, pour ſe retirer d'une vie dereglée? Le mariage n'eſt un reméde qu'à ceux qui ont envie de changer leur cœur, qui ont regret de leurs déſordres, qui choiſiſſent des femmes capables de les rendre ſages par leur exemple & par leurs ſoins, & qui avec tout cela ſont réſolus de ne ſe conſoler que par les principes de leur religion & les témoignages d'une bonne conſcience, de tous les chagrins inſéparables des mariages, même les plus ſortables & les plus ſaints.

J'eſpérois jouir tranquillement du repos que j'avois cherché à me procurer auprès de l'Angloiſe. Je ne fis point ſemblant de la connoître, & je ne la voyois que les ſoirs, que j'allois ordinairement paſſer chez elle, ſans mener perſonne avec moi; mais je ne fus pas long-temps, ſans avoir des ſujets d'être mécontent. Cette fille ſe trouva en état de voir du monde par le pied où je l'avois miſe, & de le voir ſans craindre ma jalouſie, par le ſoin que je prenois

de

de l'éviter, & de ne la voir jamais que les ſoirs. Elle fit des amans; elle eut des intrigues. Je m'en apperçûs, & je vis qu'il n'y avoit pas plus de tranquillité & de repos à eſpérer dans ces ſortes d'engagemens, que dans celui du mariage. Cela auroit dû me dégoûter pour jamais des femmes; mais comme pour remédier aux chagrins que donne une maîtreſſe, je ne trouvois point les mêmes obſtacles qui empêchent de ſe garantir de ceux que l'on reçoit d'une femme, je ne penſai qu'à me retirer de cette derniére intrigue, ſans porter mes réflexions plus loin. Je témoignai à l'Angloiſe que j'étois mécontent de ſa conduite, & que j'allois lui retirer ma protection & mon argent. Elle pleura beaucoup, & je croi que j'aurois été aſſez fou pour continuer à l'aimer, ſi des raiſons ſupérieures ne m'avoient contraint de m'en ſéparer.

M. le Cardinal m'avoit fort bien reçû à mon retour d'Angleterre. Il m'avoit fait expédier le brevet de Maréchal de camp, & je voyois ma fortune ſur un pied à n'en demeurer pas-là. C'eſt ce qui avoit contribué à m'aveugler, ſur les dépenſes que j'avois entrepriſes pour l'Angloiſe. Je croyois trouver des reſſources pour y ſubvenir dans les eſpérances dont j'étois flatté; car c'eſt ainſi qu'en uſent preſque tous les gens de la Cour, à qui l'on fait eſpérer leur avance-

ment, & c'eſt-là ce qui les ruine. Ils anticipent toutes les graces, & ils mangent, pour ainſi dire, les fruits de la faveur avant que de les avoir recueillis.

Pendant que je comptois de la ſorte ſur l'eſpérance de ma fortune, on reçut à la Cour des plaintes contre moi de la part de Cromwel, ſur ce que j'avois donné un aſyle & fait ſauver d'Angleterre la Demoiſelle d'Arcil, coupable d'avoir conſpiré contre la vie du Protecteur. Ces plaintes firent ſouvenir du bruit qui avoit couru à mon retour, que j'avois amené avec moi une maîtreſſe que j'avois faite à Londres, & on ne douta point que ce ne fût la perſonne dont parloit Cromwel.

Mon frere vint m'en avertir. Je lui dis qu'à la vérité un jeune Anglois m'avoit prié de le faire paſſer juſqu'à Calais, où je l'avois laiſſé, & d'où je croyois qu'il avoit paſſé en Hollande; que j'avois eu, auſſibien que mes gens, le ſoupçon que cet Anglois étoit une fille, mais que je ne l'avois reconnue qu'à Calais, où elle m'avoit quitté, & que je ne ſavois depuis ce temps-là ce qu'elle étoit devenue. Mon frere me dit que je ne tardaſſe point à voir la Reine & M. le Cardinal. Je le lui promis; mais ſi-tôt qu'il m'eut quitté, j'allai chez la prétendue Comteſſe de Suſſex, lui dire qu'il falloit abſolument qu'elle ſortît de Paris,

qu'on ſavoit à la Cour que je l'avois amenée d'Angleterre ; que Cromwel la redemandoit, & que je ne doutois pas qu'on ne la lui rendit, ou qu'on ne la mît en lieu de sûreté. Elle fut fort effrayée de ces menaces, & elle me pria de lui fournir les moyens d'aller en Hollande. Je fus aſſez honnête homme, quelque mécontent que je fuſſe de ſa conduite, pour faire ce qu'elle demandoit. Je la fis ſortir dès ce moment de la maiſon qu'elle occupoit, & je lui fis encore préſent de deux cens piſtoles. Je lui donnai même un homme pour l'eſcorter juſqu'à Bruxelles, où elle arriva heureuſement, étant partie de Paris dès ce jour-là. Elle m'aſſura en partant qu'elle n'y étoit reſtée que pour moi, & qu'elle avoit toujours eu envie de ſe rendre auprès du Roi d'Angleterre. Elle me demanda mon amitié, & elle me dit qu'en quelque lieu du monde qu'elle fût, elle me donneroit de ſes nouvelles. Je la vis partir avec peine. J'étois heureux d'avoir eu lieu de ſoupçonner ſa conduite. Je croi que ſans cela, je n'aurois pû me réſoudre à m'en ſéparer.

Si-tôt qu'elle fut partie, j'allai trouver la Reine, à qui je racontai ſans déguiſement la maniére dont je l'avois fait ſauver, ſans ſavoir que ce fût une fille. Je ne manquai pas de lui décrire tout ce qui m'avoit donné de la compaſſion dans le récit qu'elle

m'avoit fait. La Reine en fut touchée, & témoigna qu'elle auroit été ravie de la voir; mais je lui dis qu'elle ne s'étoit fait reconnoître qu'à Calais, où elle m'avoit quitté, & que je la croyois, ou à Bruxelles, ou en Hollande. La Reine m'ordonna de voir M. le Cardinal. Je le vis, & ce Miniſtre me dit que je lui faiſois de terribles affaires. Je lui redis tout ce que j'avois dit à la Reine, mais cela ne l'appaiſa pas, & j'eus beſoin du crédit de l'Abbé Fouquet, pour raccommoder ce que cette affaire avoit gâté à mon égard dans l'eſprit de ſon Eminence.

Fin du ſixiéme Livre.

LIVRE SEPTIÉME.

QUand une fois on a déplû aux Grands il n'y a guére de ressource contre ce malheur ; & dès qu'il plaît à un Ministre de se choquer contre quelqu'un, ne fut-ce que pour une bagatelle, c'est une plaie qui ne se referme point. Cet écueil est fort à craindre, & rend la condition des courtisans très-malheureuse. Qui est-ce qui peut se promettre de ne déplaire jamais à la Cour, & d'y réussir, quand une fois il y a déplû ?

Je ne reconnus que trop dans la suite, que M. le Cardinal avoit toujours sur le cœur les plaintes qu'on lui avoit faites d'Angleterre contre moi. Je le trouvai peu favorable dans toutes les occasions où j'eus besoin qu'il me protegeât ; &, quand il entreprit de ruiner ceux qui m'appuyoient auprès de lui, je me sentis plus que personne de leur disgrace & de leur décadence.

Mais je ne connus pas alors toutes les conséquences de la faute qu'on me reprochoit. Je crus au contraire que le mécontentement que j'avois donné, ne roulant que sur une chose de peu d'importance, dont même je n'étois coupable que par trop

de compaſſion pour une perſonne malheureuſe, on ne m'en faiſoit point un crime; & dès que je vis qu'on avoit ceſſé d'en parler, je m'imaginai qu'on avoit auſſi ceſſé de s'en ſouvenir.

Je penſois donc n'avoir point d'autres ſujets de chagrin que ceux que je recevois de ma femme. Le bruit de mon intrigue avec l'Angloiſe l'avoit rendue encore plus fiére & plus inſupportable. Comme c'étoit à elle que je devois mes Patrons, je n'avois point d'autre parti à prendre que celui de la diſſimulation. Je lui avois laiſſé une liberté entiére de ſe gouverner à ſa fantaiſie, & elle en avoit ſi fort abuſé, que j'étois aſſurément celui de tous les hommes, pour qui elle avoit moins d'égards & moins de ménagemens. Je ne pouvois douter que cette foibleſſe ne me donnât un ridicule dans le monde; mais n'y voyant point d'autre reméde, je crus en diminuer la honte, en faiſant ſemblant d'y être inſenſible. Perſonne ne s'appercevoit du chagrin qu'elle me donnoit, & plus j'en avois dans le cœur, plus je paroiſſois content. Mais j'avoue que je n'avois point aſſez de force, pour ne pas chercher à adoucir ce que je ſouffrois par d'agréables amuſemens; & dès que j'eus perdu l'Angloiſe, je ne m'appliquai qu'à trouver quelque autre maîtreſſe qui pût me faire oublier mes chagrins.

Ce n'étoit plus le cœur qui décidoit de mes attachemens. J'avois perdu cette délicatesse, dont je m'étois tant piqué, & je ne regardois l'amour que par les plaisirs qu'il donne. Je m'étois assez bien trouvé du commerce de l'Angloise. Ses infidélités m'avoient même peu touché, parce que je ne la regardois point comme une conquête délicate. Je ne regrettois que la dépense qu'elle m'avoit causée, & je ne doutois pas que je ne dusse être content, quand je pourrois avoir à moins de frais une maîtresse du même caractére. Cependant, comme on savoit qu'elle s'étoit bien trouvée de mes libéralités, & qu'on se persuadoit que je cherchois une nouvelle maîtresse, on vint m'en offrir aux mêmes conditions; & je dirai ici, à la honte du sexe, que parmi celles qu'on m'offroit, il y avoit des personnes d'une qualité distinguée, que la mauvaise fortune ou la débauche avoient réduites à ne plus subsister, que par l'argent & par les bienfaits de leurs amans.

Entre celles-ci, on m'en nomma une qui m'étoit connue, & dont il y avoit plus de deux ans que j'aurois été amoureux, si son mari n'eût été de mes intimes amis. C'étoit la plus belle personne qu'il fût possible de voir. L'amitié que j'avois pour son mari, m'avoit fait résister à l'inclination que je m'étois trouvée pour elle, & comme

d'ailleurs elle avoit une humeur fort bizarre, les égards que je devois avoir pour mon ami, avoient eu aſſez de pouvoir ſur moi, pour m'empêcher d'écouter les ſentimens qu'elle m'avoit inſpirés. Depuis ce temps-là, je l'avois vûe aſſez rarement. Les affaires de ſon mari s'étant trouvées fort mauvaiſes, elle l'avoit quitté ſans être brouillée avec lui, & elle demeuroit chez une de ſes parentes, pendant qu'il faiſoit de fréquens voyages à ſes terres, pour tâcher de ſe tirer d'embarras.

Je fus touché, quand on me dit que cette femme cherchoit un amant qui lui fiſt du bien; & croyant que ce n'étoit que la néceſſité qui la réduiſoit à un ſi honteux parti, je réſolus de l'aſſiſter ſans rien exiger d'elle. Il me paroiſſoit honteux d'abuſer de la néceſſité de ſes affaires. Ainſi, en cherchant à la voir, je n'eus aucun autre motif que la pure généroſité. Je ne laiſſois pas, au milieu de tous ces beaux ſentimens, de prévoir que je pourrois bien n'être pas inſenſible; mais je me ſentois ſi réſolu de n'avoir plus de ces intrigues qu'on achete, que j'eſpérai voir cette femme, ſans aucun autre deſſein que de lui être utile.

Je cherchai donc à lui parler. Elle ſe trouva où l'on m'avoit promis de me la faire voir. Je lui fis des reproches de la confiance qu'elle avoit eûe aux perſonnes

qui m'avoient voulu embarquer avec elle, & je lui dis que ſans en venir à cette extrémité, elle pouvoit trouver des amis qui l'aſſiſteroient, & que je la priois d'accepter cent cinquante piſtoles, que je lui avois apportées; que je ſavois qu'elle en avoit beſoin; que je les lui donnois, ſans prétendre que ce bienfait dût contraindre ſon inclination; & qu'enfin, je la conjurois, quand elle auroit beſoin d'argent, de ne s'adreſſer qu'à moi.

Elle me parut ſurpriſe de ce diſcours, & déſavoua qu'elle eût donné ordre aux perſonnes qui m'avoient parlé, de me faire les propoſitions qu'elles m'avoient faites; qu'il étoit vrai qu'elle avoit beſoin d'argent; qu'elle avoit cherché à emprunter, & qu'elle n'acceptoit celui que je lui offrois, qu'à condition qu'elle m'en feroit ſon billet. Elle me preſſa de le prendre, & je le pris pour la contenter.

Je la quittai après cette converſation, ſans lui dire un mot qui pût la perſuader que je l'aimois. Auſſi j'étois trop charmé de la belle action que je croyois avoir faite, pour penſer à autre choſe. Je rejettai toute autre penſée comme une tentation capable de corrompre la beauté & le mérite de ma généroſité.

Mais à peine l'eus-je quittée, que je me repentis d'avoir été ſi généreux. Je recon-

nus que je n'étois plus ni délicat, ni désintéressé; & que dans le fonds, je comptois pour rien la honte que je m'étois faite d'abuser de la nécessité d'une si aimable personne. Je m'en trouvai passionnément amoureux, & je résolus de m'en faire aimer.

Je ne crus point que la générosité avec laquelle je lui avois donné mon argent, dût s'opposer aux espérances dont ma passion se flattoit. Je me persuadai au contraire qu'un procedé si honnête & si désintéressé, devoit lui donner & plus d'estime & plus de penchant pour moi; mais je ne savois pas à quelle femme j'avois affaire.

Elle avoit été véritablement choquée des reproches que je lui avois faits, sur le parti qu'elle sembloit avoir pris pour avoir de l'argent; & bien loin de lui avoir paru généreux, elle m'avoit trouvé, ou un sot, ou un homme qui rendoit peu de justice à sa beauté. Je puis dire ici que quand une fois une femme a pris le parti d'oublier les loix de l'honneur & du devoir, elle ne peut goûter ce qui l'en fait souvenir; & par quelque motif que les femmes fassent des avances, on ne sauroit leur plaire, dès que l'on n'y répond pas.

Comme je n'avois garde de deviner que ma générosité eût eu ce mauvais effet, & que je croyois au contraire que la Dame

en devoit être charmée, je ne doutai pas qu'elle ne dût m'écouter favorablement. Je ne trouvai point de moyen plus court pour lui faire ma déclaration, que de lui écrire. Je lui envoyai une lettre deux ou trois jours après la converſation dont j'ai parlé.

Je me trouve, Madame, dans un étrange embarras. Je vous aime, & je ne puis vivre ſans être aimé de vous. Je n'oſe vous déclarer l'excès de ma paſſion, ni vous prier d'en avoir pitié, parce que je crains que vous ne m'accuſiez de fonder mes eſpérances ſur la bonté que vous avez eûe de vous ſervir de moi dans le malheur de vos affaires. C'eſt là ce qui cauſe mon embarras. Je ne puis vouloir ceſſer de vous être utile, ni rien exiger qui puiſſe paſſer pour récompenſe de ce que je veux faire pour vous. Cependant je meurs. Apprenez-moi, Madame, ce que je dois faire, & s'il ne m'eſt pas permis de vous aimer, d'eſpérer, & de chercher toujours les occaſions de vous continuer mes ſecours.

Voici la réponſe qu'elle me fit.

Je me ſouviens trop de vos leçons, Monſieur, & elles ont fait trop d'impreſſion ſur moi, pour me démentir ſi-tôt ſur le parti qu'elles m'ont fait prendre. J'ai reçû vos

bienfaits comme une marque de votre générosité, & je ne les aurois pas reçûs, si vous me les aviez offerts par un autre motif; mais je voi bien que je m'y suis trompée, & que tout ce que vous m'avez dit contre les gens qui vous ont appris le besoin où j'étois, n'a été qu'un artifice pour me surprendre. Non, Monsieur, je ne suis point telle que vous m'avez dit que ces gens-là m'avoient représentée, & que je voi bien que vous m'avez crûe. Si vous continuez à me faire des propositions comme celles que vous me faites dans votre lettre, je vous rendrai votre argent, & je renoncerai à vous avoir jamais obligation.

On peut juger combien une pareille réponse dut me surprendre; mais je ne sai si on peut voir toutes les raisons que j'eus d'en être indigné. Je ne pouvois ignorer que cette femme étoit aussi belle qu'on me l'avoit faite, quand on me l'avoit proposée, & j'étois très-convaincu que dès la premiere conversation que j'avois eûe avec elle, j'aurois pû en recevoir ce que je demandois. Je ne doutai donc point que sa lettre ne fût, ou une marque de son mépris, ou un artifice pour augmenter ma passion, & me mener où elle voudroit. L'une & l'autre opinion me choqua également, & je résolus, à quelque prix que

ce fût, de la remettre ſur le pied, où je ſavois bien qu'on me l'avoit propoſée. J'euſſe mieux fait de la mépriſer ; mais je l'aimois, & j'en voulois être aimé. Cependant, je ne ſavois comment m'y prendre pour réuſſir. Je voyois bien que ſi je continuois à lui marquer une paſſion tendre & délicate, elle continueroit à en abuſer ; mais auſſi je ne pouvois guére faire autrement, & je craignois qu'elle ne me répondît toujours comme elle avoit commencé, ſi je lui parlois ſur un autre ton.

Je paſſai plus de huit jours dans cet embarras, & pendant tout ce temps-là, elle n'eut point de mes nouvelles. Ce ſilence ſe trouva le meilleur parti que j'aurois pû prendre. Elle en fut embarraſſée à ſon tour, & ne ſachant à quoi l'attribuer, elle envoya chez moi, pour me demander des nouvelles de ma ſanté, & d'où venoit qu'elle n'entendoit plus parler de moi. Je jugeai par cette démarche, qu'elle ne vouloit pas me perdre, & me croyant par-là aſſuré d'elle, je réſolus de me ſervir de l'avantage qu'elle me donnoit pour la pouſſer à bout, & connoître à quoi je devois m'en tenir. Je lui mandai que j'avois beſoin de l'argent que je lui avois prêté, & qu'elle me feroit plaiſir de me le rendre.

Je fus plus de trois ſemaines ſans en recevoir de réponſe, & je me repentis bien

pendant tout ce temps, de lui avoir redémandé mon argent. Je pensai vingt fois aller chez elle pour lui demander pardon de ce procédé, mais j'eus la force de n'en rien faire; &, comme je ne doutai pas qu'elle ne gardât un si long silence, que pour m'éprouver encore, ou pour ne me point rendre mon argent, il me sembla que l'amour que j'avois pour elle commençoit à s'affoiblir, & je voyois bien que je ne pouvois guére continuer avec honneur à l'aimer & à la voir.

Ce n'étoit que le peu d'idée que j'avois de la vertu de cette femme, qui me tenoit dans cette disposition; & je sentis par mon expérience, qu'il n'est guére possible d'avoir de la délicatesse & des procédés honnêtes pour des personnes qu'on en croit indignes.

Au bout de trois semaines, elle me renvoya l'argent que je lui avois prêté, me faisant des excuses de ce qu'elle ne me l'avoit pas rendu plûtôt : j'en fus si surpris que je commençai à m'imaginer que j'avois mal jugé d'elle, & croire qu'en toute cette conduite elle avoit eu le procédé d'une honnête femme, & moi celui d'un malhonnête homme.

Qui pourroit dire par quels ressorts le cœur se remue, & combien il est quelquefois aveugle? Ma passion se réveilla pour

lors avec d'autant plus de violence, que je conçus pour cette femme une toute autre idée que celle que j'en avois eue jusques-là. Je fus au désespoir d'en avoir usé comme j'avois fait. Je ne pouvois me pardonner d'avoir paru si généreux d'abord, & si intéressé dans la suite ; & je vis bien qu'il n'y a point d'autre parti à prendre avec les femmes, que de soutenir toujours le caractére sous lequel on se donne d'abord à elles.

J'avois plus d'une raison d'être surpris de ce qu'elle m'avoit rendu mon argent : je savois qu'elle n'en avoit point. Je ne doutai pas qu'elle n'eût été obligée d'en emprunter à d'autres pour me le rendre : cela acheva de me faire croire que je devois le lui renvoyer. Ce fut la premiere démarche par où j'espérai la regagner, mais il étoit trop tard, & cette Dame avoit trouvé un amant depuis moi, qui avoit mieux profité que je n'avois fait de la nécessité de ses affaires. C'étoit de lui qu'elle avoit reçu l'argent qu'elle m'avoit renvoyé; & ils étoient ensemble de maniere à ne lui pas faire regretter ma perte. Je fus instruit de leur intrigue ; & ce qui auroit dû me guérir, fut ce qui augmenta ma passion. Je ne pus souffrir qu'un autre eût été plus heureux que moi ; &, quoique je visse bien qu'il ne devoit son bonheur qu'à l'es-

prit qu'il avoit eu de n'avoir pas comme moi une générosité à contre-temps, je ne laissai pas d'en être jaloux, & tout le mépris que le procédé de cette femme devoit me donner pour elle, ne fut pas capable de m'ôter l'envie de m'en faire aimer.

Ce fut pour lors que je reconnus que ce n'est pas toujours l'estime qu'on a pour une maîtresse, qui cause la violence de l'attachement que l'on prend pour elle, & qu'en de certaines circonstances on fait pour les femmes les plus coquettes ce qu'il semble qu'on ne devroit faire que pour les honnêtes femmes. Tout Amant est touché du dépit de se voir supplanté, sans examiner si la conquête le mérite. Je n'avois jamais eu ni plus d'envie d'être aimé, ni plus de desir de me venger d'un rival.

Je cherchai l'occasion de voir cette femme, & de l'entretenir sans savoir ce que je lui dirois. Je trouvai cette occasion telle que je la pouvois souhaiter. Son amant étoit à la campagne, & j'allai chez elle en un temps où elle ne recevoit point de visites. Dès qu'elle me vit: Que voulez-vous, me dit-elle, Monsieur, que je fasse de l'argent que vous m'avez renvoyé? Le voilà, & je vous prie de le prendre, car il y a apparence que vous en avez besoin, puisque vous me l'avez redemandé si prompte-

ment. Pour toute réponſe, je tirai la lettre qu'elle m'avoit écrite, & je lui demandai quel parti elle croyoit que je devois prendre après une pareille lettre. Qu'y trouvez-vous d'extraordinaire, me dit-elle; & pouvois-je vous répondre autrement, en voyant que vous croyez que je devois acheter vos bienfaits aux dépens de mon honneur & de mon devoir? Que vous ai-je demandé, lui dis-je, que ce que vous avez accordé à d'autres qui n'ont eu plus de bonheur que moi, que parce qu'ils ont eu moins de générofité? Que me reprochez-vous, Madame, que de n'avoir pas voulu abuſer de l'état où vous étes, & d'avoir cherché à n'être redevable qu'à votre cœur, des bontés que d'autres ne doivent qu'au malheur de vos affaires? Quoi, reprit-elle, venez-vous ici pour me faire inſulte; & jamais perſonne a-t-il plus abuſé que vous de ma mauvaiſe fortune? Il faut que vous la croyez bien malheureuſe, ajouta-t-elle en pleurant, pour prétendre que je ſouffrirai ce que vous oſez me dire. Je ne prétens point, lui dis-je, Madame, vous faire de la peine: vous n'avez pas oublié que dès la premiere fois que j'ai eu l'honneur de vous voir, je vous ai paru ſenſible à votre gloire. Je ſuis encore le même; & vous ne m'auriez jamais vû, ſi je vous avois aſſez peu aimé pour ſouffrir ce que l'on dit

du commerce que vous avez, & que vous ne souffrez sans doute que parce que vous n'avez pas voulu devoir à l'innocence de mon amour, ce que vous ne recevez que de la brutalité d'un autre. Mais il est encore temps, Madame : j'ai de l'argent à votre service ; &, si vous voulez ne plus voir celui dont l'amour vous déshonore, vous trouverez en moi les mêmes secours, sans que votre gloire en souffre ; car je consens, si vous voulez, à ne vous point voir tant que vous aurez besoin de moi. Je prononçai ces paroles d'une maniere qui sembla faire impression sur elle ; &, après avoir gardé quelque temps le silence, elle me parla ainsi : Je vous suis obligée, Monsieur, d'un sentiment si généreux ; mais, si vous voulez que je vous en aye obligation, rendez-moi la justice de croire que tout ce qu'on vous a dit du commerce dont vous m'accusez, est sans fondement. Je ne voi celui dont vous me parlez que comme mille autres, & je vous avouerai que c'est à lui que j'ai emprunté l'argent que vous m'avez obligé de vous renvoyer : il me l'a généreusement prêté ; &, si je me résous à garder le vôtre, ce n'est que pour ne lui en avoir pas plus long-temps l'obligation. Je suis bien aise de ne le devoir qu'à vous, & il ne tiendra pas à moi que je ne vous marque que de tous mes amis vous

étes celui que je confidere le plus. Mais, au nom de Dieu, ne parlez point d'amour; attendez que mon inclination & ma fortune me mettent en état de vous écouter.

Ces paroles me firent oublier le caractére de la perfonne qui me parloit. Je crus en ce moment, que tout ce que j'en avois appris étoit une illufion. Je la conjurai de ne plus voir celui qui m'étoit fufpect : elle me le promit, & je lui promis à mon tour de ne plus lui marquer ma paffion que par mes bienfaits & par mes foins.

Je la quittai fort content d'elle & de moi; mais, dès que j'eus fait réfléxion à ce que je venois de lui promettre, je vis que je m'étois engagé à être autant dupe qu'il lui plairoit que je le fuffe. Ce que je favois d'elle & de fon intrigue, revint dans mon efprit, & je ne doutai pas que tout ce qu'elle m'avoit dit, ne fût un artifice pour voir de quoi l'amour que j'avois pour elle me rendroit capable.

Son amant revint de la campagne : j'appris qu'elle ne le revoyoit plus, mais en même temps on m'en dit la raifon. Cet homme s'étoit attaché ailleurs, foit par inconftance, foit parce qu'il fe laffoit d'une maîtreffe à laquelle il falloit toujours donner. Elle favoit fon changement quand elle me promit de ne le plus revoir, & elle n'eut pas de peine à me garder cette promeffe.

Elle me donna de ſes nouvelles dès le lendemain, & continua preſque tous les jours. Mais, quand on m'eut appris les raiſons que ſon amant avoit de ne la plus voir, je ne lui tins plus compte de ce qu'elle avoit rompu avec lui; & j'avoue que dès que je n'eus plus de rival, je commençai à n'avoir plus guére d'amour. J'écoutai alors les raiſons que j'avois de croire qu'elle ne ſe donnoit avec moi des airs de ſageſſe, que pour mieux m'engager; & je ne trouvai point d'autre moyen de n'en être point la dupe, que de faire ſemblant que je ne pouvois plus continuer à l'aimer, ſi je n'avois des marques de ſa tendreſſe. Je m'armai là-deſſus de réſolution, & je lui expliquai nettement mes intentions; mais, ſoit qu'elle craignît qu'il ne m'arrivât ce qui étoit arrivé à l'amant qui l'avoit quittée, & que dès que ma paſſion ſeroit ſatisfaite, je ne me laſſaſſe de la payer; ſoit que m'ayant vû me mettre d'abord auprès d'elle ſur un autre pied, elle ne voulût pas ſe démentir de l'idée qu'elle avoit cru me donner de ſa vertu; ſoit qu'elle eût peu d'inclination pour moi, elle perſiſta toujours dans ſes refus, & je lui ai vû depuis ce temps-là dix intrigues éclatantes avec des gens qui ne me valoient pas, ſans qu'elle ait ceſſé de m'accuſer de n'avoir rompu avec elle que parce que je

ne l'avois pas aimée aſſez délicatement.

Quand j'ai fait depuis ce temps-là réfléxion au procédé que cette femme eut pour moi, je n'en ai point trouvé de plus forte raiſon que la maniere dont je débutai avec elle ; & j'ai toujours cru depuis, que les femmes intéreſſées regardent des gens qui ſont aſſez dupes pour les aimer avec délicateſſe, comme une reſſource bien plus sûre d'argent & de bienfaits, que ceux qui ne donnent rien qu'à meſure qu'on les récompenſe.

Quoi qu'il en ſoit, je rompis avec cette femme, après avoir encore traîné quelque temps ; & je ne diſſimule point, qu'en rompant avec elle, je me mis dans mon tort, car depuis que je lui avois promis de l'aimer, je n'avois rien remarqué en elle par où je duſſe me plaindre de ſa conduite ; mais tout ce que j'en avois appris auparavant, eut ſon effet lorſque j'y penſois le moins : &, dans le fonds, il n'eſt guére poſſible d'être long-temps attaché à une femme, quelque bonne conduite qu'elle ait, quand on ſait qu'elle en a eu une mauvaiſe. L'on a honte tôt ou tard d'aimer une perſonne indigne d'être eſtimée.

C'eſt ce qu'on connoîtra encore dans ce qui m'arriva peu de temps après avec une autre femme, qui reſſemblant à celle-ci par le peu de conduite, avoit un caractére

tout différent dans la maniere dont elle vouloit être aimée.

Comme on étoit toujours persuadé que j'étois d'humeur à payer mes maîtresses, je trouvois tous les jours des gens qui venoient m'en proposer de nouvelles ; & il faut convenir que l'intérêt est de tous les motifs, celui qui a le plus de pouvoir pour engager les femmes. J'étois toujours étonné du grand nombre de celles qu'on me proposoit : il y en avoit de toute qualité, de tout âge, & même de toute condition ; mais je ne pouvois goûter ces propositions : &, soit que ma fortune ne fût pas assez ample pour m'engager dans ces ruineux commerces, soit que j'eusse encore de l'aversion pour tous les engagemens où le cœur n'avoit point de part, j'écoutois peu les propositions que l'on me faisoit, & j'attendois du hazard une nouvelle occasion de m'engager : je ne tardai pas à la trouver. Il y avoit à Paris une femme qui depuis qu'elle étoit veuve, avoit été entretenue hautement par un Prince qui l'avoit comblé de richesses : elle jouissoit de plus de cinquante mille livres de rente, & personne de sa condition ne vivoit avec plus de magnificence & d'éclat. Ce Prince étoit mort depuis un an ou deux, mais l'intrigue qu'elle avoit eu avec lui avoit tant fait de bruit, qu'aucune femme raisonnable ne

la voyoit ; elle ne bougeoit des promenades & des ſpectacles. Preſque tous les jeunes gens de la Cour avoient voulu s'attacher à elle, mais elle n'en avoit écouté aucun, & on ne lui donnoit point d'amant dans le temps que je la connus. Quoiqu'elle eût déja près de trente ans, elle étoit encore fort belle, & j'avois eu plusieurs fois intention de l'aimer, mais j'avois toujours été retenu par l'averſion naturelle que j'avois pour des femmes ſans réputation & ſans conduite : d'ailleurs, l'exemple de tant de jeunes gens qui en avoient été rebutés, me faiſoit craindre de n'être pas mieux reçu. Je la trouvai un jour à la Comédie : j'étois dans la Loge où elle étoit ; je cauſai long-temps avec elle, & elle ne fit point difficulté de me dire qu'il y avoit long-temps qu'elle ſouhaitoit que je fuſſe de ſes amis. Je lui promis de la voir, & je la quittai, incertain ſi je tiendrois ma promeſſe.

Mais mon malheur voulut que ce jour-là étant retourné d'aſſez bonne heure chez moi, j'y trouvai ma femme de ſi mauvaiſe humeur, que je n'eus pas la complaiſance de ſouper avec elle. Je réſolus, pour éviter le chagrin qu'elle me donnoit, d'aller paſſer la ſoirée chez celle que j'avois vûe à la Comédie, & je lui envoyai demander à ſouper. Elle me manda qu'elle m'atten-

droit, & que je ne pouvois lui faire un plus grand plaisir. Je me rendis aussi-tôt chez elle, & la maniere dont elle me reçut, me détermina à l'aimer. Je comparois l'accueil de cette femme avec celui que l'on m'avoit fait chez moi. Ce fut la grande raison qui me donna du goût pour elle; & je croi que ce qui m'arriva pour lors, arrive tous les jours à mille maris que le peu de complaisance & de douceur de leurs femmes, oblige de chercher ailleurs des maisons où ils n'ont point le chagrin d'être querellés.

Je devins dès ce jour-là des amis de celle dont je parle. Je trouvois toujours auprès d'elle un asyle agréable, quand la mauvaise humeur de ma femme me chassoit de chez moi; & d'ailleurs, je n'étois point exposé à faire de la dépense : ce que mes affaires ne me permettoient pas après celles que j'avois faites, & dont j'avois été la dupe dans mes dernieres amours; cependant cette intrigue finit bien-tôt, & jamais je ne pus m'accoûtumer au caractére de cette femme. Je n'en avois connu jusques-là aucune, dont le premier soin n'eût été de cacher ses intrigues; & celle-ci au contraire affectoit d'apprendre à tout le monde que nous nous aimions. Elle me suivoit par tout, aux spectacles & aux assemblées. Tous les jours je recevois pour

le

le moins une lettre, & je ne pouvois faire un pas que je ne trouvaſſe à ma porte des gens de ſa livrée. Dès qu'elle me voyoit quelque part, elle me venoit joindre : enfin, elle vouloit que perſonne n'ignorât le pied ſur lequel nous étions enſemble. Je ne pus ſoutenir cet éclat, ni paſſer pour avoir un pareil attachement pour une femme qui en avoit eu pluſieurs autres qui l'avoient fort décriée. Je tâchai de lui repréſenter doucement qu'elle devoit garder plus de meſures, mais ma honte & mes ménagemens lui paroiſſoient une marque de mon peu d'eſtime pour elle. Elle avoit pour principe, que, quand on aimoit véritablement, on devoit trouver du goût à publier ſon amour, & qu'il y avoit de la délicateſſe à ne rougir de rien. Je ne pus approuver ſes maximes : je ne l'eſtimois point aſſez pour croire qu'il me fût glorieux d'en être aimé ; & autant qu'elle avoit d'affectation pour me parler en public, autant j'en avois de l'éviter. Elle me chaſſa ainſi de tous les lieux où je pouvois la rencontrer ; & enfin je me chaſſai moi-même de chez elle, & je ne ſortis pas plus honorablement de cette intrigue, que j'avois fait de la précédente. On m'accuſa encore de ne ſavoir pas profiter de mes avantages ; mais j'avoue que je n'ai jamais pu regarder comme un avantage, d'être

aimé d'une femme qu'on ne ſauroit eſtimer.

Je ne fus pas plus heureux en ce temps-là, en voulant m'attacher à d'honnêtes femmes, que je l'avois été en m'attachant à d'autres; je fus même trompé d'une maniere plus groſſiere que je ne l'avois été en aucune autre aventure de ma vie.

Dans le temps qu'on venoit de tous côtés me propoſer des maîtreſſes, & que je commençois à me laſſer de n'en trouver aucune à mon gré, je me ſentis prévenu d'inclination & d'eſtime pour une femme illuſtre, que ſa ſageſſe & ſa vertu ont fait propoſer pour un modéle parfait pendant tout le temps qu'elle a été à la Cour. Je n'avois dit à perſonne que j'euſſe du penchant pour cette femme; & elle vivoit d'une maniere ſi réguliere & ſi irreprochable, que je regardois l'inclination que j'avois pour elle comme une folie qu'il falloit étouffer: mais une de ces perſonnes qui avoient pris à tâche de me donner des maîtreſſes, me dit un jour qu'elle ſavoit bien que j'aimois, & elle me nomma la Dame dont je viens de parler. Comme je n'en avois jamais rien dit à perſonne, je crus que celle qui devinoit ſi juſte avoit commerce avec le Démon. Je lui demandai d'où elle avoit appris ce qu'elle me diſoit. C'eſt, me répondit-elle, la Dame

elle-même qui s'est apperçûe que vous l'aimiez : elle a pour vous autant d'inclination que vous en avez pour elle ; &, si vous étiez homme à vouloir faire un peu de dépense, & à ne point regarder à ce qu'il pourroit vous en coûter, je viendrois bien à bout de vous la faire voir. On n'a pas oublié que j'ai dit que je regrettois de faire de la dépense pour des maîtresses ; mais ce n'étoit point l'avarice qui me tenoit, ce n'étoit que la crainte d'être dupe ; & il me sembloit qu'on l'étoit toujours, quand on achetoit si cher une marchandise qui vaut si peu : cependant je n'avois ce ménagement qu'à l'égard des femmes décriées, & je m'imaginois qu'on ne pouvoit trop payer une honnête femme. Il y avoit une espéce de contradiction dans ce sentiment ; & c'étoit errer dans le principe, que de croire qu'il pût y avoir d'honnêtes femmes entre celles qu'il faut acheter, mais j'avois bien d'autres erreurs, & je ne me donne pas ici pour un homme éclairé. Toute ma vie a été, comme on l'a vû, une suite d'aveuglemens & de contradictions ; & tout homme qui n'aura pas plus de vertu & de conduite que j'en avois alors, sera exposé aux mêmes folies.

Je regardai ce que me disoit la personne qui me parloit, comme la chose du monde qui devoit m'être, & la plus glorieuse, &

la plus agréable. Je lui promis tout l'argent qu'elle voudroit, ſi elle venoit à bout de ce qu'elle me faiſoit eſpérer; mais c'étoit une coquine, qui, ayant deviné que j'avois du penchant pour cette Dame, par la maniere dont elle s'étoit un jour apperçûe que je la regardois, avoit pris la réſolution de me piller en me donnant l'eſpérance de la voir. Elle ne lui avoit jamais parlé, & je fus aſſez ſot, pendant ſix ſemaines, pour être flatté de cette eſpérance. Tous les jours elle me venoit trouver, comme ſi elle fût venue de la part de cette Dame : tous les jours elle me propoſoit des rendez-vous le matin, qu'elle envoyoit contremander deux heures après : cependant elle me demandoit pour chaque rendez-vous un argent nouveau ; tantôt, diſoit-elle, pour louer un caroſſe, tantôt pour trouver une maiſon commode. Enfin, il m'en coûta plus de cent piſtoles pour être mené de cette maniere ; & je ne m'apperçus que j'en étois la dupe, que quand la perſonne qui m'avoit fait ces propoſitions, diſparut tout d'un coup. Je n'ai jamais sû ni ce qu'elle étoit devenue, ni comment elle étoit ſi bien inſtruite de tout ce qui regardoit la Dame qu'elle me promettoit; car ce n'étoit que ſur cent particularités qu'elle m'en avoit rapportées, que j'avois ajouté foi à ſes promeſſes.

Je ne dirai point tous les autres panneaux qu'on me dressa, pendant que je fus regardé comme un homme qui vouloit payer ses maîtresses. J'en ai dit assez pour faire connoître à quoi l'on est exposé, quand la débauche & le déreglement nous livrent à ces infâmes entremetteurs, qui sont à Paris en si grand nombre, & qu'on trouve où l'on ne s'aviseroit jamais de les chercher. Combien d'hommes & combien de femmes jouissent d'une heureuse réputation, qui n'ont des amis, du crédit & du bien, que parce qu'ils font ce honteux métier !

Je passai tout l'hiver dans les aveuglemens dont je viens de parler, & je n'avois aucune intrigue, quand il fallut se mettre en campagne. Je ne puis désavouer que quelque peine que j'eusse à me passer de ces sortes d'amusemens, je ne laissois pas de me trouver heureux de n'en avoir point lorsqu'il falloit retourner à l'Armée. J'avois toute une autre application à mon devoir, & toute une autre ardeur pour la guerre, quand aucune inclination ne m'arrêtoit à Paris. On a beau dire que c'est l'amour qui a servi à donner du courage aux plus grands hommes. Je suis très-persuadé que cette passion a plus détruit de Héros qu'elle n'en a formé; & sans en apporter d'autres preuves que mon expé-

rience, il eſt certain que toutes les fois que j'avois des maîtreſſes, j'enrageois quand il les falloit quitter, & que j'étois ravi, dès qu'on ne faiſoit rien à la guerre, & que je pouvois avoir aiſément mon congé pour revenir auprès d'elles. Je ne doute pas que ce qui ſe paſſoit en moi à cet égard, n'arrive à tous ceux qui aiment; & je croi que quelque grand homme que l'on ſoit, dès qu'on a l'amour en tête, on eſt expoſé à faire bien des fautes dans le métier de la guerre. Combien de grands hommes ont laiſſé leurs conquêtes imparfaites, pour retourner voir leurs maîtreſſes, & ont négligé leur gloire, pour ſatisfaire aux impatiences d'une paſſion amoureuſe! Mais, pour ne parler que de moi, je ſuis perſuadé que cette paſſion ſeule a été la cauſe de ce que je n'ai jamais rien fait. Je ne manquois ni de courage, ni de conduite, pour tout ce qui regardoit mes emplois; mais l'amour m'a toujours donné des contre-temps & attiré des affaires, qui ont rendu, ſi j'oſe le dire, tout mon mérite inutile. On doit me pardonner, ſi je fais ſouvent ces réflexions; mais toutes les fois que je penſe à la maniére dont j'ai vécu, je ne puis m'empêcher de déplorer mes égaremens, & je voudrois que tant d'honnêtes gens, ſi capables de ſervir l'Etat, fuſſent bien perſuadés de l'intérêt qu'ils ont à éviter les écueils

qui ont nui tant de fois à ma réputation & à ma fortune. Mais le malheur eſt que les hommes font toujours ces réflexions trop tard, & qu'ils ne conçoivent bien leurs fautes, que quand elles ſont irréparables.

Mon frere, qui avoit été fait Lieutenant Général dès l'année précedente, fut envoyé en Catalogne, pour y commander l'Armée du Roi, juſqu'à l'arrivée du Duc de Mercœur. Pour moi, je fus deſtiné pour ſervir dans celle de M. de Turenne, qui, comme on en étoit convenu avec Cromwel, aſſiégea Dunkerque. Comme je n'avois aucune galanterie en tête, & que j'étois ravi d'être éloigné de ma femme, je ne m'appliquai qu'à chercher les occaſions de me diſtinguer dans cette campagne, & qu'à la fournir toute entiére. Ce fut la premiére fois de ma vie que je ſouhaitai qu'une campagne durât long-temps. Quand j'étois amoureux, je ne penſois en partant qu'à ménager bien-tôt mon retour, & je n'avois jamais eu aſſez d'attention, pour être inſtruit des détails des affaires mêmes où j'avois eu part; car il faut avouer qu'on peut être dans une Armée, y combattre & s'y diſtinguer, ſans être capable de rendre compte de la maniére dont les choſes s'y paſſent. Chacun ne voit que ce qui eſt autour de lui, & il faut aimer le métier, & n'avoir que cela dans l'eſprit, pour con-

noître & développer la conduite de ces sortes d'événemens. Ce fut la situation où je me trouvai. Je ne pensai en partant de Paris, qu'à étudier tout ce qui arriveroit cette année-là dans l'Armée que je servois. J'en fis de petits journaux, que j'envoyois à mon frere à mesure que je trouvois l'occasion de lui écrire, & je croi qu'on sera bien aise d'en voir ici quelques-uns.

D'Amiens le 15 de Mai 1658.

Nous partons demain, & notre rendez-vous est à Merville. M. le Maréchal m'a dit qu'il étoit fâché que vous ne fussiez pas en Flandre, & qu'il croyoit que vous n'auriez guére d'occupation en Catalogne. On dit que nous en aurons de reste ici. Je suis le seul qui soutient que nous marchons à Dunkerque. Tout le monde me traite là-dessus de visionnaire. On croit que nous allons à Hedin. Pour moi, qui suis toujours persuadé depuis le traité d'Angleterre, que nous en voulons à Dunkerque, j'ai besoin d'un peu de foi pour ne pas changer d'opinion; car le moyen d'attaquer Dunkerque, pendant que nous n'avons aucune des Places circonvoisines? Bergues & Nieuport sont aux Ennemis, & on ne parle point de les attaquer. S'il étoit possible de prendre Dunkerque, sans avoir pris ces Places, je croirois que c'est là le dessein

ſein de M. de Turenne, mais ce ſeroit une terrible entrepriſe. D'ailleurs, les fourages manquent du côté de la Mer ; tous les environs de Dunkerque ſont inondés, & les Ennemis ſont maîtres de tous les poſtes qui communiquent avec Mardick. Le temps nous éclaircira. Adieu. J'ai envoyé en partant la lettre de change......

A Bethune le 19 de Mai 1658.

IL n'eſt plus queſtion de Hedin ; mais on ne devine pas mieux le deſſein de M. de Turenne. On dit qu'il va attaquer Furnes, & qu'en même temps Caſtelnau & le Comte de Soiſſons feront le ſiége de Bergues & de Nieuport. C'eſt le moyen de tomber ſur Dunkerque, mais auſſi c'eſt avertir les Ennemis que nous en voulons à cette Place. Je n'y comprens rien, & M. de Turenne eſt le ſeul qui ſache ſon ſecret. Il eſt fort gay, & il ne me voit jamais qu'il ne me demande ſi vous ne vous ennuyez point en Catalogne. J'ai été commandé avec une partie de la garniſon de Bethune, pour aller reconnoître les Ennemis au-delà de la Lys. J'ai trouvé un corps de troupes au Mont-Caſſel, & ſur le rapport que j'en ai fait, on m'a commandé avec le Marquis de Crequi, pour les enlever. On dit que M. de Turenne nous ſuivra de près. Adieu.

A Caffel le 21 de Mai 1658.

Monfieur de Turenne eft ici. L'Armée doit le fuivre ; il a envoyé les bagages à Montreuil. Aucun de ceux que nous avons trouvés ici, ne nous a réfifté ; nous les avons faits prefque tous prifonniers. M. de Crequi a été fort applaudi de M. de Turenne, qui m'a auffi témoigné beaucoup de fatisfaction. Il y a deux jours que la pluye ne ceffe point, & les chemins font abfolument rompus. Je croi que M. le Maréchal féjournera ici pour attendre l'Artillerie qui vient lentement à caufe des mauvais chemins. On croit toujours les trois fiéges dont j'ai parlé.

Nous avons féjourné un jour à Caffel. Les bagages font arrivés. Nous voici à la hauteur de Bergues ; mais tout le pays d'ici à Dunkerque eft inondé. M. de Turenne n'en fait que rire. Il m'a demandé fi je favois nager, je lui ai dit que non ; mais que je l'apprendrois, s'il ne falloit que cela pour prendre Dunkerque. Il a déja fait prendre une route fur la coline. Pour moi, je croi qu'il laiffera là Furnes, Bergues & Nieuport, & qu'il commencera par faire inveftir Dunkerque. J'oubliois de dire que nous avons découvert un chemin vers Mardick, mais nous n'en fommes pas mieux. Ce chemin eft fi rompu, qu'il nous fera inutile.

Sur la hauteur des Dunes le 5 de Juin.

VOus ſerez ſurpris, quand je vous dirai que Dunkerque eſt aſſiégé, & que la tranchée a été ouverte cette nuit. Il faut convenir que M. de Turenne en ſait plus que nous. Le chemin de Mardick eſt devenu un chemin aſſuré par les faſcines, & de plus, nous ſommes maîtres d'un fort qui nous couvre autant que ſi nous avions pris Bergues. Les Barques Angloiſes nous apportent au Camp toutes ſortes de munitions de Calais. Enfin, rien ne peut retarder la priſe de Dunkerque, que le courage de M. le Prince. On nous menace qu'il forcera nos lignes; nous l'attendons. Adieu, je vous quitte; il faut monter la tranchée. Les Aſſiégés n'ont point encore fait de ſortie; je ne voi guéres d'apparence qu'ils ſe rendent ſi-tôt. L'Armée de Dom Juan d'Autriche n'eſt qu'à deux journées.

Le 8 de Juin.

NOs travaux avancent, malgré la réſiſtance des Aſſiégés. Ils firent hier une ſortie du côté de Nieuport. Ils étoient au nombre de quinze cens hommes de pied & de ſix cens chevaux. Ils ont été repouſſés avec perte de plus de ſix cens hommes. M. le Comte de Soiſſons a été commandé pour les recevoir

avec le Marquis de Crequi & le Comte de Guiche. Ce dernier eſt bleſſé. J'ai perdu vingt-cinq ſoldats de mon Régiment. Saint-Allard a été tué. Nous avons eſſuyé le plus grand feu. J'ai eu une légere bleſſure au bras gauche. Tout eſt calme aujourd'hui. On dit que le Maréchal d'Hocquincourt eſt commandé pour venir reconnoître nos lignes, en attendant que l'Armée ennemie ſoit en état de les forcer. Je plains ce Maréchal. J'ai vû une lettre où il jure contre la méſintelligence qui eſt entre M. le Prince & Dom Juan. Il n'eſt pas à ſe repentir de ce qu'il a fait. S'il étoit bien conſeillé, il nous ameneroit le corps qu'il commande, au lieu de s'en ſervir contre nous. Nous le recevrions avec joie ; car quelque confiance qu'ayent nos troupes, le voiſinage des Ennemis les chicane. On ne doute point, s'ils s'avancent, que l'on n'aille au-devant d'eux, & qu'il n'y ait une bataille en forme. Nous l'aimerions mieux que de languir devant une Ville. Cependant, nous faiſons bonne chere. Les Anglois font merveilles, & Milord Locard fait tous les jours de nouveaux préſens à M. de Turenne. Ce Général n'eſt pas plus ému que s'il avoit lû dans les aſtres la priſe de Dunkerque & la défaite des Eſpagnols. On joue un jeu de diable chez le Milord. Bellefonts y perdit avant hier quatre mille piſtoles. Il y a un petit démêlé entre lui & Buſſy. Ce dernier s'eſt vengé par quelques couplets de chanſon. Adieu.

Le 13 de Juin 1658.

LE pauvre Maréchal d'Hocquincourt a été tué, & on crie ses derniéres paroles dans le Camp, avec ses regrets & ses adieux: Nous avons ici force Chantres du Pont-neuf. Cependant, tel Chantre à qui il en peut arriver autant; car on ne doute point qu'on ne donne bataille. Ce sont les Suisses qui ont tué le Maréchal d'Hocquincourt. Il s'étoit avancé pour reconnoître nos lignes. Humiéres, qui avoit ordre de le chasser, a pensé être pris. Les Suisses de Mollondin, qui s'étoient cachés derriére une Dune qui flanquoit le chemin par où ce Maréchal s'avançoit, ont paru dans l'instant qu'il se retiroit, & ont fait une décharge. Il a reçu un coup de mousquet dans le ventre, dont il est mort deux heures après. M. de Turenne se rendit maître hier au soir de deux Dunes assez proches du quartier du Roi, d'où les Ennemis pouvoient tomber sur nous. Tout est dans la meilleure disposition du monde. Dom Juan n'est plus qu'à une lieue. Nos troupes brûlent de combattre; mais on dit que M. le Cardinal a mandé à M. de Turenne de donner un assaut, ne voulant point hazarder une bataille. Ce Général n'en fera ni plus, ni moins. Si les Ennemis paroissent, son Eminence aura beau dire: il faudra se battre, & les choses sont trop avancées pour reculer.

Le 14 de Juin.

IL *n'eſt que midi, & nous ſortons victorieux d'une des plus ſignalées batailles qui ait jamais été donnée. Je ne croyois pas en vous écrivant hier au ſoir, être ſi proche d'une ſi grande action; mais c'en eſt fait, la victoire eſt complette, & voici comment tout s'eſt paſſé.*

Je vous mandai hier que les Ennemis étoient à une lieue de nous; & pendant que je vous écrivois, M. de Turenne étoit à cheval pour les obſerver. Il remarqua qu'ils avoient déja jetté un Pont ſur le Canal de Furnes, & que rien ne les empêchoit de venir à nous. Il jugea qu'il n'y avoit plus à marchander, & qu'il falloit donner bataille. Il revint au Camp, & dès le ſoir, l'ordre fut donné de ſe tenir prêt pour le lendemain à la pointe du jour. Pradel eſt reſté à la garde des tranchées, avec quatorze Compagnies des Gardes; & Marins à la garde du Camp, avec deux Régimens d'Infanterie & deux Eſcadrons. Notre Cavalerie a été rangée ſur deux lignes, vingt-ſix Eſcadrons ſur la premiere & dix-neuf ſur la ſeconde. Crequi & Humiéres commandoient l'aîle droite de la premiere ligne, & Caſtelnau l'aîle gauche, ayant Varenne ſous lui. Eguancourt a eu l'aîle droite de la ſeconde ligne, & Schomberg la gauche. Entre les deux aîles de la

premiere ligne étoient onze bataillons, ſous le commandement de Gadagne, & entre les deux aîles de la ſeconde, ſept bataillons ſous les ordres de Belleſonts. Le corps de réſerve a été compoſé de quatre eſcadrons, ſous le commandement de Richelieu, ſoutenu par la Gendarmerie, où Buſſi & la Salle ont pris leurs poſtes. Le mien a été à l'aîle droite de la premiere ligne, qui étoit oppoſé à l'aîle gauche des Ennemis, commandée par M. le Prince; ce qui m'a donné lieu de voir ſouvent ce Prince pendant le combat, & de ſauver la vie à Bouteville, que ſept de nos Cavaliers ſe diſputoient après l'avoir fait priſonnier. Caſtelnau a commencé l'attaque, & a eu bon marché des Eſpagnols. Le Comte de Soiſſons a taillé en piéces leur Infanterie à la tête de ſes Suiſſes.

Ce qui nous a donné un ſi prompt avantage de ce côté-là, ç'a été que notre aîle gauche a pris à revers l'aîle droite de Dom Juan, qui n'ayant point de canon, & ayant négligé de faire occuper un aſſez grand terrain, qui étoit inondé au commencement du combat, n'a trouvé perſonne qui pût ſoûtenir ſes troupes, ſur leſquelles notre aîle gauche eſt tombée, partie du haut des Dunes, partie des chemins coupés, d'où nous les repouſſions quatre à quatre. La réſiſtance a été plus grande du côté de leur aîle gauche, & nous aurions été rompus, ſans la précaution qu'a-

voit prise M. le Maréchal, de faire cacher le Régiment de Bretagne sous les Dunes avancées, d'où il a pris l'Armée du Prince en flanc, pendant que nous l'attaquions d'un autre côté. Ce Prince a eu deux chevaux tués sous lui. Bouteville, Mailly, Colligny, le Prince de Roubais, Rochefort & Guitault ont été faits prisonniers. Nous allons dîner chez M. le Maréchal; & je croi qu'après cette victoire, je ne tarderai pas à vous mander la prise de Dunkerque.

Je continuai à écrire de la sorte à mon frere pendant toute la campagne; mais je supprime le reste de mes Lettres, parce qu'elles grossiroient trop ces Mémoires.

Dunkerque ne tint que dix jours après cette bataille, & se rendit le 25 de Juin. Leyde, qui en étoit Gouverneur, étoit mort le 24. d'une blessure qu'il avoit reçûe pendant le siége. Le Roi vint au Camp, dès que la Place eut battu la chamade, & en vit sortir la garnison. La prise de Bergues, de Dixmude, de Gravelines & d'Oudenarde, suivit celle de Dunkerque. Ypres fut encore pris sur la fin de la campagne, après que M. de Turenne eut battu le Prince de Lignes. Nous eûmes aussi quelque intention sur Alost, & M. de l'Islebonne fut commandé pour en faire le siége, & moi sous ses ordres; mais on nous contreman-

da ſur l'avis qu'on avoit reçu, que les Ennemis avoient jetté ſept Régimens dans la place. Ainſi, n'ayant plus rien à faire en Flandre, je revins à Paris au mois d'Octobre, & je croi que le goût que j'avois pris pour la guerre, m'auroit entiérement guéri de celui que j'avois pour les femmes, ſi deux choſes n'étoient arrivées, qui ſervirent à me rendre plus fou que jamais du côté de la galanterie. L'une, fut la froideur du Cardinal Mazarin, qui parut non-ſeulement à mon égard, mais auſſi à l'égard de mon frere & de toute notre famille. Il avoit tenu mon frere en Catalogne, où il ſavoit bien qu'on ne feroit rien, & l'avoit même raillé à ſon retour ſur la levée du ſiége de Camredon, quoique mon frere, en ſe retirant de devant cette Place, n'eût fait qu'obéir aux ordres de ſon Eminence. Pour moi, je croyois avoir mérité pendant toute la campagne de Flandre, d'avoir part aux careſſes que le Cardinal fit à tous les Officiers qui s'y étoient diſtingués; mais je fus preſque le ſeul à qui il ne dit rien. Il commençoit dès ce temps-là à ſe dégoûter de ceux dans l'alliance deſquels j'étois entré, & que je regardois comme mes protecteurs auprès de lui.

Mais la ſeconde choſe qui acheva de me perdre, fut la paix; mon malheur ayant voulu que je ne repriſſe de l'ardeur pour

la guerre, que dans le temps qu'elle alloit finir. A peine fûmes-nous à Paris, que nous apprîmes qu'on ménageoit le mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne, & que ce mariage alloit nous donner une paix générale.

Pour comble de disgrace, mon second frere revint à Paris, amenant avec lui une Françoise qu'il avoit trouvée en Suéde, & qui se disoit sa femme. Ils n'avoient l'un ni l'autre aucun bien; & la premiere chose qu'ils firent, fut de nous plaider pour la succession de notre mere, qui étoit morte depuis dix-huit mois, après avoir mangé presque tout ce qu'elle avoit. Ma sœur étoit devenue veuve il y avoit deux ans, sans avoir d'enfans. Elle vivoit avec nous, ayant vû nettement que la part qui lui étoit échûe de ce que nous avoit laissé ma mere, n'étoit pas assez considérable pour se passer de mon frere aîné & de moi; mais dès que mon second frere fut revenu, il lui mit cent chiméres dans la tête, & ils se joignirent ensemble, pour demander compte de la succession, qu'ils nous accusoient d'avoir entiérement tournée à notre profit. Ainsi, il fallut plaider, & on juge bien que j'étois peu propre à cette maudite occupation. J'en laissai tout le soin à mon frere aîné; & m'en reposant sur lui, je ne pensai qu'à me consoler de tant de disgra-

tes, par ma ressource ordinaire, c'est-à-dire, par la galanterie & par l'amour.

Je m'attachai à une fille qui étoit depuis peu chez la Reine, & qui effaçoit toutes les autres filles de cette Princesse, non-seulement par sa beauté, mais aussi par sa modestie & sa sagesse; vertus rares & difficiles dans un poste où tant d'autres vivoient sans réputation & sans conduite. Je vis bien qu'il seroit difficile de m'en faire aimer, non-seulement par la vertu dont elle se piquoit, mais aussi parce qu'elle n'avoit en vûe que de trouver un établissement, & je ne devois pas croire qu'ayant ce dessein, elle écoutât un homme marié; mais ces difficultés ne me rebuterent point, & je puis même dire qu'elles servirent à m'engager. Je ne cherchois qu'une occupation délicate; & après tous les malheurs qui m'étoient arrivés avec des maîtresses coquettes, j'étois ravi d'essayer si je ne trouverois point plus de goût à posséder le cœur d'une personne vertueuse, qui sauroit accorder sa passion avec son devoir; mais cette idée étoit chimérique, & je ne trouvai ni assez de délicatesse en moi, pour me renfermer dans ces bornes, ni assez de vertu en elle pour contenter une passion délicate, quand j'en aurois été capable. A peine fus-je parvenu à me faire écouter, que je sentis naître tous les desirs des passions les plus déré-

glées. Cependant, j'eus la force de ne les point témoigner, perſuadé que dès le moindre ſoupçon que je donnerois, on s'armeroit de fierté contre moi, & qu'on m'obligeroit à me retirer. Je paſſai un mois dans cette contrainte, où rien ne me conſoloit que l'idée de la vertu de ma maîtreſſe; mais j'avois beau me dire à moi-même que c'étoit beaucoup pour une perſonne ſi ſage de m'écouter, je croyois toujours que puiſqu'elle avoit été capable de m'écouter, elle pourroit avoir d'autres complaiſances, & je ne cherchois que l'occaſion de parler plus nettement. Mais cette occaſion étoit difficile à trouver; & dès que je voulois ouvrir la bouche, l'idée de ſa vertu me retenoit, & je parlois d'autres choſes.

Combien de fois me ſus-je mauvais gré de mon peu de délicateſſe; car je croyois que mes deſirs n'étoient que l'effet de la groſſiéreté de mon amour! Je ne ſavois pas ce que je crois maintenant très-véritable, que ces deſirs naiſſent de la paſſion même; que les cœurs les plus délicats ceſſent de l'être dès qu'ils aiment, & que les vertueuſes amours dont les hommes ſe piquent, ne ſont qu'une illuſion.

Pendant que je combattois ainſi contre moi-même, ma maîtreſſe me dit un jour qu'elle vouloit m'apprendre, comme à un ami capable de lui donner conſeil, qu'elle

étoit aimée d'un homme qu'elle me nomma, & que l'alliance que j'avois avec lui, ou plûtôt que ſes malheurs m'empêchent de faire connoître ici. C'étoit l'homme de la Cour le plus libéral pour ſes maîtreſſes, & l'emploi qu'il exerçoit, lui donnoit toute ſorte de pouvoir pour ſignaler ſa libéralité. Elle m'apprit donc que cet homme étoit amoureux d'elle, & qu'il lui avoit fait offrir cent mille écus, pour l'obliger à répondre à ſon amour.

Je ne fus point ſurpris que cet homme eût porté ſa libéralité juſques-là, car cent mille écus ne lui coûtoient rien ; mais je fus très-étonné qu'une fille, dont la vertu m'avoit ſi fort intimidé, eût aſſez écouté ces offres, pour demander conſeil ſur le parti qu'elle avoit à prendre. Je jugeai qu'elle n'étoit pas telle que je me l'étois imaginé ; & pour m'en convaincre davantage, je réſolus de diſſimuler mon étonnement. Prenant un viſage aſſuré : ma foi, lui dis-je, Mademoiſelle, cent mille écus ne ſont point à négliger ; & ſi j'étois à votre place, je ne balancerois pas à les accepter. A peine eus-je prononcé ces paroles, qu'elle me regarda avec indignation. Quoi ! dit-elle, vous dites que vous m'aimez, & vous pouvez me donner ce conſeil ! Moi ! repris-je auſſi-tôt. Je ne vous le donne, que parce que j'ai cru que c'étoit ce que

vous vouliez qu'on vous conſeillât ; car ſans cela, n'auriez-vous pas pris votre parti de vous-même, & n'auriez-vous pas envoyé promener cet homme & ſes cent mille écus, ſans en parler à perſonne ? Ç'a été mon deſſein, reprit-elle, & je ne vous en ai voulu parler, que pour voir ce que vous me diriez ; mais je vois bien que je me ſuis trompée, & que vous ne m'aimez pas. Croyez-moi, ajoûta-t'elle, ne vous contraignez point. Je vois que vous n'étes point capable d'une paſſion délicate, & que tout ce que vous m'avez dit juſqu'à préſent, n'a été que de beaux diſcours. Je l'avouerai repris-je auſſi-tôt, en me jettant à ſes pieds, que je vous aime éperdument, que je deſire tout, que j'eſpére tout, & que je n'ai paru vous conſeiller de recevoir les cent mille écus de mon rival, que pour voir ſi quelque choſe pourroit ébranler une vertu qui me déſeſpere. Que n'oſai-je croire, Mademoiſelle, que vous voudriez bien la ſacrifier à l'argent ? Ce ſeroit moi qui vous donnerois les cent mille écus ; car enfin, rien ne me coûtera pour être heureux. Vous, reprit-elle, & où les prendriez-vous ? Elle me dit ces paroles avec un air de mépris, qui me fit croire qu'elle vouloit me reprocher que je n'étois pas riche ; & cela me rappella l'idée que j'avois eue dès le commencement de la converſation,

de ſon peu de délicateſſe & de vertu. Je ſai bien, lui dis-je froidement, que je ne ſuis pas auſſi riche que celui qui vous offre cette ſomme; mais je ſai bien que juſqu'ici, je vous avois aſſez aimée pour vous la trouver, ſi j'avois cru qu'un pareil marché eût pu s'accorder avec votre vertu & ma délicateſſe. Ne nous mêlons point, répondit-elle, d'entreprendre au-deſſus de nos forces. Je ne ſai ſi vous pourriez, en cas que je fuſſe intéreſſée, me donner tout ce que je voudrois qu'on me donnât; & je ne ſai auſſi ſi j'aurois la force de réſiſter à quiconque pourroit me le donner. Ainſi, demeurons-en comme nous ſommes, & laiſſez-moi prendre mon parti comme je pourrai, à l'égard des offres qu'on me fait. Je voulus repliquer, mais il ſurvint quelqu'un dans ce moment qui m'empêcha de le faire, & je ſortis une heure ou deux après, ſans avoir pû lui parler en particulier.

Dès que je fus chez moi, & que j'eus fait réflexion à cette aventure, je jugeai que cette fille avoit pris ſon parti, & que les cent mille écus l'avoient gagnée. J'avoue que je l'aimois, & que je l'eſtimois même aſſez, pour croire qu'il n'y avoit qu'une pareille ſomme qui pût la tenter. Je la trouvois excuſable dans le peu de bien qu'elle avoit, de n'avoir pas été indifférente à des offres capables de la mettre

à ſon aiſe. Quelle eſt la femme, diſois-je, qui n'en feroit pas autant ? Et après tout, que fait mon rival, que ce que j'aurois fait moi-même, ſi j'avois été auſſi riche que lui ? Qu'ai-je eſperé de la paſſion que j'ai pour elle, ſinon qu'elle accorderoit un jour à ma ſeule tendreſſe, ce qu'elle va ſacrifier à l'argent d'un autre ? Et n'eſt-il pas plus sûr pour elle, ſi elle a à ſe démentir, qu'elle ne le faſſe que pour aſſurer ſa fortune ? A peine avois-je fait ces réflexions, que je les condamnois, & que toutes mes penſées n'alloient qu'à la mépriſer & qu'à la haïr. Je paſſai ainſi deux ou trois jours dans le plus cruel état du monde. Enfin, l'amour l'emporta, & oubliant les belles réſolutions que j'avois priſes, de ne plus avoir que des paſſions délicates & déſintéreſſées, je pris le parti de marchander cette fille, & de tenter ſi elle ne pourroit point accorder à mes bienfaits, ce que je croyois qu'elle vouloit donner aux offres d'un autre. Quels retours n'ont point les paſſions ! Je me voyois réduit, au milieu des ſentimens délicats & vertueux auſquels j'avois crû me borner, & à ne plus demander que la préférence dans un marché où l'argent devoit décider, & je croi que j'aurois été aſſez fou pour me dépouiller de tout, afin d'avoir cette préférence, tant j'avois du dépit de me voir ſupplanté par un autre, &
tant

tant j'étois peu capable de prendre le parti que tout honnête homme auroit dû prendre en pareille occaſion, car il n'y en avoit point d'autre que de mépriſer cette fille, & je ne doute pas qu'on ne me blâme d'avoir balancé. Mais de quoi n'eſt-on pas capable quand on aime ?

M'étant donc réduit par l'aveuglement de ma paſſion à l'indigne parti d'acheter cette maîtreſſe, je cherchai à la voir & à la dégoûter, par mes offres, de celles qu'on lui avoit faites. Mais elle ne fit que ſe moquer de tout ce que je lui pus dire, me rappellant toujours à mon peu de bien. Enfin, voyant que je m'opiniâtrois à lui dire que je lui fournirois les cent mille écus, elle changea de ton, & me dit que tout ce qu'elle en avoit fait, n'avoit été que pour m'éprouver ; qu'il étoit faux que cet homme lui eût offert cent mille écus, & qu'elle étoit ravie de voir que je l'aimois aſſez pour vouloir me ruiner pour elle ; que jamais elle n'accepteroit rien de moi, ni de qui que ce fût ; que toute ſa vûe étoit de s'établir, & que ſi j'étois capable de l'aimer ſans rien exiger d'elle, elle me verroit toujours avec plaiſir. Elle me quitta après ces paroles, me laiſſant également incertain, & ſur le parti que je prendrois à ſon égard, & ſur l'idée que je devois avoir d'elle. Mais je m'apperçus bien-tôt qu'elle m'évitoit ; &

comme la raiſon m'étoit un peu revenue ; je ne doutai pas qu'elle ne fût indigne de mon attachement, & je réſolus de ne la plus aimer.

La ſuite m'apprit que c'étoit le parti que je devois prendre ; car je fus éclairci par la diſgrace qui arriva quelque temps après à celui qui avoit offert les cent mille écus, qu'elle les avoit acceptés. Elle n'en profita pas ; car cet homme, au lieu de lui donner l'argent dont il étoit convenu, ſe contenta de lui en payer les intérêts ; mais elle les perdit avec le principal, quand il fut diſgracié ; & tout ce qu'elle retira de la complaiſance qu'elle avoit eûe pour lui, fut de voir ſa réputation ſacrifiée, car perſonne n'ignora cette intrigue. Elle devint ſi publique, que cette fille n'oſa plus paroître, & fut obligée de paſſer ſa vie dans un Couvent.

Le mauvais ſuccès de cette mauvaiſe affaire, me perſuada de nouveau, qu'il n'étoit pas poſſible de trouver une femme qui méritât un attachement délicat, & cela me remit dans la ſituation où j'étois auparavant, de ne m'attacher aux femmes, que dans la vûe de paſſer agréablement auprès d'elles le temps que le mariage me faiſoit ſi mal paſſer chez moi. Je gardois toujours beaucoup de meſures avec ma femme, nonſeulement parce que j'étois naturellement

ennemi de l'éclat, mais encore parce que je voulois ménager ſes parens, que je regardois toujours comme mes protecteurs; mais enfin, elle porta les choſes ſi loin, que je ne pus ignorer qu'elle avoit une intrigue avec un homme de la Cour, qui ne bougeoit de chez elle. Cet homme avoit épouſé une perſonne fort aimable, & je réſolus de donner à ce mari le même chagrin qu'il me donnoit, & de faire auprès de ſa femme le perſonnage qu'il faiſoit auprès de la mienne. Je commençai donc à la voir reguliérement, & je la trouvai ſi diſpoſée à ſe venger de ſon mari, qu'en peu de jours, je me vis avec elle ſur le pied que je ſouhaitois. Mais qui pourroit dire juſqu'où va la bizarrerie du cœur? La conduite qu'elle eut à mon égard, acheva de m'ôter tous les doutes que je voulois avoir de celle que tenoit ma femme. Je ne doutai plus qu'elles n'euſſent toutes deux les mêmes égaremens; & toutes les fois que j'étois avec celle-ci, je ne pouvois m'empêcher de penſer que ma femme étoit ſur le même pied avec un autre. Cela me rendit chagrin & inquiet, & je me reprochai d'aider moi-même à ma honte. C'eſt ce qui me fit rompre cette intrigue, peu de jours après que je l'eus commencée, pour ne plus m'appliquer qu'à chaſſer de chez moi celui qui m'étoit ſuſpect. Je ne ſai s'il avoit

eu les mêmes ſentimens que j'avois ; mais depuis qu'il m'avoit vû attaché à ſa femme, il avoit paru négliger la mienne, & il ne la voyoit preſque plus dans le temps que j'étois réſolu d'empêcher qu'il ne la vît. Ce ne fut pas le ſeul effet que produiſit l'attachement que j'avois eu pour cette Dame ; il ſervit encore à rèndre ma femme plus raiſonnable ; & ſoit qu'elle voulût ſe conſoler d'avoir perdu ſon amant, ſoit qu'elle eût été jalouſe de ce que j'avois aimé ſa femme, elle s'appliqua, quand elle vit que j'avois ceſſé de la voir, à avoir pour moi des maniéres toutes différentes de celles qu'elle avoit eûes juſques-là. Elle chercha à me plaire, & elle le fit avec des airs ſi engageans, que je recommençai à la trouver aimable. Ainſi, nous nous remîmes enſemble ſur le pied, non-ſeulement de la meilleure intelligence du monde, mais encore d'une tendreſſe très-vive & très-ardente.

Je laiſſe à deviner par où ce changement fut produit, & pourquoi deux maris & deux femmes ſe remirent dans leur devoir par l'endroit qui auroit dû les déſunir ; car la Dame que j'avois aimée, en uſa à l'égard de ſon mari, comme ma femme à mon égard : ils s'aimérent plus que jamais. Il faut qu'il y ait en cela quelque raiſon, que de plus habiles gens que moi pourront pé-

nétrer. Tout ce que je puis dire, c'eſt que la choſe arriva ainſi; & j'ai toujours cru depuis, qu'il n'y a point de mari qui ſe conſole des injures qu'on lui fait par celle qu'il rend.

Nous n'eûmes ma femme & moi aucun éclairciſſement ſur le ſujet qui nous avoit réconciliés, & nous vécûmes enſemble pendant quelque temps, comme ſi rien ne fût jamais arrivé. A force même d'aimer ma femme & de la trouver aimable, j'oubliai qu'elle m'eût donné lieu de ſoupçonner ſa conduite; & il faut tomber d'accord que les maris ont pour leurs femmes, quand elles ſont aimables, des foibleſſes dont on ne croiroit pas qu'un homme pût être capable. Pour moi, je n'ai jamais été étonné depuis ce temps-là, quand j'ai vû des maris aimer encore leurs femmes, les rechercher & les reprendre, quelques infidelles qu'elles fuſſent : c'eſt ce qui doit faire voir le malheur qu'il y a d'épouſer de jeunes perſonnes qui ont toujours aſſez de beauté pour être aimées de leurs maris, & combien ceux-ci doivent prendre de précautions, pour éviter avec elles des éclats qui ſont ſujets à des retours ſi honteux.

L'amour que je repris alors pour ma femme, me garantit de toute autre intrigue le reſte de cette année. Nous gagnâmes le procès que nous avions contre mon

ſecond frere ; mais à peine l'eut-il perdu ; qu'il en eut un autre d'une autre eſpéce, contre la Françoiſe qu'il avoit amenée de Suéde. Elle ſe diſoit ſa femme, & lui, au contraire, prétendoit qu'il ne l'avoit jamais épouſée. Elle eut recours à mon frere aîné & à moi, pour avoir raiſon de cette injure. Nous avions intérêt que ce mariage ne ſubſiſtât point, car cette femme n'avoit aucun bien, & nous ne devions pas ſouhaiter que notre frere, qui n'étoit pas riche, ſe chargeât d'une femme qui lui ſeroit à charge, auſſi bien qu'à nous. Mais quand elle nous eut expoſé ſon affaire, & nous eut fait voir les certificats de ſon mariage, nous jugeâmes qu'elle avoit raiſon de ſe dire ſa femme, puiſqu'effectivement, il l'avoit épouſée avec toutes les formalités requiſes. Nous crûmes qu'il ne nous étoit pas permis d'appuyer l'injuſtice qu'on lui faiſoit ; & quelque tort que nous fiſt ce mariage, nous nous employâmes à faire entendre raiſon à ſon mari ; mais il étoit déja ſi irrité contre nous, par la perte du procès que nous avions gagné, qu'il nous accuſa d'être de mauvais freres, & de n'appuyer les prétentions de cette femme, que pour achever de le perdre. Cela nous obligea de l'abandonner à lui-même, & de le laiſſer ſe démêler de cette affaire, ſans prendre aucun parti. Celui qu'il prit pour y réuſſir, fut de faire diſpa-

roître cette femme, en la faiſant enlever d'un Couvent où nous l'avions miſe, & où mon frere aîné avoit la charité de payer ſa penſion.

C'étoit une perſonne fort jolie, qui n'avoit que vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Elle étoit fille d'un François établi en Suéde, qui avoit à Paris des parens aſſez conſidérables. Son mari avoit d'autant plus de tort de l'abandonner, qu'il l'avoit aimée pendant plus de ſix ans, & qu'il ne l'avoit obtenue de ſon pere qu'en l'épouſant, & que ſur les fauſſes lettres qu'il avoit produites de ma mere & de mon frere aîné, qui paroiſſoient ſouhaiter ce mariage, & qui marquoient que mon frere avoit de grands biens en France.

Je ne ſai s'il s'étoit dégoûté d'elle en arrivant à Paris, ou s'il eſpéroit d'y faire un mariage plus avantageux; mais à peine y eut-il connu l'état de ſa fortune, & perdu le procès dont j'ai parlé, qu'il la voulut renvoyer où il l'avoit priſe, & qu'il nia qu'elle fût ſa femme.

Elle étoit, comme j'ai dit, dans le Couvent où mon frere aîné l'avoit miſe, & nous n'avions garde de croire qu'on cherchât à l'enlever; mais un ſoir que nous revenions d'une terre aux environs de Paris, nous paſſâmes devant la porte du Couvent où étoit cette fille, & nous y vîmes un grand

monde aſſemblé. Nous demandâmes ce que c'étoit, & on nous dit que des hommes y étoient venus pour enlever une fille; qu'ils avoient rompu les parloirs, & qu'on informoit contr'eux. La Supérieure de ce Couvent étoit amie de mon frere, & il ſe crut obligé de la voir. Nous apprîmes que c'étoit mon ſecond frere qui avoit fait cette belle expédition. Jamais entrepriſe n'avoit été plus mal concertée. Il étoit venu avec des Soldats aux Gardes, & ayant demandé la perſonne qu'il vouloit enlever, il la retint par le bras à travers de la grille, pendant que ceux qu'il avoit avec lui, la rompoient. Cela ne ſe put faire ſi promptement qu'on ne vint au bruit. La femme de mon frere ſe ſauva de ſes mains, & rentra dans le Couvent, où elle apprit à tout le monde la violence qu'on avoit voulu lui faire. C'étoit un attentat où il n'alloit pas moins que de la vie, & nous prévîmes bien que dès qu'on feroit un procès-verbal des grilles rompues, mon frere ſeroit pourſuivi comme pour un crime capital. Nous obtînmes qu'on ſupprimeroit cette circonſtance, & qu'on diroit ſeulement que mon frere étoit venu pour reprendre ſa femme. Ce fut ainſi que la choſe fut expoſée dans le procès-verbal, & ſur le champ, nous allâmes chercher mon frere, pour l'inſtruire du ſeul moyen qu'il y avoit de ſe mettre

mettre à couvert des pourſuites criminelles que l'on alloit faire contre lui. Nous le trouvâmes aux environs du Couvent où il ſe tenoit encore, tant il voyoit peu les conſéquences de l'action qu'il venoit de faire. Mon frere aîné lui parla, & lui dit qu'il ſe feroit trancher la tête s'il ne préſentoit inceſſamment une Requête, par laquelle il diroit que la perſonne qu'il vouloit enlever, étoit ſa femme, & qu'il demandoit qu'elle lui fût rendue. Nous eûmes bien de la peine à lui faire comprendre que c'étoit le ſeul moyen de ſe tirer d'affaire; il fallut le menacer, & lui dire qu'on ne pardonnoit point en France de ſemblables attentats contre des Maiſons Religieuſes : tout ce que nous pûmes obtenir, c'eſt qu'il feroit ce que nous ſouhaitions; mais qu'il poignarderoit ſa femme dès qu'on la lui auroit rendue.

Mon frere aîné ne perdit point de temps; & il fit tant par ſon crédit que la choſe tourna comme nous le demandions. Ainſi mon ſecond frere ayant expoſé dans ſa Requête, que la perſonne qu'il vouloit enlever étoit ſa femme, il ne lui fut plus permis de dire le contraire, & il fallut qu'il la reconnût pour telle malgré lui. Ce qu'il y eut de plus ſurprenant, c'eſt qu'il l'aima plus que jamais; & que dès qu'il vit qu'il ne pouvoit faire autrement, il ne penſa plus, ni à s'en

faire ſéparer, ni à dire qu'elle n'étoit pas ſa femme : Il fit de néceſſité vertu. Je crois pouvoir dire, à l'occaſion de cette affaire, que s'il étoit permis aux maris de déſavouer leurs femmes, il n'y en a preſque point qui ne fuſſent tentés de le faire, & que ſi l'impoſſibilité de rompre le mariage quand il eſt fait, en rend d'un côté le joug pénible, elle ſert de l'autre à déterminer les gens mariés à bien vivre enſemble. On a beau ſe plaindre des Loix rigoureuſes qui ont rendu le mariage indiſſoluble, ce ſeroit encore pis s'il ne l'étoit pas.

Mon ſecond frere ſe trouva donc à l'égard de ſa femme, comme moi à l'égard de la mienne; & on peut juger par-là que nous étions gens de bonne pâte à l'égard du ſexe. Ce fut ſans doute une choſe ſinguliére, de trouver dans la même famille, deux maris qui paſſérent ainſi d'une extrémité à l'autre, & qui après avoir haï leurs femmes, en redevinrent amoureux. Mais peut-être y a-t-il beaucoup de maris qui voudroient avoir le courage d'en faire autant, & qui ſont moins touchés de l'infidélité de leurs femmes, par l'injure qu'elles leur font, que par la honte qu'il y a d'aimer encore une femme infidelle.

Pour moi, j'avoue que j'étois peu ſenſible à cette honte. Toutes les preuves que j'avois de la mauvaiſe conduite de mon

épouſe, me paroiſſoient équivoques; & comme le public l'avoit toujours aſſez ménagée pour n'en raconter aucune hiſtoire éclatante, je ne jugeai point à propos de m'inquiéter là-deſſus; & quiconque auroit voulu blâmer ma conduite, & me donner des impreſſions contre elle, n'auroit pas été bien venu auprès de moi.

Je ne prétens point que mon exemple ſerve de régle à perſonne. On voit bien par le récit ſincére que je fais de mes égaremens, que je ne me propoſe point comme un modéle; & qu'au contraire, je ſuis le premier à me condamner en tant de mauvais partis que l'on m'a vu prendre ſi ſouvent. Je puis pourtant dire que je crois n'avoir point mérité de blâme, en reprenant pour ma femme le goût & la conſidération que javois eûe autrefois pour elle; & je ne puis approuver cette malignité qu'on a dans le monde contre les gens mariés, qui voudroit que quand une fois un mari a été mal content de ſa femme, il ne revînt point de ſon dégoût.

Je me trouvois le plus heureux du monde dans le bon ménage que nous faiſions, & je l'aurois été toute ma vie, ſi ma femme & moi nous avions aſſez goûté le bonheur dont nous jouïſſions, pour être en garde contre tout ce qui pouvoit le troubler: Mais, ni elle, ni moi nous n'eûmes

point là-dessus assez d'attention. Elle reprit bientôt ses hauteurs, & moi mon train ordinaire; c'est-à-dire, que dès qu'elle commença à me négliger, je cherchai à me consoler ailleurs.

Notre amitié dura jusqu'au voyage d'Espagne. Ma femme fut nommée au nombre des Dames qui devoient accompagner la Reine Mere; & cette distinction, qu'elle ne croyoit devoir qu'au crédit de ses parens, la rendit si vaine, qu'elle ne daigna pas seulement me consulter sur les dépenses qu'elle fit pour ce voyage. Pour moi, je partis dès le mois de Mai, & j'allai à Saint Jean de Luz y attendre le Cardinal Mazarin, qui devoit s'y rendre pour y conclure les Articles de la Paix, & ceux du Mariage du Roi avec l'Infante d'Espagne.

J'arrivai en ce lieu là un mois plutôt que le Cardinal, & n'ayant rien à faire, je résolus d'aller jusques à Madrid. Je voulois voir si on se souviendroit encore de l'Esclave Algérien, & si je n'y trouverois point quelqu'une des Maîtresses que j'y avois eues il y avoit huit ou neuf ans. Je ne sai même si ce ne fut point un effet du climat où j'avois eu tant d'aventures, mais dès que je fus en Espagne je ne me sentis occupé que du désir d'en avoir encore de nouvelles. Ma confiance & mon intrépidité romanesque me reprirent, & je ne pensai qu'à trouver

les occaſions de les ſignaler. Je fis ce voyage avec le Marquis d.... & le Chevalier d...... qui ſur le récit que je leur avois fait des Dames Eſpagñoles, n'avoient pas moins d'envie que moi d'engager quelque intrigue avec elles, & nous nous trouvâmes tous trois de la plus belle humeur du monde pour courir les aventures : car c'eſt ainſi que je dois appeller les deſſeins que nous nous propoſions.

Sitôt que nous fûmes arrivés, nous allâmes ſaluer le Roi. Ce Prince me reconnut, & il ne put s'empêcher de rire en me reconnoiſſant. Il me dit qu'il étoit ravi de me retrouver, & qu'il feroit bien du plaiſir à l'Infante ſa fille, en lui faiſant voir un homme dont elle avoit oüi raconter de ſi étranges aventures; & auſſi-tôt nous menant dans ſon appartement, il me préſenta à elle, en lui diſant : Je vous améne l'Eſclave Algérien dont je vous ai tant parlé. L'Infante ſe prit à rire, & elle me demanda où étoit mon habit d'Eſclave, & ſi je ne l'avois pas apporté avec moi. Je lui répondis que je ne ſavois ce que tout cela étoit devenu, & que c'étoit des hiſtoires de ma jeuneſſe qu'il falloit oublier. Non, non, reprit-elle, on ne les a pas oubliées, & je vais vous faire voir des gens qui s'en ſouviennent bien. En diſant ces paroles, elle appella une Dame qui étoit à un coin

de la chambre, & elle lui demanda ſi elle me reconnoiſſoit. Cette Dame étoit Eleonor. Elle rougit en me voyant; mais ſe raſſurant auſſi-tôt, elle répondit à l'Infante qu'elle n'avoit garde de ne pas reconnoître un homme à qui elle étoit redevable de la vie, & qu'elle étoit bien-aiſe de m'avoir retrouvé pour me témoigner encore ſa reconnoiſſance. Je la ſaluai profondément dès que je l'eus reconnue, & elle me parut ſi belle que je ſentis renaître toute la paſſion qu'elle m'avoit autrefois inſpirée. Je lui répondis par des complimens généraux, & enſuite on parla du Roi & de la Cour de France; on nous fit là-deſſus cent queſtions; l'Infante me montra un Portrait du Roi, & me demanda s'il étoit bien reſſemblant. Je ne manquai pas de prendre cette occaſion pour lui dire que le Roi avoit mille qualités & mille agrémens que le Peintre n'avoit pu exprimer. Elle nous demanda enſuite, ſi les Portraits qu'on avoit vus d'elle en France lui reſſembloient. Le Chevalier d . . . en tira un de ſa poche qu'il lui préſenta, lui diſant qu'il avoit été pris ſur celui qu'on avoit donné au Roi. Elle le regarda, & elle dit qu'elle étoit trop flatée, & que le Roi verroit bien de la différence entre le Portrait & l'Original; mais qu'au moins elle eſpéroit qu'il feroit grace à ſon peu de beauté, en faveur du

respect & du dévoûment qu'elle auroit pour lui. Rien ne fut plus galant de part & d'autre que cette conversation, & l'Infante nous charma par sa modestie, son honnêteté & sa douceur. Pour moi, je n'avois de l'attention que pour Eleonor; je n'osois pourtant la regarder, & il me sembla aussi qu'elle évitoit de rencontrer mes yeux.

Je ne fus pas le seul qui eût alors de l'attention pour elle; le Marquis de .... ne la put voir, & savoir que c'étoit celle dont je lui avois parlé en lui racontant l'aventure de l'Esclave, sans concevoir le désir de l'aimer à son tour. Il ne douta point que puisqu'elle avoit eu de la passion pour moi, elle ne fût capable d'en avoir pour lui, & il se laissa aller au penchant qu'il eut pour elle, avec d'autant plus de facilité, qu'il ne crut point que ce fût une conquête au dessus de ses espérances.

Il me demanda en sortant si j'avois pu revoir une si belle femme, & dont j'avois été aimé, sans vouloir l'aimer encore; que pour lui il avouoit qu'il n'avoit jamais rien vu de plus aimable, & que si je le trouvois bon, ce seroit par elle qu'il commenceroit ses aventures en Espagne. Je lui répondis que j'étois bien-aise qu'il fût du même goût que moi; que je lui avouois que je l'aimois autant que je l'avois aimée, mais que cela ne devoit pas l'embarrasser, puisqu'en

pareille occaſion chacun étoit pour ſoi; que ſans nous brouiller, nous devions agir chacun de notre côté pour réuſſir; & que s'il étoit plus heureux que moi, je ne lui en ſaurois point mauvais gré; comme auſſi je prétendois qu'il me pardonnât ſi je réuſſiſſois mieux que lui. Il me dit que la partie n'étoit pas égale, & qu'il voyoit bien qu'avec les habitudes que j'avois en Eſpagne, je trouverois des facilités qu'il n'avoit pas; & que pour agir en bon ami & en galant homme, je devois lui laiſſer cette femme, & m'attacher à une autre. Comme nous ne parlions qu'en badinant, nous prîmes le Chevalier pour régler nos prétentions. Le Chevalier dit que la demande du Marquis étoit juſte, & il me condamna à lui abandonner cette conquête, & à m'en propoſer une nouvelle. Je parus ſouſcrire à cet arrêt : mais dans le fonds je ne haſardois pas beaucoup, car j'étois très-perſuadé que le Marquis ne réuſſiroit pas, & je ne doutois point que dès que je pourrois voir Eleonor en particulier, je ne m'en fiſſe encore aimer.

La fortune de cette Dame étoit changée. Je ne ſus point le détail de tout ce qui lui étoit arrivé depuis mon départ; j'appris ſeulement qu'elle étoit veuve, & que le Roi d'Eſpagne qui l'aimoit toujours, l'avoit miſe auprès de l'Infante en qualité de ſeconde

Dame d'honneur. Il n'étoit pas facile de lui parler & de la voir, & je m'attendois bien qu'elle ne tarderoit pas à m'apprendre comment je pourrois y parvenir : car en Eſpagne il faut que ce ſoit toujours les femmes qui faſſent les avances. La maniére dont elles ſont obſervées les réduit à cette néceſſité.

Je paſſai deux ou trois jours dans l'attente de ſes nouvelles, & tous ces jours-là je la voyois chez l'Infante, mais je ne lui parlois point autrement que des yeux, & je me repoſois, pour m'expliquer avec elle, ſur le rendez-vous que je ne doutois pas qu'elle ne dût bientôt me donner. Le Marquis qui n'avoit pas lieu d'en eſpérer un pareil, fut fort alerte pour lui marquer de la paſſion, & il fit tant qu'il lui dit un jour en paſſant auprès d'elle qu'il l'aimoit éperdûment.

Cependant je ne recevois aucun meſſage de ſa part; j'en étois d'autant plus ſurpris, que j'avois eu lieu de juger, par la maniére dont elle m'avoit regardé toutes les fois que je l'avois vue, qu'elle avoit envie de me parler. Je me laſſai d'attendre inutilement, & je mis mon application à trouver l'occaſion de lui dire un mot à l'oreille quand je la verrois chez l'Infante. Je fus plus de huit jours ſans trouver cette occaſion, & il me parut même qu'elle

m'évitoit. Enfin je la trouvai, & ſans que perſonne me remarquât, je lui dis que j'attendois ſes ordres, & que je mourrois ſi elle ne me les donnoit bientôt. Elle me répondit froidement : Hé, Monſieur! que voulez-vous qu'on faſſe de vous? Vous êtes marié.

Ces paroles, & la froideur dont elle les accompagna, me firent juger qu'elle avoit eſpéré que je l'épouſerois; & je me ſouvins de tout ce qu'elle m'avoit dit autrefois là-deſſus, & du goût qu'elle m'avoit témoigné pour demeurer en France. Je ne doutai pas qu'elle n'eût encore le même goût; & enfin j'appris par le ſoin que j'eus de m'en informer adroitement, que depuis qu'on avoit propoſé le mariage de l'Infante, elle avoit extrêmement ſouhaité de l'accompagner en France, & qu'elle auroit voulu épouſer quelque François, pour être obligée à ne ſe plus ſéparer de cette Princeſſe. Dès qu'elle me revit, elle eſpéra que je pourrois l'épouſer; mais ayant appris que j'étois marié, elle perdit cette eſpérance, & elle attacha ſes vues d'un autre côté. C'eſt ce qui lui donna de la froideur pour moi, & ce qui la fit pancher du côté du Marquis ſi-tôt qu'elle s'en connut aimée, & qu'elle eut appris qu'il n'étoit pas marié.

Elle l'écouta, elle lui donna l'occaſion

de la voir, & cet homme qui ne ſongeoit qu'à s'en faire aimer, lui promit qu'il l'épouſeroit. Cette promeſſe n'étoit qu'un artifice pour la tromper; car, quoique le Marquis ne fût pas marié, il n'en étoit pas plus propre au deſſein qui engageoit cette Dame à l'écouter : Car il ſavoit bien que ſa famille, qui étoit également puiſſante & diſtinguée en France, ne conſentiroit jamais qu'il épouſât une Etrangére, & tout ce qu'il lui promit ne fut que pour l'amuſer, & tâcher d'avoir une intrigue avec elle.

Je ſus tout cela par le Chevalier, à qui le Marquis rendoit compte du progrès qu'il faiſoit auprès de cette maîtreſſe; & j'avoue que le chagrin de le voir plus heureux que moi, augmenta le zéle que je devois avoir pour empêcher qu'une femme que j'avois aimée, & que j'aimois encore, ne fût ſi honteuſement trompée.

J'en dis ma penſée au Marquis, mais il prit tout ce que je lui dis pour un effet de ma jalouſie. J'en voulus informer Eleonor; mais le Marquis l'avoit prévenue, & elle crut que le dépit & le chagrin me faiſoient parler. J'appris par le Chevalier qu'ils ſe voyoient trois fois la ſemaine, & qu'il ſe vantoit d'être fort bien auprès d'elle. J'en eus un chagrin mortel, & je réſolus de ne pas laiſſer ignorer à Eleonor que le

Marquis ne l'épouseroit jamais. Je lui écrivis tout ce que je savois là-dessus, lui marquant l'impossibilité de ce mariage, quand le Marquis auroit été de bonne foi. Ma Lettre étoit un peu piquante contre lui, & la jalousie m'en fit dire tout le mal que j'en savois.

Eleonor donna ma Lettre au Marquis, qui ne garda plus de mesures avec moi, & qui voulut me voir l'épée à la main. Le Chevalier fit ce qu'il put pour nous raccommoder, mais inutilement. Nous nous battîmes; le Marquis fut blessé, & M. de Grammont étant arrivé dans ces entrefaites, manda notre combat à M. le Cardinal qui étoit à Saint Jean de Luz. Son Eminence m'envoya ordre de la venir trouver, & fit faire le même commandement au Marquis, qui ne se trouva pas en état de se mettre en chemin, à cause de sa blessure. Pour moi, je n'avois aucun prétexte pour ne pas obéir, & il fallut me rendre aux ordres du Cardinal, avec tout le chagrin que je pouvois avoir, en pensant que d'un côté je laissois le Marquis en possession d'une femme que j'aimois, & que de l'autre j'allois m'exposer à toute la colére, & peut-être à la disgrace de ce Ministre. Mais heureusement pour moi, je trouvai toute la Cour arrivée, & ma femme eut assez de crédit pour appaiser son Eminence, & obtenir

que je ne ferois point envoyé à Pierre-Encife, où l'on avoit d'abord donné l'ordre pour me faire conduire. Le Cardinal me traita fort mal, il me dit que je ferois toujours fou, & que fans la confidération qu'il avoit pour ma femme, il me mettroit pour jamais hors d'état de faire voir aux Etrangers toute la folie des François. Cette affaire fit prendre à ma femme un nouveau pied pour me méprifer, & j'eus le malheur que tout le monde difoit qu'elle avoit raifon, & que moi-même je ne pouvois la condamner : car je n'étois pas affez aveugle pour ne pas voir l'extravagance & tout le malheur de cette derniére aventure.

L'Infante arriva à Saint Jean de Luz, conduite par le Roi fon Pere. Eleonor ne fut point de ce voyage, & j'appris que le bruit de fon intrigue avec le Marquis, & celui de notre combat, l'avoient fait éloigner. Le Marquis arriva auffi; Monfieur de Grammont, dont il étoit parent, fit fa paix, & nous obligea de nous embraffer. Le Chevalier m'apprit qu'il étoit fort confolé de la perte d'Eleonor, qui enfin avoit reconnu qu'il la trompoit : Mais elle n'avoit pu fe venger de lui, parce que dans le temps qu'elle fut défabufée, on l'éloigna d'auprès de l'Infante, & que le Marquis fortit de Madrid. J'avois fur le cœur cette aventure, & j'étois encore affez bon pour

m'inquiéter de la deſtinée d'Eleonor.

Le Roi d'Angleterre étoit venu à la Conférence, pour y pourſuivre l'affaire de ſon rétabliſſement; mais il n'en eut pas grande ſatisfaction, quoique Cromwel fût mort depuis ſix ou ſept mois. On avoit aſſez d'autres affaires à traiter, ſans ſe charger de celle-là. Je trouvai à la ſuite du Roi d'Angleterre, un jeune Anglois que je reconnus. C'étoit Eliſabeth d'Arcil qui ſuivoit ce Prince ſous ce déguiſement; & comme s'il y eût eu de la deſtinée pour raſſembler au même lieu tous les aventuriers que j'avois reconnus, j'y retrouvai l'Hermite de Fontarabie en qualité d'Ambaſſadeur de Portugal. Il m'apprit que deux ou trois mois après m'avoir quitté, il étoit retourné en Portugal, où il avoit demeuré caché juſqu'à la mort du Roi Jean; que depuis la mort de ce Prince il avoit été rétabli dans ſes biens, & qu'il avoit beaucoup de crédit auprès de la Régente. Il n'en eut pas aſſez à la Conférence pour empêcher que la France n'abandonnât le Portugal, & cet Ambaſſadeur ſe retira fort mal content. Je trouvai auſſi le Duc de Lorraine à qui je racontai mon aventure de Bruxelles, lorſque je m'étois fait paſſer pour un de ſes Domeſtiques. Ce Prince me fit beaucoup de careſſes, & depuis ce temps-là j'ai eu toujours une liaiſon particuliére avec lui.

C'étoit un Prince à-peu-près de mon humeur ſur le chapitre des femmes, & qui a toujours ſacrifié ſa fortune & ſa réputation à ſes galanteries; ſans cela notre Siécle n'auroit peut-être point eu de plus grand homme. Il avoit un génie extraordinaire pour la Guerre, mais rien ne le touchoit que ſon plaiſir. Il mépriſoit également la bonne & la mauvaiſe fortune, & jamais il n'étoit gai que quand il étoit le plus malheureux. Une Bourgeoiſe l'amuſoit lorſqu'il ne pouvoit trouver mieux, & il ſe divertiſſoit dans un Corps-de-garde avec de ſimples Capitaines d'Infanterie, comme il auroit pu faire avec les plus grands Princes. Quoiqu'il eût quelque choſe de trop populaire, &, ſi j'oſe le dire, de trop bas pour un Souverain, il n'étoit pas poſſible de ne le point aimer quand on le connoiſſoit, & il n'y avoit point d'homme d'un commerce plus aiſé, & plus réjouiſſant. Il m'apprit que pendant ſa priſon d'Eſpagne, il avoit fort oüi parler d'Eleonor. Je lui racontai mes aventures avec elle, ſur tout la derniére. Il me dit que puiſqu'elle avoit tant de goût pour la France, il falloit lui donner ſatisfaction, & que s'il avoit ſu où la prendre, il auroit été lui offrir ſes ſervices. Il ne penſoit guéres, ni moi auſſi, quand il me diſoit ces paroles, que nous aurions bientôt l'occaſion de faire ce qu'il

propoſoit : Mais deux ou trois jours après un Eſpagnol me donna une Lettre, & s'échappa après me l'avoir rendue, ſans que je puſſe ſavoir ce qu'il étoit devenu. C'étoit une Lettre d'Eleonor qui me conjuroit par l'amitié que j'avois eûe autrefois pour elle, de ne pas laiſſer impunie la tromperie que le Marquis lui avoit faite; elle m'apprenoit en même temps qu'elle étoit à Tolede dans un Couvent où elle m'aſſuroit qu'elle ne m'oublieroit jamais. Elle finiſſoit, me conjurant encore de la venger du Marquis; & qu'à cet égard, ſans me rien preſcrire, elle s'en repoſoit ſur mon bon cœur.

Je montrai cette Lettre au Duc de Lorraine, qui l'ayant lue, me dit que je ne devois pas beaucoup m'inquiéter de ce qu'elle me mandoit à l'égard du Marquis; que c'étoit une folle de chercher cette vengeance: mais que je lui ferois bien plus de plaiſir, ſi je la pouvois tirer de ſon Couvent, & que ſi je voulois nous irions enſemble l'en délivrer. Je crus que le Duc ne parloit pas ſérieuſement, mais il me répéta que c'étoit tout de bon; & le dépit que j'avois de la maniére dont cette femme en avoit uſé avec moi à l'occaſion du Marquis, ne ſervit qu'à me donner encore plus d'envie de faire ce que le Duc me propoſoit. Pour lui, il ne ſongeoit qu'à s'en faire une maîtreſſe, & il n'étoit pas libre dès que ces fantaiſies lui prenoient. Enfin,

Enfin, ce qui passe toute vrai-semblance, & ce qui étoit contre toute sorte de raison, nous prîmes lui & moi le dessein d'aller chercher cette femme à Tolede. Comment, lui dis-je, votre Altesse veut-elle faire ce voyage ? En poste, reprit le Duc, & je me déguiserai en Courier. Nous serons revenus à Paris avant que la Cour y soit arrivée, & personne ne s'avisera de demander ce que je suis devenu ; on sait bien que je ne dis pas quand je pars. J'enverrai mes gens m'attendre à Bordeaux ; faites-en autant de votre côté, si le cœur vous en dit. Je n'avois garde de trouver des difficultés où ce Prince n'en voyoit pas. J'étois même si surpris de voir un Souverain courir ces sortes d'aventures, que quand ce n'auroit été que pour la rareté du fait, j'aurois voulu l'y accompagner. Nous partîmes donc de Saint Jean de Luz, & au lieu de prendre le chemin de la France, nous y tournâmes le dos, & rentrâmes en Espagne. Nous n'avions que deux hommes qui couroient avec nous, & je ne pouvois assez m'étonner de voir le Duc de Lorraine en cet équipage, ni de ce qu'il s'exposoit à cette fatigue, pour voir une femme qu'il ne connoissoit pas. Mais dès que nous fûmes à Vittoria, je m'apperçus qu'il ne prenoit pas le chemin de Tolede, mais celui de Madrid. Il me dit alors que charité bien

ordonnée commençoit par ſoi-même, & qu'avant que de penſer à ma maîtreſſe, il étoit juſte qu'il penſât à la ſienne; qu'il m'avouoit qu'il avoit une inclination à Madrid; que c'étoit une fille qui n'avoit pas moins de paſſion pour la France qu'Eleonor; qu'il alloit lui propoſer de ſortir d'Eſpagne avec elle, & qu'il ne déſeſpéroit pas de l'y faire conſentir dès qu'il lui donneroit une compagne.

Ce diſcours me ſurprit beaucoup, car je n'avois penſé à enlever Eleonor, que parce que j'eſpérois que le Duc s'en chargeroit, & je jugeai bien qu'il faudroit qu'elle me tombât ſur les bras, puiſque ce Prince avoit une autre inclination. Je ne lui diſſimulai point mon embarras là-deſſus. Il me dit que je ne ſerois point chargé d'Eleonor, & qu'il étoit aſſez grand Seigneur, & d'ailleurs Cavalier aſſez galant, pour entretenir deux maîtreſſes.

Nous arrivâmes donc à Madrid, & j'enrageois de tout mon cœur de m'être engagé à ce voyage. Le Duc vit ſa maîtreſſe, qui étoit une jeune perſonne de dix-ſept ou dix-huit ans. Je ne ſai comment il avoit trouvé le moyen de faire connoiſſance avec elle, mais il en étoit fort amoureux, & il lui avoit promis de l'épouſer, ſi elle vouloit le ſuivre en Lorraine. Ce Prince lui en fit la propoſition, en lui diſant qu'Eleonor

ſeroit de la partie, & il n'eut pas de peine à la perſuader : la gloire d'être Princeſſe Souveraine flatoit trop une Eſpagnole, pour refuſer l'occaſion de la devenir. Le Duc voulut que je la viſſe pour lui confirmer tout ce qu'il lui avoit dit, touchant le deſſein que nous avions d'enlever Eleonor avec elle. Il me mena au lieu où il avoit coutume de la voir, & je reconnus que c'étoit la maiſon de Manrique, & que cette jeune perſonne étoit fille de cette perfide maîtreſſe que j'avois eûe, & dont j'ai tant parlé ſous le nom d'Iſabella. Je ne ſai ſi les viſites du Duc de Lorraine avoient été connues; mais le ſoir qu'il me mena dans cette maiſon, on étoit en embuſcade pour nous ſurprendre, & à peine fûmes-nous dans la chambre où le Duc avoit coûtume de voir ſa maîtreſſe, que Manrique ſon Pere y entra ſuivi de pluſieurs valets, qui ſe ſaiſirent du Duc & de moi, quelque réſiſtance que nous puſſions faire. Le Duc ne ſe déconcerta point, & il dit à Manrique qu'il vouloit épouſer ſa fille, & qu'il étoit le Duc de Lorraine. Manrique ne répondit à cette propoſition que par un éclat de rire, ne pouvant ſe perſuader que celui qui lui parloit fût en effet le Duc de Lorraine. Il m'avoit apperçu, & me reconnoiſſant, il n'avoit pas douté que ce ne fût moi qui avois une intrigue avec ſa fille; & prenant

le Duc pour un de mes Domeſtiques, il ſe mit à rire croyant qu'il ne ſe diſoit le Duc de Lorraine, que pour me donner le temps de me ſauver en l'amuſant. Mais le Duc qui l'avoit vu en Flandre, ſe fit reconnoître, & Manrique commença à parler d'un autre ton.

Pour moi, je fus ſi ſurpris de me trouver dans une maiſon où il m'étoit arrivé autrefois tant de fâcheuſes aventures, & de voir Manrique, cet homme dont j'avois tant de ſujet de craindre le reſſentiment, que dès que je vis qu'il commençoit à reconnoître le Duc, je m'échappai des mains de ceux qui m'avoient arrêté, & ſortis de la chambre, eſſayant de me ſauver : mais la premiére perſonne que je rencontrai fut ſa femme, qui fut auſſi ſurpriſe que moi de me trouver là. Je ne l'avois jamais vûe à la Cour, pendant que j'avois été à Madrid dans mon dernier voyage. Je m'en étois informé, & j'avois appris qu'elle & ſon mari vivoient dans une grande retraite, & qu'ils étoient preſque toujours à la campagne. Iſabella ne douta point que je ne fuſſe entré chez elle, parce que j'avois une galanterie avec ſa fille ; mais je la déſabuſai, en lui diſant que le Duc de Lorraine étoit celui ſur qui rouloit cette intrigue, & qu'il avoit envie de l'épouſer. Iſabella qui avoit toujours ſon même caractére, me dit que

nous pouvions donc les laiſſer enſemble, & elle me mena dans ſon appartement, où je reconnus bientôt qu'elle ne vouloit pas manquer l'occaſion de refaire connoiſſance avec moi : mais ſon mari y ſurvint un moment après, ſuivi du Duc & de ſa fille. On demanda au Duc s'il étoit vrai qu'il voulût épouſer cette fille, & le Duc ayant répondu que c'étoit ſon deſſein, on lui répondit qu'on lui donnoit parole de ne la point marier juſqu'à ce que ce Prince fût dans ſes Etats; & que dès qu'il y ſeroit on lui améneroit cette fille, en cas qu'il eût des raiſons de ne la pas épouſer avec éclat. Le Duc parut conſentir à cette propoſition, & nous ſortîmes un moment après, Manrique me faiſant des honnêtetés en faveur du mariage dont le Duc lui donnoit l'eſpérance.

Dès que nous fûmes retirés où nous logions, le Duc me dit qu'abſolument il vouloit enlever cette fille, & que tout ce qu'il avoit ſemblé promettre à ſon pere, n'étoit que pour ſe débarraſſer de lui; que la fille étoit réſolue à ſe laiſſer enlever, & qu'il ne s'agiſſoit plus que d'en trouver l'occaſion; qu'elle ne ſe ſoucioit pas même qu'on lui donnât une compagne, & que nous pouvions laiſſer-là Eleonor. Ma foi, lui disje, Monſeigneur, nous ne ferons point trop mal de les laiſſer toutes deux, & Votre Alteſſe doit faire conſcience d'enlever

une jeune perſonne qui ne pourra jamais être ſa femme. Si vous m'en croyez, nous irons chercher des maîtreſſes en France. Le Duc me dit que j'avois raiſon. Je fus ſurpris de le trouver ſi docile, & qu'un voyage auſſi extraordinaire que le nôtre, n'eût point eu d'autre effet que de nous faire revenir la raiſon. Mais c'eſt ainſi que tous les jours on ſe dégoûte des choſes qu'on a le plus ſouhaitées, & que les deſſeins les plus ſurprenans n'aboutiſſent à rien; & cela eſt encore plus ordinaire en matiére de galanterie.

Je fus ravi de voir le Duc réſolu de laiſſer tout là, & de revenir en France; le viſage de Manrique m'avoit dégoûté de l'Eſpagne, la femme m'avoit paru auſſi folle, mais non pas auſſi belle qu'elle étoit il y avoit dix ans; je ne me ſentois plus pour Eleonor que le mépris & l'indifférence qu'elle méritoit, & enfin je ne voyois rien de bon pour moi à reſter en Eſpagne. J'étois las de courir ces aventures romaneſques, & je portois compaſſion au Duc de Lorraine de n'être pas plus ſage. Son caractére étoit comme un miroir où je voyois tout ce qu'il y avoit dans le mien de ridicule & d'extravagant, & jamais je n'ai eu plus d'envie d'éviter les femmes, qu'en voyant les folies qu'elles faiſoient faire à un ſi grand homme. C'eſt ce qui m'a appris que

l'on peut ſe corriger quelquefois de ſes défauts dans la compagnie de ceux en qui on les reconnoît; & que quand nous en voyons le ridicule dans un autre, nous concevons mieux celui qu'ils ont en nous.

Nous nous en allâmes donc comme nous étions venus; mais nous fûmes volés aux environs de Bayonne. Tous les chemins étoient pleins de coquins que les deux Cours avoient attirés dans le Pays, & qui y étant demeurés après le départ de l'une & de l'autre, dévaliſoient tous ceux qu'ils trouvoient. On nous prit nos chevaux & tout notre argent. Le Duc ne faiſoit qu'en rire, & avoit cent agréables rencontres ſur l'état dans lequel nous fûmes obligés de regagner Bayonne. Nous fimes plus de ſix lieues à pied; & le Duc, pour ſe divertir, diſoit à tous ceux que nous rencontrions, que nous étions de pauvres Pelerins qui revenions de Saint Jacques. Il falloit en rire malgré moi; car, dans le fonds, je ne pouvois approuver qu'un Prince de ce rang s'expoſât à de ſi étranges aventures. Je crois que ce n'eſt point un exemple à ſuivre; & que ſi c'eſt un défaut aux Princes de s'entêter de leur qualité, c'en eſt encore un plus grand de l'oublier à ce point-là.

Mais le Duc ne changea point, & à peine fut-il à Paris, qu'il penſa y faire un mariage comme celui qu'il avoit voulu faire à

Madrid. Il eſt vrai qu'il s'adreſſa à une fille qui récompenſoit, par ſon mérite, ce qui manquoit à ſa qualité, & qui ne voulut jamais l'épouſer, dès qu'elle vit que le Roi n'approuvoit pas ce mariage.

Ce qui m'étoit arrivé en Eſpagne à l'égard d'Eleonor, avoit donné un nouveau droit à ma femme d'en uſer à mon égard ſans aucun ménagement. Je la trouvai plongée dans tous les divertiſſemens de la Cour, mais ſur tout dans le jeu. Elle avoit tous les jours chez elle cent perſonnes qui jouoient depuis quatre heures après midi juſqu'à ſept heures du matin. A peine pouvois-je quelquefois aborder de ma maiſon, & j'étois chez moi auſſi inconnu qu'un étranger. Je diſſimulois toujours; mais je n'en ſouffrois pas moins, & je crois que les maris qui ont des femmes qui jouent, ne ſont pas, quelque mine qu'ils faſſent, plus inſenſibles que je l'étois : Ils ſont heureux encore quand ils n'ont à diſſimuler dans leurs femmes que la paſſion du jeu.

Mais il fallut bientôt que ma femme prît une autre maniére de vie, par la diſgrace de ceux dont l'alliance & l'appui nourriſſoient ſa vanité & ſon jeu. Le Cardinal Mazarin mourut, & laiſſa contr'eux de terribles Mémoires; il donna auſſi des impreſſions contre moi & contre mes freres : nous fûmes entraînés dans la déroute de tous nos Protecteurs.

Protecteurs. Mon frere aîné, qui n'étoit pas déja trop content de ce que depuis quelques années on l'avoit tenu en Catalogne, où il n'y avoit rien à faire, & qui eut encore un nouveau chagrin de ce qu'on ne l'avoit point fait Cordon Bleu à la promotion de 1662. prit le parti d'aller servir chez les Vénitiens. Mon second frere retourna en Suéde, & moi je demeurai à Paris jusqu'à la conclusion du Procès de M. Fouquet.

Ma femme alla en Bretagne, où elle mourut bientôt de chagrin. Je fus près de trois ans à Paris, y ayant bien d'autres affaires que la galanterie; j'étois obligé de travailler nuit & jour pour aider à M. Fouquet à se défendre. Nous avions quatre maisons où il y avoit des Imprimeries pour imprimer des Factums; nous changions presque tous les jours de quartier, & je dois dire ici que tout cela se ménageoit par les soins & l'application infatigable du plus jeune des freres de M. Fouquet, qui étoit premier Ecuyer de la Petite Ecurie. Il n'épargna ni veilles, ni travail, ni industrie, pour être utile à son frere. Le changement de ma fortune avoit eu l'effet que produisent toujours les disgraces; je ne trouvai que des amis froids & inutiles, & j'eus encore le chagrin d'entendre dire que j'étois le moins à plaindre de tous. Mais

perſonne ne tenoit plus hautement ces diſcours, que les femmes que j'avois aimées; chacune ſe défendoit de m'avoir connu, & j'étois renié par tout.

On peut dire qu'on ne connoît point le monde, quand on n'a point éprouvé de pareilles diſgraces; il faut être malheureux pour voir à fonds le cœur des hommes, & encore plus celui des femmes.

La vie que j'avois menée pendant qu'avoit duré le Procès de M. Fouquet, n'avoit ſervi qu'à me rendre plus vif & plus impatient pour mener une vie plus agréable. J'avois beau être convaincu de la vanité du monde, & de la fauſſeté des amis; comme je manquois alors des ſeuls principes capables de rendre cetre conviction utile, c'eſt-à-dire, des principes de la Religion, je ne cherchois qu'à aſſoupir mes peines par les plaiſirs pour leſquels j'avois le plus de penchant; & c'eſt ce qui m'a fait encore, pendant près de vingt ans, mener la même vie que j'avois toujours menée, & perdre ſi long-temps le fruit de mes expériences, & le mérite de mes diſgraces.

Ma fortune fut donc entiérement ruinée par la diſgrace de M. Fouquet; on m'obligea de me défaire de mon Régiment, & ma penſion fut ſupprimée. Ma femme étant morte ſans enfans, il fallut rendre le peu de bien qu'elle m'avoit apporté; ainſi ce

mariage que nous avions regardé mon frere & moi, comme un moyen de nous avancer, eut un effet bien contraire, puisqu'il fut la cause de notre malheur.

J'avois beaucoup fait de dépenses, & on a vu que pendant quelque temps je n'avois rien épargné pour mes plaisirs; je ne croyois pas, par la confiance que j'avois dans la fortune de mes Protecteurs, que l'argent qui rouloit si abondamment chez eux, pût jamais me manquer; & sans être Homme-d'affaires ni Partisan, la liaison que j'avois avec des gens de cette profession, m'avoit donné une partie de l'aveuglement qu'ils ont dans la prospérité. J'avois fait toutes les folies qu'on leur voit faire tous les jours, quand ayant trouvé le moyen de s'enrichir sans peine, par des traités qui accumulent chez eux l'argent du Public, ils oublient ce qu'ils ont été, & osent s'égaler aux Princes par le faste & le luxe de leurs dépenses.

Je me trouvai donc réduit à environ la cinquiéme partie de mon Patrimoine, & cela ne suffisoit pas pour me donner dequoi subsister. Il est vrai que tant que dura le Procès de M. Fouquet, je ne manquai point d'argent; mais dès qu'il fut fini, je me trouvai fort mal à mon aise avec le peu de bien qui me restoit. Ma belle-sœur, femme de mon frere aîné, étoit restée en

France ; elle s'étoit retirée à une maiſon de campagne avec ſes enfans ; on n'avoit point touché à ſon bien, & il étoit aſſez conſidérable : mais l'argent qu'elle étoit continuellement obligée d'envoyer à ſon mari, la mettoit hors d'état de me donner du ſecours ; & d'ailleurs, cette femme me regardoit comme la cauſe de tout le malheur de notre famille, par l'alliance que j'avois faite. Ainſi, je vis que pour ne pas faire une mauvaiſe figure, il falloit ſuivre l'exemple de mes freres, & aller ſervir comme eux dans les Pays étrangers.

On voit bien que je n'eus pas de peine à choiſir le lieu de mon aſyle. J'avois des enfans en Pologne aſſez riches pour me donner les moyens de me ſoutenir, & je réſolus de me retirer auprès d'eux. Mais comme je penſois à vendre le reſte de mon bien, pour me mettre en état de faire ce voyage, un ami que j'avois m'en détourna, & il me dit qu'un homme comme moi ne pouvoit manquer d'argent en France, & que j'y trouverois aſſez de femmes riches qui m'en donneroient ſi je m'attachois à elles. J'écoutai ce qu'il me dit, & ajoutant foi aux hiſtoires qu'il me raconta de pluſieurs hommes de la Cour qui ne ſubſiſtoient que de l'argent des femmes, je crus que je pourrois trouver la même fortune, & que je n'avois pour cela qu'à faire

choix de quelque Dame qui fût riche, & maîtreſſe d'elle-même & de ſon bien.

Ainſi, je commençai à faire à l'égard des femmes, le perſonnage que tant de femmes avoient fait à mon égard dans le temps que je paſſois pour vouloir payer mes Maîtreſſes : mais je trouvai, ou que tout ce que l'on diſoit des femmes qui payent leurs Amans étoit faux, ou que je ne méritois pas d'être acheté. Mille Entremetteuſes s'offrirent à moi pour me trouver une femme telle que je la cherchois; mais elles me trompérent toutes, & je m'apperçus bientôt qu'elles ne me donnoient ces eſpérances que pour achever de me piller.

Je crus que ſans leur ſecours j'avois trouvé ce que je cherchois dans la connoiſſance que je fis avec une Dame, veuve d'un Magiſtrat. Elle menoit une vie aſſez retirée; mais elle ne laiſſoit pas de s'aimer beaucoup, & d'avoir un grand déſir de paroître belle & d'avoir des Amans. Comme cette Dame étoit fort riche, & que je reconnus qu'elle n'étoit point ennemie d'un engagement, je réſolus d'en avoir un avec elle. Elle m'aima, ou elle fit ſemblant de m'aimer; mais dès qu'elle s'apperçut que j'avois beſoin d'argent, elle abuſa du peu de préſens qu'elle me fit, & quoique ces préſens ne fuſſent que des bagatelles, elle prétendit que je devois lui en être aſſez obligé,

pour ne point exiger qu'elle ne partageât pas à d'autres l'honneur de ses bonnes graces. Elle faisoit tous les jours de nouveaux Amans, & dès que je voulois m'en plaindre, elle me reprochoit ses bienfaits. Je soutins quelque temps la gageure, dans l'espérance de la rendre plus délicate ; mais cela ne servit qu'à me faire mieux sentir la peine de n'être pas riche. Tous les jours des hommes sans mérite & sans esprit, étoient bien venus chez elle ; elle les combloit de caresses & d'honnêtetés, parce qu'ils étoient plus riches que moi : enfin j'étois traité presque comme si j'eusse été un Domestique à gages. Prenne qui voudra le parti de recevoir à ce prix les bienfaits d'une Maîtresse; pour moi je n'en eus pas la force, & laissant un beau jour cette femme indigne en proie à ses sots amis, je partis pour la Pologne, persuadé que pour la galanterie aussi-bien que pour tout le reste, il ne faut espérer, ni considération, ni succès, quand on n'a pas de bien.

Je voulus passer à Venise, mais mon frere me manda qu'on s'y souvenoit encore de la mort du Noble Vénitien que j'avois tué il y avoit quinze ou vingt ans. Ainsi, je pris mon chemin par l'Allemagne, ayant à peine dequoi faire mon voyage, & contraint à quarante ans que j'avois alors d'aller mandier mon pain chez des Etrangers,

ſans qu'il me reſtât rien, ni de près de vingt ans de ſervice à la guerre, ni de tout ce qui avoit fait l'occupation de ma vie, que le triſte repentir d'avoir ſort mal employé mon temps.

Pour ſurcroît d'affliction, je fus volé ſur les Frontiéres de Pologne par un parti de Tartares, & réduit à faire le reſte du voyage ſans argent, & chargé encore d'un valet que j'avois mené avec moi, qui me voyant en cet état me faiſoit enrager, & ne cherchoit que l'occaſion de me quitter & de retourner en France.

Le chagrin & la fatigue me firent tomber malade. Je m'arrêtai dans un Bourg à une journée de Varſovie, accablé d'une groſſe fiévre. J'envoyai mon valet à Varſovie, pour apprendre à la Reine de Pologne l'état & le lieu où j'étois; mais ce malheureux ne revint point, & je n'en ai point entendu parler depuis. J'ai toujours crû, ou qu'il avoit été tué, ou qu'au lieu d'aller à Varſovie, il étoit retourné en France. Ma vie qui a paru romaneſque en tant d'occaſions, le paroîtra bien davantage dans ce que je vais dire, & en effet jamais aventure de Roman n'a été plus ſinguliére.

Il y avoit quatre jours que j'étois dans ce Bourg avec la fiévre, attendant inutilement le retour de mon valet, quand la Comteſſe de Vinoski y paſſa. On lui dit qu'un étran-

ger y étoit malade, & elle voulut me voir. Je la reconnus, car je l'avois vûe souvent lorsque j'étois à Varsovie, & même elle étoit alliée de mes enfans; mais quand je vis qu'elle ne me connoissoit point, je crus ne devoir pas me nommer. Je lui dis que j'étois un Allemand qui avoit été volé, & que si elle avoit la charité de me faire porter à Varsovie, la Reine lui en tiendroit compte, parce que j'avois l'honneur d'être connu de Sa Majesté. La Comtesse eut pitié de moi, & comme elle retournoit à Varsovie, elle me fit mettre dans une litiére, & elle me logea chez elle quand je fus arrivé, jusqu'à ce que ma santé fût assez rétablie pour voir la Reine.

Ma fiévre s'augmenta à Varsovie, & je fus obligé d'y garder le lit près de quinze jours. Lorsque la Comtesse me rencontra, elle avoit avec elle une jeune fille d'environ dix-huit ou vingt ans, qui étoit beaucoup plus grande & mieux faite que ne le sont ordinairement les Polonoises. Elle étoit blonde, & avoit le tein extrêmement blanc, & la taille parfaitement belle.

Je n'étois point si malade que je n'eusse remarqué la beauté de cette jeune personne; j'avois même senti en la voyant une émotion qui me fit croire que mes malheurs n'avoient point changé à l'égard des femmes le caractére de mon cœur. Cette

aimable perſonne parut touchée de ma maladie, & elle eut pour moi de l'empreſſement & des ſoins qui me donnérent encore pour elle plus d'inclination & de penchant. Elle venoit tous les jours dans ma chambre pour s'informer de ma ſanté. Je demandai qui elle étoit, on me dit ſimplement qu'elle étoit niéce de la Comteſſe de Vinoski.

Je crois que la vûe & les ſoins de cette charmante perſonne contribuérent plus à ma guériſon, que tous les remédes que l'on me donna : Je commençai à me mieux porter; la fiévre me quitta, & j'eus la conſolation de voir que cette aimable fille eut de la joie de ma guériſon. Elle me vint voir plus ſouvent dès que je commençai à me mieux porter, & je conçus pour elle une paſſion plus tendre & plus forte que je n'en avois eu de ma vie pour aucune femme ; mais je crus m'appercevoir que tous les ſoins qu'elle avoit pris de moi, n'avoient été qu'un prétexte pour lui donner occaſion de voir dans ma chambre un jeune Polonois, que je pris pour ſon Amant. Il étoit à peu près de ſon âge, brun, & d'une taille fort haute, mais très-bien fait. Toutes les fois que cette fille étoit chez moi, le Polonois venoit l'y trouver, & ils ſe retiroient à un coin de la chambre, où il me ſembloit qu'ils avoient enſemble des converſations

fort vives. La phisionomie du jeune homme m'avoit plû extrêmement, & si je ne l'eusse soupçonné d'aimer l'aimable personne pour qui j'avois tant d'inclination, j'aurois eu pour lui de l'amitié, car je le trouvois fort aimable.

Ils me demandoient souvent l'un & l'autre s'il étoit vrai que je fusse Allemand, & quand je continuois à les en assurer, ils paroissoient chagrins. Un jour je vis que cette jeune personne s'étant retirée avec le Polonois auprès d'une fenêtre, ils y considéroient ensemble un portrait, & qu'après l'avoir regardé ils jettoient les yeux sur moi, comme s'ils eussent trouvé dans ce Portrait quelque chose qui me ressemblât. Je ne pus m'empêcher de leur demander ce que cela vouloit dire, & la jeune Polonoise me répondit que si j'avois été François, ils auroient crû que j'étois celui dont ils avoient le Portrait, tant ils y trouvoient de ressemblance avec mon visage. Je demandai à le voir. Quelle fut ma surprise quand je vis que c'étoit effectivement mon Portrait que j'avois envoyé en Pologne il y avoit cinq ou six ans, la Reine me l'ayant demandé pour le faire voir à mes enfans !

Dès que j'eus reconnu ce Portrait, je jettai les yeux sur la jeune Polonoise, & sur celui que je prenois pour son Amant. Le

cœur me battit, & je ſentis un mouvement ſecret qui m'étonna. Je crus voir dans le viſage de ces deux jeunes perſonnes quelques traits qui avoient rapport aux miens, & dans ce moment je me dis, *ne ſont-ce point-là mes enfans ?*

Les larmes me vinrent aux yeux, & peu s'en fallut que je ne couruſſe les embraſſer, tant j'étois perſuadé que c'étoit eux; mais me retenant avec peine, je leur demandai de qui étoit le Portrait qu'ils me montroient. La jeune Polonoiſe voyant que je n'avois pu faire cette demande ſans verſer des larmes, ſe mit auſſi à pleurer; ſes larmes achevérent de me perſuader que c'étoit ma fille, & me jettant à ſon cou: Ah! ma chere Fille, lui dis-je, c'eſt moi qui ſuis votre pere. Je ne pus achever; le jeune Polonois me prit les mains, & les baiſant il les arroſa auſſi de ſes larmes. Jamais je n'avois rien éprouvé qui m'eût fait tant de plaiſir, & il faut avouer que la nature a des mouvemens plus vifs & plus tendres que toutes les paſſions.

C'étoit effectivement mes enfans, & ce que j'avois pris pour paſſion à l'égard de la jeune Polonoiſe, n'avoit été qu'une voix ſecrette de la Nature, qui avoit commencé à s'expliquer dès le moment que je la vis.

Le jeune Polonois que je prenois pour ſon Amant, étoit ſon frere, & ils vivoient dans une union ſi parfaite qu'ils n'avoient jamais plus de plaiſir que quand ils étoient enſemble. C'eſt ce qui m'avoit fait attribuer à la paſſion ce qui ne venoit que de leur amitié. On n'a pas oublié qu'ils étoient jumeaux, & tout répondoit en eux à cette qualité ; jamais deux enfans n'ont été plus ſemblables.

Ils étoient élevés chez la Comteſſe de Vinoski leur parente, qui n'avoit rien épargné pour leur éducation. Comme ils ſavoient que je devois bientôt arriver en Pologne, ils ſe doutérent, en me voyant ſi ſemblable au Portrait qu'ils avoient de moi, que je pourrois être leur pere. Ils le dirent à la Comteſſe, qui l'auroit crû, ſi je n'avois aſſuré que j'étois Allemand. Enfin, ſoit qu'elle ne m'eût point reconnu, ſoit qu'elle eût voulu me donner tout le plaiſir d'une aventure auſſi touchante que celle d'un pere qui reconnoît ſes enfans, elle me les envoya tous les jours, & cette reconnoiſſance ſe fit de la maniére dont je viens de la raconter.

Le bruit s'en répandit par tout, & la Reine ne tarda pas à me faire venir; je lui rendis compte de l'état de ma fortune : mes enfans avoient aſſez de bien pour y remé-

dier, & je me vis bientôt par leur moyen dans un état digne de ma naiſſance. Mais j'avoue que les ſecours & les penſions que je trouvai en Pologne, me causérent moins de plaiſir que je n'en eus d'avoir des enfans ſi aimables; car je puis dire ſans les flatter, qu'il étoit difficile d'en voir de plus accomplis.

Fin du Livre ſeptiéme.

LIVRE HUITIÉME.

JE ne fus pas long-temps en Pologne ſans avoir de l'emploi, & j'eus lieu de reconnoître l'eſtime qu'on a chez les Etrangers, pour les Officiers François qui ont quelque réputation & quelques ſervices; car on me fit valoir au-deſſus de ce que je méritois. Je fus nommé pour commander en chef, avec le Général Czarneski, l'Armée deſtinée à ſervir dans l'Ukraine contre les Moſcovites & les Coſaques qui s'étoient joints à eux. Nous prîmes la Ville de Stravicza, & ce premier ſuccès donna ſi bonne opinion de moi, que tant que le Roi Caſimir fut ſur le Trône, on ne fit, ni Négociation, ni Campagne, dont on ne me donnât part, & je n'eus pas ſujet pendant tout ce temps-là de regretter la France : mais auſſi je n'en eus pas plus de conduite à l'égard des femmes, & je ſuivis toujours mon penchant, dès que j'eus occaſion d'embarquer quelque intrigue avec elles.

Il eſt vrai que je gardai un peu mieux les apparences que je n'avois fait juſques-là. Ma qualité de pere de famille m'obligeoit à ces meſures, & je ne croyois pas que je puſſe honnêtement paroître auſſi fou

que j'étois, ayant une fille & un fils à marier. Je n'aurois point trouvé bon qu'ils eussent voulu suivre mon exemple, & je reconnus que quelque peu réglé que soit un pere, il ne laisse pas, quand il est honnête homme, de vouloir que ses enfans n'imitent pas son déréglement.

Je n'avois pas, à l'égard des miens, la sévérité ridicule que j'ai vûe tant de fois dans des peres galans, mais sur tout dans des meres coquettes, qui oubliant que l'exemple est la meilleure leçon qu'on puisse donner à des enfans, les gênent d'autant plus qu'elles se gênent peu elles-mémes, & qui croyent qu'elles ne doivent leur rien pardonner, pendant qu'elles veulent qu'on leur pardonne tout.

Je laissai ma fille sous la conduite de la Comtesse qui l'avoit élevée. Je pris mon fils, & je lui fis faire ses premiéres campagnes sous moi. Je tâchai de paroître à leurs yeux un homme fort revenu des femmes, & je ne manquois point de leur donner là-dessus des instructions, dont j'aurois eu plus de besoin qu'eux.

La premiére personne avec laquelle je m'embarquai, fut celle dont j'ai parlé sous le nom de l'Aventuriere d'Heidelberg. Elle étoit mariée, & elle passoit pour la femme la plus galante de la Cour. Son mari étoit toujours à l'armée, & paroissoit

ſe mettre aſſez peu en peine de ſa conduite. Le Roi l'avoit aimée long-temps, & il avoit encore beaucoup de conſidération pour elle quand je la trouvai. Nous nous revîmes avec tout le plaiſir qu'on a quand on ſe retrouve après qu'on s'eſt connu autrefois ; & quoique nous n'euſſions jamais eu enſemble de véritable intrigue, nous en uſâmes comme ſi nous nous fuſſions beaucoup aimés, & comme ſi notre amour n'avoit été interrompu que par l'abſence : car c'eſt ainſi que les moindres liaiſons ſe renouvellent avec plus de force quand on ſe retrouve, & qu'on n'a rien de meilleur à faire qu'à s'aimer.

Les meſures que je voulois garder, pour ne point donner à mes enfans de mauvais exemple, me firent embraſſer avec joie l'occaſion d'avoir une intrigue que je gouvernerois comme il me plairoit : car je ne doutai point que cette femme n'eût à cet égard toute la conduite que je voudrois lui preſcrire. Elle parut en effet avoir tant d'empreſſement pour être aimée de moi, que je crus lui faire aſſez de plaiſir d'y répondre, pour eſpérer qu'elle en paſſeroit par où je jugerois à propos : Mais à peine lui eus-je donné lieu de croire que je l'aimois, qu'elle voulut que tout le monde en fût informé. Elle choiſit ma fille pour confidente de l'intrigue que nous avions enſemble, & elle

elle lui rendoit compte de tout ce qui se paſſoit entre nous. Ma fille le diſoit à la Comteſſe de Vinoski, & celle-ci en inſtruiſoit la Reine; enſorte qu'en peu de jours notre intrigue fut publique, & que je ne pouvois faire un pas ſans en entendre parler.

Je n'aimois pas aſſez cette femme, & je n'avois pas même pour elle aſſez d'eſtime, pour vouloir qu'on crût que j'en étois amoureux. Je la quittai ſi-tôt que je vis qu'on en parloit, & j'affectai ſi bien de ne la plus voir, qu'en peu de temps on dit par tout que je la mépriſois. Cela la rendit mon ennemie; & ſe ſouvenant que parmi les raiſons que j'avois alléguées pour rompre avec elle, je lui avois dit que je ne pouvois lui pardonner d'avoir fait à ma fille les confidences qu'elle lui avoit faites, elle réſolut de ſe venger de moi, en ſubornant l'eſprit de ma fille, & en l'engageant dans une intrigue qui pût donner atteinte à ſa réputation.

Le Roi étoit toujours fort galant, & ſans les ſoins que la Comteſſe de Vinoski s'étoit donnés de rompre toutes ſes meſures, il auroit aimé ma fille : mais cette Comteſſe qui s'étoit apperçue de l'inclination de ce Prince, & qui ſavoit d'ailleurs combien il étoit dangereux de lui laiſſer voir une jeune perſonne, avoit ſi bien fait

qu'il ne lui avoit jamais parlé, & que ma fille ignoroit même qu'il eût de l'inclination pour elle.

L'Aventuriere d'Heidelberg étoit amie de la Comteſſe, & par ſon moyen elle avoit quand elle vouloit occaſion de voir ma fille. Elle lui dit un jour qu'il y avoit long-temps que le Roi l'aimoit; mais que la Comteſſe, jalouſe que l'inclination de ce Prince l'attachât à une autre qu'à elle, l'avoit empêché de ſe déclarer. Elle ajoûta tout ce qu'elle crut capable de donner à ma fille du goût pour la gloire qu'il y avoit d'être aimée d'un ſi grand Roi, & malheureuſement elle ne réuſſit que trop. Ma fille fut flattée de tout ce qu'elle lui fit entendre; mais ſur tout quand elle lui dit que la Reine, qui depuis quelque temps étoit toujours indiſpoſée, ne pouvoit pas vivre, & que ſi elle venoit à mourir, le Roi pourroit l'épouſer.

Ma fille fut charmée de ces eſpérances; elle remercia l'Aventuriere, & elle lui dit qu'elle feroit tout ce qu'elle voudroit pour voir le Roi. Elles convinrent enſemble que ma fille écriroit à l'Aventuriere une Lettre qu'elle pourroit montrer au Roi, & par laquelle ce Prince jugeroit qu'il ne lui étoit pas difficile d'être aimé. L'Aventuriere dicta la Lettre comme elle voulut, & ma fille l'écrivit. Si-tôt qu'elle eut cette Lettre,

elle alla la porter au Roi, & ce Prince voyant une conquête ſi facile, & ſi fort ſelon ſon cœur, répondit avec tout l'empreſſement d'un homme qui aime éperdûment.

Elles prirent leurs méſures pour donner au Roi l'occaſion de voir ma fille. Ce Prince ſe déguiſa, & étant venu chez l'Aventuriere un jour que ma fille y étoit avec la Comteſſe, on trouva moyen d'écarter cette Comteſſe, & le Roi vit ma fille, & lui parla ; mais il la trouva ſi bien élevée, & attachée à ſon devoir, qu'il déſeſpéra de la vaincre. Il lui promit qu'il l'épouſeroit ſi la Reine venoit à mourir, & cette jeune perſonne, éblouïe de voir un Roi lui donner cette promeſſe, ſe crut déja ſur le Trône. Elle promit à ce Prince de ne point refuſer l'occaſion de le voir ſouvent, & en effet ils continuérent à ſe voir, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, & cela ne ſe put faire ſi ſécrétement que l'on n'en eût connoiſſance. J'en fus averti, & je compris alors que j'étois pere, par l'extrême chagrin que j'en reſſentis.

Je ne tardai pas à me rendre chez ma fille ; je la trouvai ſeule, & c'étoit un jour que le Roi avoit choiſi pour la venir voir. Je lui dis tout ce que l'on m'avoit appris, & je lui repréſentai toutes les conſéquences de cette affaire ; elle me dit qu'elle n'avoit rien à ſe reprocher, puiſqu'elle n'avoit flatté

l'amour du Roi, que dans l'eſpérance de devenir ſa femme.

Comme nous nous entretenions, l'Aventuriere arriva. Elle fut fort ſurpriſe de me trouver, parce qu'elle ſavoit bien que le Roi devoit arriver dans un moment, & elle n'avoit pas le temps de contremander ce Prince. Je ne pus retenir mon reſſentiment en voyant cette femme; je la traitai de la maniére qu'elle méritoit : mais au milieu des menaces que je lui faiſois, le Roi arriva. Quelque ſurpris que fût ce Prince de me trouver là, il ne ſe déconcerta point. L'Aventuriere lui dit les menaces que je lui avois faites; il me blâma fort de prendre ainſi les choſes, me jurant qu'il ne s'étoit jamais rien paſſé entre lui & ma fille qui dût me faire de la peine, & que toute ſon attention étoit de l'épouſer, en cas que la Reine vînt à mourir. Je témoignai au Roi toute la reconnoiſſance que je devois avoir de ſa bonne volonté; mais en même temps, lui repréſentant que je n'étois point aſſez aveugle pour ne pas croire qu'il parloit ainſi par un excès de paſſion, je le conjurai de ſe ſouvenir de la juſtice & de l'équité qu'un Roi devoit avoir, pour ne point tromper une perſonne aſſez ſimple pour être éblouïe de ſes promeſſes, & je lui demandai la permiſſion de le conjurer de ne la plus voir, & de trouver bon que je

lui en ôtaſſe les occaſions. Le Roi me dit que je ferois ce que je voudrois, mais que je ſerois un jour convaincu de la ſincérité de ſes promeſſes. Il ſortit après ces paroles, & je demeurai avec l'Aventuriere & ma fille. Je continuai à me plaindre de la premiére, & je défendis à la ſeconde de la voir. Enſuite je fis chercher la Comteſſe de Vinoski, à qui je rendis compte de ce qui s'étoit paſſé, la conjurant d'éloigner pour toujours l'Aventuriere de chez elle, & de veiller plus que jamais ſur la conduite de ma fille.

Je n'ai guéres eu de chagrin qui approchât de celui que me donna cette affaire; j'en étois touché comme ſi j'euſſe été l'homme du monde dont la conduite eût été la plus réguliére. J'oubliois qu'après les mauvais exemples que j'avois donnés à ma famille, je ne devois pas être ſurpris que ma fille ſe fût laiſſé ſurprendre de la ſorte : encore étois-je heureux qu'elle n'eût pas eu une conduite plus déréglée, & je ne méritois pas d'avoir une fille auſſi ſage qu'elle étoit. Mais qui ſont les peres qui ſe rendent juſtice ? J'étois auſſi outré que ſi ma fille m'eût cauſé un véritable deshonneur, & tous les déréglemens que je me reprochois, ne m'empechoient pas de regarder avec douleur les priſes que ma fille avoit données ſur elle, par ſa ſimplicité & ſa vanité.

C'eſt ce qui me fait dire que les peres ſont bien coupables, quand ils ménent une vie qui ſemble autoriſer le déréglement de leurs enfans. Ma fille avoit aſſez d'eſprit & de vertu pour réſiſter aux mauvais conſeils de l'Aventuriere, ſi elle eût eu un pere dont l'exemple lui eût mieux appris ſon devoir.

L'Aventuriere eut grand ſoin qu'on dît dans le monde, que ma fille étoit aimée du Roi. Elle ne cherchoit qu'à ſe venger de ce que je l'avois quittée, & ſa malignité fut aſſez grande pour dire que c'étoit moi qui avoit ménagé cette intrigue. La Reine en crut quelque choſe, & j'eus beau lui proteſter que bien loin d'en être le confident, c'étoit moi qui l'avois rompue, elle ne s'en fia pas à mes ſermens, & elle fit enfermer ma fille dans les Bénédictines qu'elle avoit depuis peu fait venir de France.

Dès qu'on ſçut en Pologne que le Roi aimoit ma fille, on jugea que c'étoit à elle que je devois l'emploi qu'on m'avoit donné à l'armée, & toutes les diſtinctions que j'avois trouvées à la Cour : car c'eſt ainſi qu'on juge toujours des Princes. On croit que c'eſt la faveur qui diſtribue toutes leurs graces, & qu'il n'eſt pas poſſible de ſe maintenir, ni de s'avancer auprès d'eux ſi l'on n'a l'appui, ou d'une Maîtreſſe, ou d'un Favori.

Cette opinion fit auſſi croire ce que l'A-

venturiere répandoit par tout; à ſçavoir, que j'avois favoriſé les amours du Roi pour ma fille. Peu de gens m'en faiſoient un crime, & pluſieurs auroient voulu avoir les mêmes occaſions ; car il faut convenir que les crimes les plus honteux ſont comptés pour rien parmi les Courtiſans, quand ils ſervent à leur fortune.

Mon fils qui aimoit tendrement ſa ſœur, ne put ſouffrir le traitement que la Reine lui avoit fait; & ſoit qu'il trouvât ſon compte à la voir Maîtreſſe du Roi, ſoit qu'il ne fût animé que par la tendreſſe qu'il avoit pour elle, il entreprit de l'enlever du Couvent. Le Roi qui étoit bien aiſe qu'on l'ôtât de cette maiſon, pourvû qu'il ne parût point qu'il eût part à ſon enlévement, donna à mon fils toutes les facilités pour y réuſſir; & en effet, ma fille fut enlevée, & ſon frere la cacha chez l'Aventuriere, où le Roi alloit la voir tous les jours.

On dit encore en Pologne que c'étoit moi qui avois fait cet enlevement, & la Reine jura qu'elle m'en feroit repentir, mais elle mourut peu de tems après, & on crut que le chagrin que lui avoit donné l'amour du Roi pour ma fille, ne contribua pas peu à hâter ſa mort.

La mort de la Reine mit le Roi en état de tenir les promeſſes qu'il nous avoit données, touchant le mariage de ma fille; mais

à peine crut-on qu'il penſoit à ſe remarier, qu'on lui offrit la ſœur de l'Empereur, & qu'il trouva pour tout autre mariage des obſtacles qu'il n'avoit pas prévus. Ce Prince n'avoit jamais eu dans ſon Royaume une autorité abſolue, & il ne devoit même qu'à la Reine celle dont il avoit joui. Ce n'eſt pas qu'il ne fût eſtimé; mais ſa facilité & le penchant qu'il avoit pour les femmes, le faiſoient paſſer pour un Prince ennemi des affaires. Le Général Lubomirski, qui s'étoit mis à la tête des Coſaques, ne parloit pas moins que de le détrôner. Dès qu'on vit la Reine morte, l'inſolence des rebelles s'augmenta, & on eut peur que s'il s'opiniâtroit à vouloir épouſer ma fille, ce deſſein ne donnât de nouveaux prétextes aux Mécontens. Il ne trouva donc perſonne qui ne le détournât de ce mariage. Pour moi, quelqu'avantageux qu'il dût m'être, je me vis obligé de parler comme les autres, & de préférer la gloire & le repos de ce Prince à l'honneur de ſon alliance.

Je puis dire que les difficultés qu'il trouva pour faire un mariage, auquel ſon inclination l'avoit déterminé, eurent plus de part que tout autre motif, au deſſein qu'il prit de quitter la Couronne. Il y avoit longtemps qu'il rouloit ce deſſein dans ſa tête, par un caractére d'inquiétude & de pareſſe qui lui faiſoit craindre le travail. La Reine

l'avoit encouragé tant qu'elle avoit vécu; mais quand il la vit morte, & que ſon autorité n'étoit pas aſſez abſolue pour ſe marier ſelon ſon inclination, ſes anciens dégoûts le reprirent, & tout cela fortifié par des ſentimens de dévotion que ce Prince avoit toujours conſervés dans ſes plus grands déréglemens, le détermina à ſe déclarer, & à exécuter enfin ce qu'il avoit dans l'eſprit.

Son deſſein après avoir quitté la Couronne, étoit, à ce qu'il me dit, de venir en France, & d'y épouſer ma fille; mais je n'eus pas le temps de me convaincre ſi ſes intentions étoient ſincéres. Ma fille fut ſi touchée des obſtacles que le Roi trouva à ſon mariage, & de la foibleſſe qui le portoit à quitter la Couronne, qu'elle en tomba malade, & quelques remédes qu'on pût lui donner, elle mourut un mois après que le Roi ſe fut démis. Ce qui doit paroître ſurprenant, c'eſt que ſon frere fut attaqué preſqu'auſſi-tôt d'une maladie ſemblable à celle de ſa ſœur, & qu'il ne lui ſurvécut que de deux jours, ſoit que la tendreſſe qu'il avoit pour elle eût cauſé un effet ſi ſurprenant, ſoit qu'étant nés jumeaux il y eût entr'eux une ſi grande ſympathie de tempéramment, que l'un ne pouvoit ſurvivre à l'autre; & en effet, on avoit remarqué juſqu'à leur mort, que quand l'un des deux

étoit malade, l'autre l'étoit presqu'en même temps.

Cette double mort m'affligea en bien des maniéres ; je perdois l'appui que mes enfans me donnoient en Pologne, & les avantages que je retirois de leur bien qui étoit considérable, & qu'il fallut rendre à leurs héritiers. Mais ce n'est pas ce qui me touchoit le plus ; l'amitié & la tendresse que j'avois pour eux, me rendoit leur perte encore plus sensible ; & je ne pouvois voir, sans une extrême douleur, mourir coup sur coup deux enfans d'une si grande espérance. Quand je n'aurois pas été leur pere, j'en aurois été touché ; car il n'y eut personne qui ne les regretât.

Le Roi en fut inconsolable, & j'eus lieu de croire qu'il n'avoit jamais voulu nous tromper, & qu'il auroit épousé ma fille, si cela n'eût dépendu que de lui. Il me pria de ne le point abandonner, & de vouloir m'attacher à lui dans la vie privée qu'il alloit méner. Il crut que ce parti me seroit d'autant plus agréable, qu'il me vit alors fort détrompé du monde, & qu'il avoit choisi la France pour son séjour après sa démission. Mais l'heure n'étoit pas encore venue, & il falloit que j'éprouvasse de nouvelles inconstances de la fortune, avant que de prendre le parti de la retraite. Je n'étois pas même encore assez détrompé des

femmes, & Dieu permit que je retombaſſe à leur égard dans de nouveaux écueils.

Je trouvois peu de ſureté à m'attacher à la fortune du Roi Caſimir ; & quelque goût que j'euſſe pour la retraite, je voyois bien qu'elle me ſeroit déſagréable, ſi je la partageois avec un Prince qui avoit lui-même là-deſſus beaucoup d'inconſtance. Je prévoyois ce qui arriva; à ſavoir, que dès qu'il ſeroit en France, l'envie de régner le reprendroit, & comme je me doutois bien qu'il lui ſeroit difficile de remonter ſur le Trône après l'avoir quitté, je n'enviſageois, en m'attachant à lui, qu'une vie fort agitée & fort incertaine, & ce n'étoit pas là où j'eſpérois goûter le repos.

La réputation que j'avois en Pologne, où j'avois commandé un corps de troupes conſidérable, juſqu'à la mort de Lubomirſki, qui ne ſurvécut guéres la Reine, me fit écouter les propoſitions du nouveau Roi Michel, qui me fit offrir de me conſerver le même commandement, ſi je voulois m'attacher à lui. Je ne balançai pas à prendre ce parti-là ; je reſtai en Pologne, & j'eus lieu d'en être content, par les diſtinctions que je trouvai à la Cour du nouveau Roi.

Dès qu'il fut ſur le Trône, il penſa à faire demander en mariage la Princeſſe Leonore Marie, Sœur de l'Empereur, &

il voulut, avant que d'y envoyer un Ambaſſadeur, que j'allaſſe à Vienne *incognito*, non-ſeulement pour diſpoſer toutes choſes au ſuccès de ce mariage, mais auſſi pour y ménager la reſtitution de quelques terres, qui avoient de tout temps appartenu à ſa maiſon, & dont l'Empereur s'étoit emparé. Je dûs encore le choix qu'on fit de moi pour ce mariage, à la réputation que j'avois depuis ſi long-temps, d'avoir négocié dans les Cours étrangéres. Comme on avoit penſé dans celle de Vienne à marier la Princeſſe Léonore au Roi Caſimir avant ſa démiſſion, je ne trouvai aucunes difficultés touchant cette affaire du côté de l'Empereur, mais j'en trouvai beaucoup du côté de la Princeſſe. Elle aimoit le Prince Charles de Lorraine, & elle en étoit aimée; & elle ne pouvoit voir de bon œil ceux qui agiſſoient pour la marier à un autre.

On a vu juſqu'ici que le penchant que j'avois pour les femmes, a ſouvent nui à ma fortune, quand j'en étois amoureux. Il ne me reſtoit plus qu'à éprouver ſi ſans les aimer, on ne trouvoit point encore des écueils auprès d'elles, par le ſeul déſir de leur être utile & agréable. C'eſt ce que j'éprouvai alors : car, comme s'il eût été dit que ce ſeroit toujours les femmes qui ſeroient la cauſe de mes diſgraces, ce malheureux voyage de Vienne, & la connoiſ-

ſance que j'y eus du penchant de cette Princeſſe, m'embarquérent dans un parti qui me fit encore ſortir de Pologne, lorſque ma fortune y étoit le mieux établie.

Il y avoit quatre jours que j'étois à Vienne, ſans avoir encore pu voir la Princeſſe. Elle faiſoit la malade, pour ne point entendre parler du mariage que j'étois venu propoſer, & j'avois beau demander à la voir, on me répondoit toujours qu'on ne la voyoit point. Un ſoir, comme je me retirois de la Cour aſſez tard, je m'égarai ſur une terraſſe où aboutiſſoient pluſieurs appartemens. Ne ſachant plus par lequel il falloit paſſer pour ſortir, j'entrai dans celui par où je jugeai qu'étoit mon chemin; je reconnus que je m'étois égaré, & ne voyant perſonne dans le lieu où j'étois, je voulus revenir ſur mes pas : mais j'entendis que dans un cabinet auprès duquel je me trouvai, il y avoit des gens qui s'entretenoient. Je prêtai l'oreille, & je diſtinguai la voix d'une femme qui diſoit ces paroles qu'elle me ſembloit accompagner de ſes larmes : Non, vous ne m'aimez point, puiſque vous pouvez vous réſoudre à me perdre. Laiſſez-moi plutôt mourir que de me donner vos funeſtes conſeils; j'y ſuis réſolue, & la mort m'eſt plus agréable que le mariage auquel vous avez la cruauté de me vouloir faire conſentir.

Comme cette voix m'étoit inconnue, je ne pouvois juger qui étoit la perſonne qui venoit de parler; mais j'en fus bientôt éclairci quand j'eus entendu celui à qui elle parloit. Je reconnus la voix du Prince Charles, & cela redoubla ma curioſité; je vis qu'il étoit avec la Princeſſe, & je connus par leurs diſcours la répugnance qu'elle avoit pour épouſer le Roi de Pologne; enfin je ne pus douter qu'ils ne s'aimaſſent. J'eus du chagrin de me voir employé à traverſer leur amour, par le mariage que j'étois venu propoſer.

Cela me donna une véritable compaſſion pour cette Princeſſe; je me retirai, réſolu d'aider moi-même à faire refuſer la propoſition dont j'étois chargé, & j'aimois mieux, tant j'avois de conſidération pour les femmes, paſſer pour un mauvais Négociateur, que de troubler de ſi belles amours.

J'en dis ma penſée au Prince Charles, mais je le trouvai plus ſage que moi. Il me dit qu'il n'y avoit point d'apparence que cette affaire pût ſe rompre; que l'Empereur l'avoit réſolue, & qu'il falloit que la Princeſſe obéît. Il ne laiſſa pas de me ſavoir bon gré de mon zéle, & il m'aſſura qu'il ne manqueroit pas d'en inſtruire la Princeſſe, afin qu'elle ne fît plus de difficulté de recevoir ma viſite.

Le Prince lui parla de moi comme d'un ancien ami qu'il avoit autrefois connu en France. Il lui raconta comment je les avois écoutés, & le dessein que j'avois voulu prendre de traverser moi-même le succès de ma Négociation. Cela donna à cette Princesse autant d'envie de me voir, qu'elle y avoit eu de répugnance auparavant.

Je la vis dès le lendemain. Elle m'entretint long-temps du Prince Charles, & ensuite elle me fit parler sur le Roi de Pologne. J'avois tant d'envie de lui faire plaisir que je lui dis, comme si j'avois été Prophête, que le Roi de Pologne ne pouvoit vivre; que sa santé étoit fort foible, & que je ne doutois pas, si elle devenoit Reine de Pologne en l'épousant, qu'elle ne fût bientôt Veuve, & en état de faire donner la Couronne à qui elle voudroit.

Elle écouta ces paroles, comme si en effet c'eût été une Prophétie, tant les amans sont ingénieux à prendre toutes les opinions qui les flattent. Cela adoucit la nécessité où elle se trouvoit de faire ce mariage, & elle a eu toujours depuis ce temps-là une bonté & une considération particuliére pour moi.

L'Ambassadeur Polonois arriva; les Articles furent signés; la Princesse partit de Vienne; le Roi son époux vint au-devant d'elle à Czestokowa où les Nôces se firent.

Ma Prophétie ſe trouva véritable, le Roi Michel mourut deux ou trois ans après ſon mariage. Je m'étois trop déclaré en faveur de la Reine, pour ne pas appuyer les prétentions du Prince Charles, lorſqu'il fut queſtion d'élire un nouveau Roi. Je n'épargnai rien pour traverſer l'élection du Grand Maréchal. Ma brigue étoit publique; le Grand Maréchal me regarda comme un ennemi, & ayant été élu Roi de Pologne, je vis bien que je n'avois point d'autre parti à prendre que de m'éloigner. Je quittai la Pologne avec la Reine Douairiere, qui m'offrit un aſyle à Vienne, où elle épouſa bien-tôt le Prince Charles.

Il eſt certain que ſi je ne m'étois point aviſé de prendre les intérêts de cette Princeſſe, j'aurois trouvé autant de conſidération auprès du Roi Sobieski, que j'en avois eu auprès de ſes deux derniers Prédéceſſeurs, & les femmes ne m'ont guéres fait commettre de plus grandes fautes que celle que je fis, en prenant pour cette Princeſſe un zéle ſi malheureux. Je crois que pour réuſſir, il ne faut jamais s'attacher aux femmes, puiſque les plus purs attachemens qu'on a pour elles, font faire quelquefois de ſi mauvaiſes démarches.

Il y avoit huit ou neuf ans que je m'étois établi en Pologne, quand je me vis obligé d'en ſortir. J'y avois eu des emplois

qui m'avoient aidé à rétablir mes affaires, & je me trouvai assez riche pour être au-dessus de la nécessité par tout où je voudrois m'établir. Ce fut le seul avantage que je retirai d'un si long séjour, mais j'avoue que si j'avois aimé les honneurs & les richesses, je ne me serois jamais consolé d'avoir été contraint de quitter ce Royaume en un temps où je pouvois parvenir à tout.

On juge aisément que pendant que je fus en Pologne, j'eus d'autres galanteries que celles dont j'ai parlé, puisque j'ai dit que j'étois toujours le même; mais elles furent si peu différentes de quelques-unes de celles que j'ai racontées, que ce seroit ennuyer le Lecteur que d'en faire le détail. L'Aventuriére d'Heidelberg y étoit morte un an avant que j'en sortisse, sans que jamais on ait pu savoir qui elle étoit. Elle mourut comme elle avoit vécu, persuadée qu'elle étoit fille de quelque grand Prince. Il est quelquefois avantageux aux hommes d'ignorer ce qu'ils sont, cela les met en droit de se faire tels qu'ils veulent: & après tout, il ne faut pas s'étonner qu'une personne qui ne connoissoit point du tout la qualité de ses Parens, s'en soit donné d'illustres, puisque tous les jours des gens qui ne peuvent ignorer la bassesse de leur origine, se font passer pour gens de qualité aux yeux même de ceux qui les ont vu naître.

Je ne demeurai à Vienne que deux ou trois mois. Ce fut moins l'amour de ma patrie, que celui des femmes, qui me fit revenir en France. Le ſouvenir des aventures de ma jeuneſſe, me faiſoit eſpérer que j'y en trouverois de plus agréables qu'ailleurs. J'oubliois que j'avois cinquante ans; mais il eſt rare qu'un homme qui veut être toujours jeune, ſe ſouvienne de ſon âge.

Cependant tout auroit dû me rappeller ce ſouvenir. Je trouvai les femmes que j'avois aimées ſi vieillies depuis dix ans, que j'avois peine à croire que je les euſſe trouvé aimables. Tout ce que j'avois connu d'anciens Officiers étoient morts, ou dans un âge qui ne leur permettoit plus de ſervir. Des gens que j'avois laiſſé encore au Collége ou à l'Académie, étoient établis dans le monde; les uns mariés, les autres avec de grandes Charges, & il n'étoit fait mention que d'eux parmi les femmes. A peine ſe ſouvenoit-on des gens de mon âge. Enfin tout me marquoit que je n'étois plus jeune, & cependant je ne pouvois m'accoûtumer à le croire : car il eſt vrai qu'à force de vouloir paſſer pour jeune, je me perſuadai que je l'étois toujours, & il me falloit de longues réflexions pour me convaincre de la choſe du monde que je ſavois le mieux, je veux dire du nombre de mes années.

Rien ne me faiſoit plus de plaiſir que d'entendre dire que je n'étois point changé, & qu'on me trouvoit de même qu'à vingt-cinq ans. Cela m'engageoit à faire tout ce que j'aurois fait à cet âge-là, & j'aurois été fâché qu'on eût propoſé quelques plaiſirs, auquels je n'aurois pas eu part. Ce ne fut pas ſeulement en imitant les maniéres des jeunes gens que je voulus accoûtumer le monde à croire que j'étois jeune; je n'épargnai, ni ſoin, ni ajuſtement capables de me donner un teint & un air de jeuneſſe, & j'ai honte de dire tout ce que je faiſois pour y réuſſir.

Enfin c'étoit là ma folie, & j'aurois regardé comme le plus grand de mes ennemis, quiconque auroit oſé dire que j'avois cinquante ans. Je voulois n'en avoir que trente-cinq ou quarante, & quand il étoit queſtion de parler de mon âge, ce n'étoit qu'avec mes meilleurs amis, que je n'en retranchois que cinq ou ſix ans; encore voulois-je qu'ils m'euſſent obligation de ma confiance, car avec les inconnus je n'avois de compte fait que trente-huit ou trente-neuf ans, & ſouvent même je m'en donnois moins.

Combien pourrois-je nommer ici de gens qui ont la folie que j'avois alors! Car c'eſt une véritable folie, & on ne doit point qualifier d'un autre nom l'entêtement de

paſſer pour plus jeune que l'on n'eſt.

C'étoit pour ne pas rougir de la foibleſſe que j'avois encore pour le ſexe, que je me rajeuniſſois, & je crois que j'aurois eu cinquante ans, s'il n'y avoit point eu de femmes dans le monde. Sur tout autre article j'étois aſſez raiſonnable, & je ne pouſſois pas mon extravagance auſſi loin que certaines gens que je connois, qui ne veulent jamais convenir de leur âge, parce qu'ils ne peuvent penſer à la mort, & qui croyent la reculer à force de ſe dire & de ſe croire jeunes.

Dès que je fus arrivé à Paris, j'allai à la Cour; je tâchai d'y regagner quelques-uns de mes anciens amis, pour les engager à me faire donner de l'emploi. C'étoit l'année de la mort de M. de Turenne, & j'eus plus de ſujet que perſonne de le regretter; car je ſuis aſſuré que s'il eût encore vécu, il ne m'auroit point laiſſé inutile : mais je me trouvai ſans appui, & je vis bien qu'il ne falloit plus penſer à rentrer dans le ſervice. Quelle mortification n'eus-je point, quand, dans le temps que je ne pouvois même obtenir la grace de ſervir en qualité de Volontaire, je vis donner le Bâton de Maréchal de France à des Officiers qui avoient commencé à ſervir en même temps que moi! Ce fut alors que je déplorai plus que jamais le malheur de ma deſtinée, &

tous les contre-temps que l'attachement que j'avois eu pour les femmes, avoient fait naître dans la ſuite de ma vie; car ſans cela, j'étois très-perſuadé que j'aurois fait mon chemin comme un autre.

Il étoit trop tard, & tous mes chagrins ne ſervirent qu'à me faire chercher dans les plaiſirs dequoi me conſoler des obſtacles que je trouvois à ma fortune. Plus je voyois que tous les chemins de mon avancement m'étoient fermés, plus je concevois qu'il étoit inutile de faire des réflexions ſur ce qui en avoit été la cauſe. Il n'y avoit plus de remède; & quand j'aurois eu la force de me corriger, je n'en aurois pas été mieux venu à la Cour. C'eſt ce qui doit faire voir combien c'eſt un grand malheur aux hommes d'avoir porté le déréglement de leur mauvaiſe conduite juſqu'à un certain point; car ils ont beau reconnoître leurs égaremens, ils n'ont plus envie de ſe corriger quand ils voyent que ce changement leur ſeroit inutile.

Je ceſſai donc de paroître à la Cour, & je me bornai aux amuſemens & aux plaiſirs de la Ville; c'eſt-à-dire, que je fis toute mon occupation du jeu & du commerce des femmes, renonçant pour jamais à l'ambition & à la fortune. Là-deſſus je me fis des principes très-conformes à ma pareſſe, & au penchant que j'avois toujours pour le

ſexe. Je devins Philoſophe ſur toute autre choſe que ſur ce qui flattoit en moi ces deux paſſions, & je commençai à regarder en pitié tous ceux qui renonçoient au repos & aux plaiſirs, pour courir après la gloire.

Mais cette Philoſophie ne fut pas aſſez forte pour me défendre des chagrins attachés aux paſſions auſquelles je m'étois borné, & quelques principes que je me fuſſe faits pour mépriſer toutes choſes, je me trouvai encore ſenſible. Je vis bien qu'il n'y a, ni Philoſophie, ni raiſon qui puiſſe rendre l'homme heureux, & que ceux qui ne cherchent que le plaiſir, ne ſont pas moins agités que ceux qui ſe ſacrifient pour la gloire.

Je fus d'abord ébloui de ce qu'il y a de brillant dans le commerce du jeu. La ſociété, ou pour mieux dire la familiarité que j'avois par là avec les perſonnes les plus qualifiées, l'empreſſement avec lequel les femmes qui aimoient le jeu, envoyoient à toute heure chez moi pour me mettre de leurs parties; l'abondance des repas que je trouvois dans les maiſons où ce jeu étoit établi, l'eſpérance du gain, & de la vue agréable d'un argent toujours accumulé à mes yeux; tout cela me fit pendant quelque temps mener une vie où je n'avois pas même le temps de réfléchir ſur autre choſe que ſur ce qui me flattoit. Mais quand je vis que

je perdois mon argent, & que toute cette familiarité que le jeu me donnoit avec les Grands, auſſi-bien que l'empreſſement des femmes pour m'attirer chez elles, ne rouloit que ſur l'eſpérance de me dépouiller, je me laſſai de ce malheureux commerce; &, renonçant au jeu, je me redonnai tout entier à la galanterie & à l'amour.

J'avois trouvé à mon retour en France, les jeunes gens bien changés de ce qu'ils étoient de mon temps; il n'y avoit preſque plus parmi eux, ni politeſſe, ni civilité; le vin & la débauche étoient devenus leur paſſion dominante; & s'ils faiſoient quelquefois l'amour, c'étoit avec des maniéres ſi brutales, que les femmes les moins délicates avoient de la peine à s'en accommoder. Cela me fit croire que mon âge ne me nuiroit point auprès de celles que je voudrois aimer, autant que j'avois ſujet de le craindre. Le ſoin que je prenois de le cacher étoit toujours accompagné en moi de toute l'honnêté & de toute la politeſſe dont j'étois capable; & j'eus aſſez bonne opinion des femmes, pour croire qu'elles préféreroient un homme de mon âge, poli & honnête, à de jeunes amans brutaux & groſſiers.

Cette opinion me donna aſſez de confiance pour m'attacher à celles des femmes que je connoiſſois qui avoient le plus de

jeuneſſe, de mérite & de beauté; & après plusieurs intrigues qui ne méritent pas d'être racontées, le haſard me fit connoître une jeune perſonne en qui je crus trouver toutes ces qualités. Comme ç'a été la derniére aventure de ma vie, & celle qui a le plus ſervi à me détromper du monde, & à me faire prendre le parti de la retraite, je vais la raconter dans toutes ſes circonſtances.

J'avois retiré une Terre qui avoit toujours appartenu à ma famille, & que l'on avoit vendu par decret. Je l'avois fait embellir, & je m'y étois logé aſſez agréablement pour y paſſer la plus grande partie de l'année. J'avois employé à la retirer, & à m'en mettre en poſſeſſion, la meilleure partie de mon bien; mais comme je n'avois plus d'ambition, & que je voulois vivre en Philoſophe, je me trouvois aſſez riche du revenu de cette Terre pour m'en contenter. Mon œconomie me faiſoit cacher toutes mes épargnes, & ne faiſant des dépenſes que celles qui me faiſoient honneur, on me jugeoit beaucoup plus riche que je n'étois. On diſoit qu'il falloit que j'euſſe amaſſé de grandes richeſſes en Pologne, & l'on comptoit ſi bien là-deſſus, que j'étois regardé comme un fort bon parti.

J'avois, comme je l'ai dit, été marié deux

deux fois, & je n'avois nulle envie de m'engager à un troisiéme mariage. C'est ce qui me fit rejetter toutes les propositions qu'on me fit.

Ma Terre étoit dans le voisinage d'une Dame de qualité, qui étoit veuve depuis quelques années, & que son mari avoit laissée avec une fille unique qu'elle faisoit élever auprès d'elle. Ils avoient fort peu de bien, & leur Terre étoit à leur égard, ce que la mienne étoit pour moi, c'est-à-dire, que c'étoit en cette Terre que consistoient toutes leurs richesses.

Cette Dame, que j'appellerai la Comtesse de Spinchal, ne me vit pas plutôt dans son voisinage, qu'elle chercha à me plaire, & peu de temps après elle me fit faire la proposition de l'épouser.

Quand je n'aurois pas été résolu de ne me plus marier, j'aurois rejetté cette proposition par un autre motif. C'est que je n'avois aucune inclination pour cette Dame. Ce n'est pas qu'elle ne fût encore assez jeune & assez belle; mais j'avois vu sa fille, & je croyois n'avoir jamais rien vu de si beau.

C'étoit une fille de dix-huit ans, d'une taille avantageuse, & du meilleur air du monde. Elle avoit une beauté réguliére, des yeux & des cheveux noirs sur un teint d'une blancheur éblouissante. Je dis à ceux

qui me firent la propoſition d'épouſer ſa mere, que je les aurois peut-être écoutés, s'ils m'avoient parlé de la fille. Ils me dirent que je me gardaſſe bien d'apporter cette raiſon pour ſujet de mon refus; que ce ſeroit me rendre cette mere pour jamais ennemie; que ſa fille n'avoit aucun bien, parce que la Terre de Spinchal appartenoit à la mere; que cette Dame vouloit ſe remarier; qu'elle haïſſoit ſa fille, & étoit ſur le point de la faire Religieuſe.

Ces nouvelles me firent changer de ton, & j'aimois déja aſſez cette charmante perſonne pour ne vouloir pas, en ôtant à ſa mere l'eſpérance de m'épouſer, la rendre mon ennemie, & me priver de l'occaſion de voir ſa fille. Je leur dis donc que puiſqu'ils parloient ſérieuſement, je les priois de faire entendre à Madame de Spinchal, que j'avois reçu ſa propoſition avec beaucoup de reconnoiſſance; que je n'avois pas encore pris de réſolution pour déterminer ſi promptement ce mariage; mais qu'enfin je n'y avois point de répugnance, & que j'eſpérois que la choſe ſe ménageroit avec le temps. Ils rendirent cette réponſe, & la Comteſſe de Spinchal redoubla ſes ſoins & ſes empreſſemens pour abréger le temps que j'avois fait demander.

Nous nous voyions preſque tous les jours; mais il étoit rare que je viſſe ſa fille,

tant la mere avoit ſoin de me la faire cacher. J'avois beau la demander, on me répondoit toujours qu'elle étoit indiſpoſée. Je n'oſois témoigner toute l'envie que j'avois de la voir, de peur de me rendre ſuſpect à ſa mere; & je m'en retournois tous les jours avec un chagrin extrême, cherchant tous les moyens dont je pouvois m'aviſer, pour obliger la mere de ne la plus cacher; mais je n'en trouvois aucun, & tous mes ſoins étoient inutiles.

Un jour la mere me dit que comme ſa fille n'avoit aucun bien, elle avoit prévu qu'elle pourroit lui ſervir d'obſtacle, dans le deſſein qu'elle avoit de ſe remarier, que cela l'avoit déterminée à la vouloir faire Religieuſe; que ſa fille n'y avoit aucune répugnance; qu'elle étoit même ſur le point d'aller dans le Couvent qui lui étoit deſtiné, & qu'elle devoit partir le lendemain. Je fus accablé de cette nouvelle, & diſſimulai pourtant le chagrin qu'elle me donnoit. Je dis à la mere que je lui ſavois bon gré de cette précaution; mais qu'au moins je la priois de me faire voir ſa fille, & de me permettre de lui dire adieu.

Je dis ces paroles avec un viſage ſi gai & ſi aſſuré, que ſa mere ne ſe défia point du motif qui me faiſoit faire cette demande. Elle fit venir ſa fille, & elle me la préſenta. Cette fille vint avec des habits ſimples, &

tels qu'elle devoit les porter dans le Couvent où elle alloit être enfermée, avant que de prendre celui de Religieuſe. Mais combien dans cette ſimplicité ſa beauté me parut-elle touchante! Elle avoit une profonde triſteſſe répandue dans tout ſon viſage, & je vis bien qu'elle concevoit toute la rigueur du ſacrifice qu'elle alloit faire. Je connus auſſi à cette vue que je l'aimois éperdûment, & jamais ſa mere ne m'avoit paru ſi digne de ma haine.

Quoi! dis-je, Mademoiſelle, vous voulez donc nous quitter? Je la regardai en prononçant ces paroles, d'une maniére à lui expliquer tout mon amour, ſi elle y eût fait réflexion. Elle ne me répondit rien; mais elle me regarda avec des yeux ſi pénétrés de douleur, que j'en fus pénétré moi-même, & je réſolus dans ce moment de tout entreprendre pour empêcher qu'elle n'obéît à ſa mere.

Cette mere voyant que ſa fille ne parloit point, & qu'elle paroiſſoit fort triſte, la fit retirer, diſant qu'il ne falloit point la contraindre. Je me ſervis de ces paroles pour repréſenter à Madame de Spinchal, que ſi elle ne vouloit point contraindre ſa fille, il falloit l'empêcher de ſe faire Religieuſe, & que j'étois perſuadé par la maniére dont elle s'étoit préſentée, qu'elle ne prenoit le parti du Couvent, que parce qu'elle y

étoit contrainte. Je dis ſur ce ſujet tout ce que je crus capable de perſuader cette mere de ſon injuſtice & de ſa dureté à l'égard d'une fille ſi aimable. Je parlai des malheurs qui arrivent aux peres & aux meres qui ſacrifient leurs enfans de la ſorte ; je citai là-deſſus pluſieurs exemples : enfin je n'épargnai rien pour toucher cette mere du côté de la conſcience, ſi elle étoit inſenſible du côté de la tendreſſe.

Elle me répondit qu'elle ne pouvoit faire autrement, & que l'état de ſes affaires étoit tel, que ſi ſa fille ne ſe faiſoit pas Religieuſe, elle avoit lieu de craindre que tant qu'on la verroit chargée de cette fille, on ne voulût pas l'épouſer. Hé quoi, Madame, lui répondis-je, croyez-vous que ſi vous me faiſiez l'honneur de penſer à moi, je fuſſe retenu par cette raiſon ? C'eſt tout le contraire ; & la premiére condition que j'exigerois de vous en vous épouſant, c'eſt que Mademoiſelle votre fille demeureroit toujours auprès de nous. A quoi tient-il donc, dit Madame de Spinchal, ravie d'avoir cette occaſion de me faire expliquer, que vous ne répondiez aux propoſitions qu'on vous a faites ? Car je veux bien vous avouer que ceux qui vous ont parlé, ont agi par mes ordres. Elle rougit en diſant ces mots, & j'en fus très-embarraſſé. Je n'avois nulle inclination pour cette Dame,

& encore moins d'envie de me remarier ; mais l'amour que j'avois pour ſa fille, m'obligea de diſſimuler. Je lui apportai de mauvaiſes raiſons, pour m'excuſer de ce que je n'avois pas répondu aux propoſitions qu'elle m'avoit fait faire, & enfin croyant ne pouvoir autrement détourner le coup qui menaçoit ſa fille, je lui fis eſpérer que je l'épouſerois.

Je ne lui eus pas plutôt donné cette eſpérance, qu'elle me parla de ſa fille, pour me repréſenter que je ne devois point m'oppoſer au deſſein qu'elle avoit de ſe faire Religieuſe. Elle me dit que nous n'étions point aſſez riches pour devoir de gaité de cœur nous charger de l'embarras de l'établir, & ôter la moitié de ſon bien aux enfans que nous pourrions avoir. Je lui répondis que je ne m'oppoſois à ce deſſein, que parce que j'étois perſuadé qu'elle l'avoit pris malgré elle, qu'il falloit pour m'y faire conſentir que j'entretinſſe ſa fille, & que ſi après que j'aurois examiné ſa vocation, elle me paroiſſoit bien appellée, je donnerois les mains à l'exécution de ſon deſſein. Madame de Spinchal me dit encore qu'il y avoit de l'imprudence à examiner ſa fille; parce qu'elle étoit perſuadée que de cent perſonnes qui ſe font Religieuſes, il n'y en avoit pas une qui fût aſſez bien appellée pour eſſuyer un pareil examen, &

paroître avoir une bonne vocation aux yeux d'un homme éclairé ; qu'en ces ſortes d'affaires il falloit un peu aider à la lettre ; que les filles les moins appellées à la Religion prenoient leur parti quand une fois elles étoient dans le Couvent, & que c'étoit ainſi que ſe faiſoient les Religieuſes. Je combattis ces maximes, non-ſeulement parce que je ne pouvois les approuver ; mais auſſi parce que je voulois avoir une converſation avec Mademoiſelle de Spinchal. La mere dit qu'elle le vouloit bien, à condition qu'elle ſeroit préſente à cet entretien. Je lui repréſentai que ſa fille ne ſeroit pas libre en ſa préſence, & qu'il falloit pour me contenter que je lui parlaſſe ſans témoins, & que je la miſſe par-là en liberté de m'ouvrir ſon cœur. J'eus beaucoup de peine à réſoudre Madame de Spinchal à m'accorder ce tête-à-tête, non qu'elle eût aucun ſoupçon de l'amour que j'avois pour ſa fille, mais par l'envie qu'elle avoit qu'elle ſe fît Religieuſe, & par la crainte que je ne l'en détournaſſe. Enfin elle y conſentit, & elle me promit qu'elle différeroit le départ de ſa fille juſqu'à ce que je l'euſſe entretenue.

J'avois une ſi grande impatience de m'expliquer avec cette aimable perſonne, & je craignois ſi fort que ſa mere, malgré ſes promeſſes, ne la fît partir dès le lende-

main, que je voulus la voir à l'heure même. Il faisoit encore assez grand jour pour se promener, & je proposai à Madame de Spinchal, de me permettre de faire quelques tours d'allée avec sa fille, avant que je m'en allasse chez moi. Madame de Spinchal la fit appeller. Je descendis dans le jardin, je me trouvai seul avec elle; car heureusement la mere se trouva obligée de rester dans le Château, pour donner ordre à quelques affaires qui lui survinrent dans ce moment.

Dès que je me vis seul avec Mademoiselle de Spinchal, je la regardai d'un air passionné, & lui serrant la main, je lui dis qu'il falloit qu'elle eût un cœur bien insensible, pour prendre la résolution de renoncer pour jamais au monde, où elle devoit s'attendre de trouver tant de gens qui l'aimeroient. Hélas! reprit-elle en soupirant, qui voudroit de moi? Et vous-même, Monsieur, n'étes-vous pas cause de ce qu'on me fait Religieuse? Car ce n'est que depuis que ma mere pense à vous épouser, qu'elle veut absolument que je la sois? Elle me regarda en prononçant ces paroles avec des yeux si tendres & si affligés, que je ne crus pas devoir différer un moment à lui découvrir ma passion. Les momens me sont précieux, lui dis-je, Mademoiselle, & je crains toujours que Madame votre mere

ne vienne nous interrompre ; car ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine qu'elle m'a permis de vous entretenir. Ecoutez-moi donc avec toute l'attention dont vous êtes capable ; & faites-moi la grace de croire que je ſoutiendrai juſqu'à la mort la vérité de ce que je vais vous dire. Je vous adore, & tout mon bonheur dépend d'être aimé de vous, & de vous poſſéder. Ce n'eſt que parce que je vous ai aimée dès le moment que je vous ai vue, que j'ai cherché à faire connoiſſance avec Madame votre mere. Elle m'a fait propoſer de l'épouſer, & je l'ai refuſée, parce que je ne puis être qu'à vous : mais aujourd'hui je viens de lui promettre que je l'épouſerois, à cauſe que je n'ai pû autrement obtenir d'elle que vous ne partiriez pas demain, & la condition que j'ai demandée en lui promettant de l'épouſer, c'eſt qu'elle vous garderoit, & que vous ne ſeriez pas Religieuſe. Quand j'eus parlé de la ſorte, Mademoiſelle de Spinchal me regarda avec plus d'attention qu'elle n'avoit encore fait ; & voyant dans mes yeux la ſincérité de tout ce que je venois de lui dire. Hélas ! reprit-elle, ſi ce que vous dites eſt véritable, c'eſt maintenant que je dois dire avec plus de raiſon que je n'ai fait, que c'eſt vous qui voulez me faire Religieuſe : car ſi ma mere s'apperçoit que vous m'aimez, elle voudra

abſolument que je la ſois; & quand elle ignoreroit votre amour, n'eſt-ce pas aſſez pour me faire Religieuſe, que je ſache que vous m'aimez, & que vous la devez épouſer ?

Quelque idée que j'euſſe de l'eſprit & du mérite de Mademoiſelle de Spinchal, je ne m'attendois pas à trouver en elle tout ce qu'elle me fit connoître par cette réponſe. J'en fus enchanté ; & bien loin d'être étonné qu'une jeune perſonne en ſût déja tant, je n'attribuai qu'à la bonté de ſon cœur, & qu'à l'inclination que je crûs qu'elle avoit pour moi, tout ce qui me parut de délicat dans cette réponſe. Eſt-il poſſible, lui répondis-je, que je trouve dans votre eſprit & dans les ſentimens de votre cœur, quelque choſe de plus engageant encore que votre beauté ? Penſez-vous à ce que vous venez de me dire ? Et dois-je croire que ſi je penſois à Madame votre mere, vous en auriez du chagrin ? Si cela étoit, que je m'eſtimerois heureux ! Je ſuis encore maître de ma promeſſe, & je n'épouſerai jamais que vous.

Comme j'achevois ces paroles je vis Madame de Spinchal qui venoit à nous. Elle étoit ſi proche, que je ne pus continuer ; je dis ſeulement à ſa fille, que je la priois de faire réflexion à ce qu'elle m'avoit dit, & que je lui jurois de ne jamais épouſer qu'elle ; & changeant de diſcours, je dis tout

haut à Madame de Spinchal qu'elle venoit trop-tôt; que cependant j'avois aſſez connu les ſentimens de ſa fille, pour être très-convaincu qu'elle n'avoit point envie d'être Religieuſe. Madame de Spinchal entendant ces paroles, regarda ſa fille avec un viſage irrité; ſa fille baiſſa les yeux, & faiſant une profonde révérence, elle lui dit qu'elle étoit préte de partir quand elle voudroit, & auſſi-tôt elle ſe retira.

La mere prenant alors un viſage aſſuré: Hé bien, Monſieur, me dit-elle, vous avez entendu ce qu'elle vient de me dire; & puiſqu'elle eſt prête de partir, il faut bien qu'elle ait une bonne vocation? Non, Madame, lui répondis-je, elle n'a point envie d'être Religieuſe; & tout ce qu'elle en fait, n'eſt que par complaiſance pour vous. Quoi! reprit Madame de Spinchal, vous l'a-t-elle dit? Non, Madame, lui dis-je, mais j'en ſuis aſſuré.

Madame de Spinchal s'emporta pour lors contre ſa fille, d'une maniére qui me donna une nouvelle indignation contre une ſi méchante femme. Je tâchai de l'adoucir, en la prenant par des raiſons & des motifs de conſcience; mais tout ce que je gagnai, fut qu'elle me dit qu'elle voyoit bien que les intérêts de ſa fille m'étoient plus chers que les ſiens; & que puiſque j'en uſois de la ſorte, elle connoiſſoit que je

n'avois guéres de complaiſance, & que ce n'étoit pas le moyen de la rendre heureuſe, ſi je l'épouſois. Je lui repartis que la choſe dont il s'agiſſoit, n'étoit pas de la nature de celles où il eſt permis d'avoir de la complaiſance; que ſa conſcience & ſon honheur l'obligeoient également de ne pas ſacrifier ſa fille, & que ce ſeroit moi qui auroit à me plaindre de ſon peu de complaiſance, ſi elle s'opiniâtroit à me refuſer la ſatisfaction que je demandois.

Quand elle vit que je perſiſtois toujours à lui demander qu'elle gardât ſa fille encore quelque temps, elle me le promit, & même de ne rien réſoudre à ſon égard que de concert avec moi. Je la quittai quand elle m'eut donné cette promeſſe, & je ne fis pas réflexion qu'elle pouvoit me tromper, tant j'avois d'impatience de me voir ſeul, pour rêver à mon aiſe ſur la converſation que j'avois eûe avec Mademoiſelle de Spinchal.

Plus j'y faiſois réflexion, plus je me perſuadois qu'il falloit que cette aimable perſonne eût du penchant pour moi; & je ne voyois rien dans les ſentimens qu'elle m'avoit marqués, qui ne dût m'en convaincre. Les termes où j'en étois avec ſa mere ne me donnoient point d'inquiétude, & je ne voyois pas qu'il y eût la moindre conſéquence à lui manquer de parole. Tout mon

embarras étoit de ſavoir comment je pourrois tirer la fille des mains de la mere, & la réſoudre à m'épouſer ſans ſon conſentement; car je n'avois plus de répugnance à me remarier, dès que je penſois qu'une perſonne que j'aimois ſi éperdûment, avoit paru ſouhaiter que je l'épouſaſſe.

Je paſſai toute la nuit à goûter le plaiſir d'aimer & d'être aimé. J'avois impatience que le jour parût pour retourner chez Madame de Spinchal, eſpérant y avoir une nouvelle occaſion d'entretenir ſa fille, pour m'aſſurer encore mieux de la diſpoſition de ſon cœur, & prendre avec elle des meſures pour l'épouſer : Mais à peine étois-je levé, qu'on me rendit cette Lettre de la part de Madame de Spinchal.

Ma Fille a voulu partir, & je n'ai pas été maîtreſſe de l'en empêcher; jamais je n'ai vu une plus grande ferveur. Vous voyez par là, que quand elle vous a dit qu'elle ne vouloit pas être Religieuſe, elle ne cherchoit qu'à vous amuſer. J'ai eu beau faire pour obtenir quelque délai, elle ne s'eſt rendue, ni à mes raiſons, ni à mes larmes; car j'avoue que je n'ai pu m'empêcher d'en répandre, en voyant une pareille réſolution. J'eſpére que vous voudrez bien venir m'en conſoler.

A peine pûs-je lire toute cette Lettre;

tant je fus ſaiſi des premiéres lignes. Je montai à Cheval auſſi-tôt, non pas pour aller chez Madame de Spinchal, mais pour courir après ſa fille. On m'avoit nommé le Couvent où elle devoit être Religieuſe, & j'eſpérois, ou la trouver en chemin, ou y arriver auſſi-tôt qu'elle.

Je fis une extrême diligence, & ne l'ayant point rencontrée ſur la route, j'allai juſqu'au Couvent, qui n'étoit éloigné que de neuf lieues de chez moi. On me dit qu'elle n'y étoit point arrivée. Je crus qu'elle auroit pris un autre chemin, & je réſolus de l'y attendre. Je demandai la Supérieure; comme elle me parut une fille fort ſage, je crus que je ne ferois point mal de la prévenir ſur les motifs qui obligeoient Madame de Spinchal, de faire ſa fille Religieuſe. Je l'aſſurai que je ſavois de bonne part que cette fille n'avoit nulle vocation, & qu'elle n'obéiſſoit à ſa mere qu'avec une extrême répugnance. Cette Supérieure me remercia de cet avis, me promettant qu'elle ne la recevroit point, ſi les choſes étoient telles que je le diſois.

Cependant Mademoiſelle de Spinchal n'arrivoit point; je l'attendis tout le jour inutilement. Quand la nuit fut fort avancée, & que je vis qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'elle arrivât, j'allai m'imaginer que ſa mere, pour m'éprouver, m'avoit

donné une fauſſe allarme ; que ſa fille n'étoit point partie, & que tout ce qu'elle en avoit fait, n'avoit été que pour voir quel parti je prendrois en apprenant cette nouvelle. Je remontai à cheval, défendant à mes gens de dire que je fuſſe venu à ce Couvent, & faiſant ſemblant d'avoir eu affaire ailleurs. Je revins chez moi, où je n'arrivai qu'au point du jour ; je m'y repoſai une heure ou deux, & quand le jour fut aſſez grand pour croire que je trouverois Madame de Spinchal levée, je remontai à cheval, & je me rendis chez elle. Je lui dis que je n'avois pu venir plutôt, parce qu'une affaire preſſée m'avoit occupé la veille chez un de mes voiſins. Alors prenant un viſage très-indifférent ſur ce qui regardoit ſa fille : Hé bien, lui dis-je, Madame, elle eſt donc partie ? J'étois très-perſuadé en parlant ainſi, qu'elle ne l'étoit pas ; ſans cela, je n'aurois pas été maître de moi.

Madame de Spinchal me répondit qu'elle étoit partie au moment qu'elle me l'avoit mandé. Je crus encore qu'elle vouloit m'éprouver, & je fis bonne mine ; mais la choſe n'étoit que trop véritable, & ſa fille n'étoit plus chez elle. Je demandai ſi elle l'avoit envoyée au Couvent auquel elle m'avoit toujours dit qu'elle la deſtinoit, elle me dit que non, que ſa fille en avoit choiſi un autre, & qu'elle l'avoit extrême-

ment priée en partant de ne m'apprendre jamais le lieu de sa retraite, parce qu'elle vouloit s'épargner l'ennui d'entendre tout ce que je ne manquerois pas de lui dire, pour la détourner de son dessein. Je jugeai que Madame de Spinchal faisoit parler sa fille de la sorte, & que c'étoit elle qui ne vouloit pas que je susse ce qu'elle étoit devenue. Je ne fis semblant de rien, & me rendant toujours assez maître de ma douleur & de ma surprise pour n'en rien témoigner, je dis à Madame de Spinchal, que puisque les choses étoient ainsi, il ne falloit pas s'en mettre davantage en peine. Cependant je n'épargnai rien pour tâcher de savoir adroitement où sa fille étoit allée; mais il me fut impossible de l'apprendre. Je fis questionner ses domestiques par les miens, & ils dirent tous qu'ils n'en savoient rien.

Je retournai chez moi fort chagrin, & j'envoyai dès le lendemain dans tous les Monastéres de la Province, pour tâcher de savoir des nouvelles de Mademoiselle de Spinchal; mais on n'en put rien découvrir. Je ne retournai plus chez sa mere; elle en fut surprise, & elle m'envoya souvent prier de la voir. Je m'en défendis d'abord sous divers prétextes; mais enfin, pour m'épargner ses visites & ses Lettres, je lui mandai que je ne pouvois

me réſoudre, ni à la voir, ni à l'épouſer, après la maniére dont elle en avoit uſé à l'égard de ſa fille; que j'étois toujours perſuadé qu'elle l'avoit ſacrifiée, & que le peu d'état qu'elle avoit fait de mes conſeils en cette occaſion, me faiſoit appréhender qu'elle ne voulût me maîtriſer quand elle ſeroit ma femme; que d'ailleurs j'avois peu de goût pour un troiſiéme mariage, & trop peu de bien pour elle. Madame de Spinchal me vint voir deux ou trois jours après que je lui eus écrit cette Lettre; & m'abordant ſérieuſement, elle me dit qu'elle avoit voulu me rendre en main propre une Lettre que ſa fille m'écrivoit, par où je pourrois me convaincre de l'injuſtice de mes reproches. Je pris cette Lettre avec précipitation, & j'y lus ces paroles.

Ne vous donnez point la peine, Monſieur, de vous informer où je ſuis. Vous ne le ſaurez que quand j'aurai fait profeſſion. J'ai jugé par la converſation que j'ai eue avec vous, que vous étiez un obſtacle à ce que Dieu demande de moi, & ſi je vous ai témoigné quelque répugnance pour la vie que je vais embraſſer, je ne l'ai fait que pour me défaire plus aiſément de vous. Ma Mere n'a aucune part au deſſein que j'ai pris, & vous devez continuer à l'eſtimer. Je vous conjure même de tout mon cœur, de ne plus différer

l'accompliſſement de vos deſſeins, & je prie Dieu tous les jours qu'il veuille y mettre ſa bénédiction.

Je n'avois jamais vu de l'écriture de Mademoiſelle de Spinchal, & je crus en liſant cette Lettre, qu'elle pouvoit être ſuppoſée, ou qu'en cas qu'elle fût de ſon écriture, on l'avoit forcée de me l'écrire. Je ne diſſimulai point ces ſoupçons à Madame de Spinchal; elle en fut en colére contre moi, & nous nous ſéparâmes aſſez mal. Trois ou quatre jours après, je lui fis dire que mes affaires ne me permettoient pas de me remarier. Cette femme qui avoit de la paſſion pour moi, me menaça de me faire repentir de ce que je voulois rompre la promeſſe que je lui avois donnée, & j'appris qu'elle avoit déterré des papiers, dont elle vouloit ſe ſervir pour me dépouiller de ma Terre, en ſuſcitant contre moi des chicaneurs qui prétendoient qu'une partie de cette Terre leur appartenoit pour d'anciennes créances, dont j'avois négligé de faire purger les hypotéques.

C'étoit me ruiner que de me dépouiller de cette Terre. Comme j'étois peu inſtruit dans les affaires, je craignis que ces chicaneurs ne me fiſſent de la peine; je ne perdis point de temps pour m'informer ſi leurs prétentions étoient bien fondées, & j'allai à Paris pour conſulter ce Procès.

Il ne me manquoit, pour me dégoûter du monde, que d'avoir un Procès. Je consultai mon affaire, & quoiqu'on m'assurât que les prétentions de mes parties étoient injustes, on ne laissa pas de m'en faire appréhender la chicane. Je fus allarmé de ce nombre infini de procédures qu'on me dit absolument nécessaire pour gagner ma Cause, aussi-bien que de l'argent qu'il falloit débourser; & comme Madame de Spinchal me faisoit dire sous main, que si je la voulois épouser, elle me fourniroit les moyens d'accommoder toutes choses, je crus que je pouvois écouter ses propositions; & un mariage, quelque fâcheux qu'il pût être, me paroissoit encore plus supportable qu'un procès.

Pendant tout ce temps-là, je n'avois pas oublié Mademoiselle de Spinchal, je l'aimois toujours. J'avois relu cent fois la lettre que sa mere m'avoit rendu de sa part, & j'étois toujours demeuré persuadé que cette Lettre n'étoit pas d'elle, ou qu'elle me l'avoit écrite par force.

Quelque envie que j'eusse de posséder cette aimable personne, je ne laissois pas d'avoir dans ma passion des sentimens assez délicats, pour me résoudre à épouser sa mere, pourvu que ce mariage lui servît à sortir d'un état pour lequel je croyois qu'elle avoit une aversion infinie. C'est ce qui

m'obligea, en renouant l'affaire de ce mariage, de demander à Madame de Spinchal qu'elle reprît ſa fille. On me promit de ſa part que je ſerois content là-deſſus, & que dès que notre mariage ſeroit fait, je verrois ſa fille, & qu'elle ne la feroit pas Religieuſe. J'inſiſtai à dire qu'il falloit commencer par me la faire voir, & je m'engageai en honneur d'épouſer la mere, dès que je verrois la fille revenue auprès d'elle.

C'étoit, je l'avoue, un effort héroïque, que de donner cette promeſſe pour avoir la ſeule ſatisfaction de retirer cette fille d'un état malheureux; mais je l'aimois aſſez pour préférer ſes intérêts aux miens; & d'ailleurs, comme je croyois que ce mariage me délivreroit de mon Procès, je trouvois qu'en donnant à ma Maîtreſſe une preuve ſi délicate de mon amour, j'avois encore l'eſpérance de mettre ordre à mes affaires. Mais ce qui arriva, va faire voir que ce dernier motif avoit bien moins de force que l'autre.

Pendant que j'étois encore à Paris, & que je diſputois avec les Agens de Madame de Spinchal, ſur la condition ſans laquelle je ne voulois point l'épouſer, je reçus une Lettre de cette Dame, qui me mandoit qu'elle étoit au déſeſpoir, de ce que la mort de ſa fille la mettoit hors d'état de me donner la ſatisfaction que je demandois;

que cette pauvre fille étoit morte en quatre jours, & qu'on attribuoit ſa mort à ſon trop de ferveur pour les auſtérités de la Religion.

Ah! ſi elle eſt morte, m'écriai-je, en liſant cette Lettre, ce n'eſt point l'auſtérité de la Religion, c'eſt la cruauté de ſa mere qui l'a tuée. Et je pourrois épouſer cette femme? Non, quand je devrois être ruiné, je ne l'épouſerai pas.

Je ne fis point de réponſe à Madame de Spinchal; j'étois trop occupé de la douleur extrême que me donnoit la nouvelle qu'elle m'avoit mandée. J'en fus affligé à la mort, & je ne pouvois m'ôter de l'eſprit la douloureuſe idée d'une ſi aimable perſonne, mourant de déſeſpoir & de chagrin, dans un état ſi contraire à ſes inclinations.

Je fis dire aux amis de Madame de Spinchal, qu'il ne falloit plus penſer à notre mariage; que mon Procès étoit bon, & que je mangerois juſqu'à ma derniére piſtole pour en venir à bout. Madame de Spinchal n'ignora plus alors qu'il falloit que j'aimaſſe ſa fille; elle avoit ſu que j'avois été la chercher dans le Couvent où je croyois qu'on l'avoit envoyée, & la Supérieure à qui je m'étois confié, lui avoit rendu compte de ma viſite & de mes diſcours.

Je n'entendis plus parler d'elle. Le mois

de Septembre arriva, & mon Procès ayant été remis à la Saint Martin, je me vis en état de retourner chez moi. J'étois si chagrin que je cherchois avec plaisir toutes les occasions de distraire ma douleur. J'avois un vieux parent qui étoit Gouverneur d'une Ville de l'Anjou; je résolus de l'aller voir en m'en retournant chez moi. Je fus quelque temps chez lui; & un jour lorsque je sortois de l'Eglise d'un Couvent de Filles qui étoit dans la Ville dont il étoit Gouverneur, & où nous avions été ensemble à la Messe, la Touriere me dit à l'oreille qu'il y avoit dans ce Couvent une personne qui m'avoit apperçu dans l'Eglise, & qui vouloit me parler. Je demandai où elle étoit; & ayant laissé mon parent, la Touriere me mena à un Parloir, où je trouvai une Religieuse qui me demanda, sans lever le voile qui lui cachoit le visage, si j'avois connu Mademoiselle de Spinchal. Je lui demandai avec émotion, si elle même la connoissoit. Hélas! me dit-elle, Monsieur, je dois bien la connoître, puisqu'elle est morte entre mes bras. Elle m'a tant parlé de vous, que sachant que vous étiez ici, j'ai eu la curiosité de vous voir. Ah! Madame, lui dis-je, à qui parlez-vous, & savez-vous combien j'aimois Mademoiselle de Spinchal? Je ne pus retenir mes larmes,

& je me laiſſai tomber ſur un ſiége en prononçant ces paroles. La Religieuſe me dit : Cependant, Monſieur, la pauvre enfant ſe plaignoit de vous, de n'avoir point eu de vos nouvelles, & rien ne lui tenoit plus au cœur que votre oubli. Elle m'a raconté la converſation que vous eûtes avec elle la veille de ſon départ, & elle s'attendoit qu'au moins vous vous informeriez de ce qu'elle étoit devenue. Je racontai alors à cette Religieuſe tout ce que j'avois fait pour en avoir des nouvelles, & que même, quand j'avois appris celle de ſa mort, j'étois ſur le point d'épouſer ſa mere, ſeulement pour empêcher qu'elle ne fût Religieuſe. Ce n'étoit pas là, reprit la Religieuſe, le moyen de plaire à Mademoiſelle de Spinchal. Elle a bien fait de mourir, car aſſurément elle n'auroit pu vous pardonner d'avoir épouſé ſa mere. Je vois bien, dis-je à cette Religieuſe, que Mademoiſelle de Spinchal ne vous a rien caché; & ce que vous me dites a tant de rapport à ce qu'elle m'avoit dit elle-même, qu'il faut que vous ayez connu toutes ſes penſées. Oui, Monſieur, reprit la Religieuſe, je l'ai connue à fonds, & je vous dirai, ſi cela vous fait plaiſir, que ce n'étoit que le peu d'eſpérance d'être à vous, qui l'avoit déterminée, malgré toutes ſes répugnances, à ſe faire Religieuſe. Elle a penſé à vous

en mourant, & elle m'a mis entre les mains un petit préſent qu'elle m'a priée de vous donner, ſi jamais je vous voyois. Je vais vous le chercher, me dit-elle, & je ſuis aſſurée que vous l'aimerez autant que vous pourriez l'aimer elle-même. La Religieuſe ſortit, me priant de l'attendre un moment. Ses derniéres paroles me firent naître des penſées qui m'occupérent agréablement. Quel eſt donc ce préſent, me diſois-je, que j'aimerai autant qu'elle-même? N'eſt-ce point que Mademoiſelle de Spinchal n'eſt pas morte, & que c'eſt elle qu'elle eſt allée chercher? Jamais je n'ai été ſi agité que je le fus alors, & plus cette eſpérance me flattoit, plus je craignois de me tromper.

La Religieuſe revint, & m'ayant demandé en riant, ce que je lui donnerois pour le préſent qu'elle alloit me faire, elle ſe détourna du côté de la porte du Parloir, en diſant : Entrez Mademoiſelle la reſſuſcitée.

Il eſt impoſſible d'exprimer ce que je ſentis dans ce moment. Je vis entrer Mademoiſelle de Spinchal; mes larmes, mes ſoupirs, ma joie & mes tranſports m'ôtérent l'uſage de la voix, & je ne conſervai que celui des yeux; encore ne ſavois-je point s'ils ne me trompoient pas. Quoique Mademoiſelle de Spinchal eût de ſon côté preſque les mêmes mouvemens, l'état où

elle

elle me vit la raſſura bientôt; & ayant eu plutôt que moi la force de parler, elle me dit qu'elle étoit ravie de me voir ſenſible à ce qui la regardoit, & que la nouvelle de ſa mort m'eût aſſez affligé, pour me réjouïr de la retrouver en vie.

Je ne ferai point le détail de cette converſation. Elle me dit qu'elle avoit appris la fauſſe nouvelle que ſa mere m'avoit mandée, qu'elle étoit ſur le point de m'écrire à Paris pour me déſabuſer, mais qu'elle étoit ravie que le haſard m'en eût fourni un moyen plus agréable. Elle fut toute étonnée de la Lettre que j'avois reçue de ſa part, & nous vîmes bien que c'étoit un artifice dont ſa mere avoit crû devoir ſe ſervir pour me la faire oublier. Elle me raconta enſuite comment elle l'avoit fait partir, & qu'elle ne ſavoit pas elle-même où elle alloit, quand on l'avoit amenée dans ce Couvent; qu'elle n'avoit jamais pu ſe réſoudre d'y prendre l'habit; que ſa mere en étoit au déſeſpoir, & ne lui donnoit plus de ſes nouvelles; qu'on lui avoit dit qu'elle m'épouſeroit bientôt, & qu'on lui faiſoit eſpérer qu'on la viendroit reprendre dès que ce mariage ſeroit fait. Je lui expliquai les raiſons que j'avois eûes de donner cette eſpérance à ſa mere. Elle me répondit qu'elle s'étonnoit que j'euſſe pu me réſoudre à cette extrêmité, & me demanda ſi je

n'étois pas maître d'époufer qui je voudrois. Je lui parlai du Procès que l'on m'avoit fufcité, & je connus, par le peu de compte qu'elle en fit, que cette fille avoit plus de fermeté que moi ; car elle ne me diffimula point que fi je l'aimois, je ne devois avoir qu'une feule affaire à cœur, qui étoit de l'époufer elle-même, & de me mettre au-deffus de tout ce qui en pourroit arriver.

Ce fut alors que je connus que je n'étois plus jeune ; car quoique j'aimaffe paffionnément Mademoifelle de Spinchal, cependant j'aurois voulu l'époufer fans me faire d'affaires : & l'expérience que j'avois eue tant de fois fur les engagemens où l'on ne confulte que fa paffion, balançoit un peu la précipitation de mes défirs.

J'affurai Mademoifelle de Spinchal que je n'épouferois jamais qu'elle ; que j'allois travailler à y réuffir d'une maniére qui ne commît, ni fa réputation, ni la mienne ; mais qu'en cas que je ne puffe y parvenir, je lui promettois de l'époufer à quelque prix que ce fût. Nous prîmes enfuite des mefures pour nous écrire, & nous convînmes que perfonne ne fauroit que je l'avois vue.

Je ne pus pourtant m'empêcher d'en parler à mon vieux parent. Je crus que Mademoifelle de Spinchal étant dans une Ville dont il étoit Gouverneur, il pour-

roit lui rendre de bons offices. Je lui recommandai d'en avoir ſoin pendant mon abſence, & je lui expliquai les termes où j'en étois avec elle, lui diſant que je la regardois comme une perſonne que je devois épouſer. Il me promit qu'il la verroit, & qu'elle ſeroit maîtreſſe de tout ce qui dépendroit de lui. Je revis encore Mademoiſelle de Spinchal, & je m'en allai chez moi après avoir pris congé d'elle.

Cependant Madame de Spinchal fut avertie que j'avois vu ſa fille; & craignant que je ne la fiſſe enlever, elle envoya des gens pour la reprendre, & la ramener chez elle; mais dans le fonds l'ordre étoit qu'on la menât dans un autre Couvent. Mademoiſelle de Spinchal ayant reçu cet ordre de ſa mere, refuſa d'obéir, & elle ſe ſervit de l'autorité du Gouverneur de la Ville où elle étoit, pour empêcher qu'il ne fût exécuté. Il l'avoit vue pluſieurs fois depuis mon départ, mais aulieu de parler pour moi, il n'avoit parlé que pour lui-même. Il en étoit devenu amoureux, & il lui avoit propoſé de l'épouſer. Il étoit ſi vieux que je ne me ſerois jamais défié qu'il m'eût joué ce tour-là.

Il dit aux gens que Madame de Spinchal avoit envoyés, qu'il ne pouvoit permettre qu'on lui rendît ſa fille, parce qu'il alloit l'épouſer; & il écrivit en même temps à

cette Comtesse, pour lui demander son consentement, ajoutant que quand elle le refuseroit, il ne laisseroit pas d'achever le mariage, parce que les choses étoient trop avancées pour s'en dédire.

Madame de Spinchal auroit eu une belle occasion de se venger de moi, si elle avoit voulu s'en servir; elle n'avoit qu'à donner son consentement à ce mariage, ou même le laisser faire sans m'avertir : mais cette mere souhaitoit encore moins me priver de ma Maîtresse, qu'elle ne craignoit que sa fille ne fût mariée. Elle m'envoya la Lettre du vieux Gouverneur, & elle me manda qu'elle n'avoit rien voulu résoudre là-dessus sans me consulter. Elle savoit bien qu'aimant sa fille autant que je l'aimois, je me joindrois à elle pour empêcher ce mariage, & c'est tout ce qu'elle demandoit.

Je ne puis dire combien je fus irrité de la trahison de mon vieux parent, & étonné de n'avoir reçu dans ce contre-temps aucunes nouvelles de Mademoiselle de Spinchal. Je ne fis point de réponse à sa mere, mais je partis aussi-tôt pour aller moi-même empêcher ce mariage. J'arrivai chez mon parent, & je fis semblant d'être encore venu le voir en m'en retournant à Paris. Je ne lui dis rien touchant le dessein qu'il avoit d'épouser ma Maîtresse. Il ne m'en

parla point aussi, & ne croyant pas que je l'eusse appris, il me reçut agréablement. Je lui demandai des nouvelles de Mademoiselle de Spinchal; il me dit qu'il ne pouvoit m'en apprendre, parce qu'il ne la voyoit point, & que depuis quelque temps les Religieuses avoient ordre de sa mere de ne la laisser voir à personne. Je me doutai des raisons qui le faisoient parler de la sorte, & je voulus m'en éclaircir entiérement. J'allai au Couvent où étoit Mademoiselle de Spinchal; je la demandai, & l'on me dit que je ne pouvois la voir. Je priai qu'on me fît parler à la Religieuse avec laquelle je l'avois vu. Elle vint, & cette fille m'apprit que Mademoiselle de Spinchal devoit épouser dans deux jours le Gouverneur; que les Articles étoient signés, & que jusques-là elle ne vouloit voir personne. Je demandai si Mademoiselle de Spinchal n'avoit point de répugnance à ce mariage, & si elle m'avoit oublié. Elle me répondit que je devois connoître l'inconstance des femmes; qu'elle croyoit que Mademoiselle de Spinchal avoit toujours de l'amitié & de la considération pour moi : mais que lui ayant dit moi-même que je trouvois de grandes difficultés à l'épouser, elle n'avoit pas cru devoir préférer un établissement incertain à celui qui se présentoit, qui d'ailleurs étoit plus avantageux que celui qu'elle auroit en m'épousant.

Je me plaignis, je m'emportai, je conjurai cette Religieuſe de faire enſorte que je puſſe voir Mademoiſelle de Spinchal, pour apprendre ſes ſentimens de ſa propre bouche; & j'aſſurai que ſi elle étoit changée, je ne m'oppoſerois point à ce mariage. La Religieuſe alla, ou fit ſemblant d'aller lui demander ſi elle vouloit me voir; un moment après elle revint me dire qu'elle n'avoit pu l'amener, mais qu'elle l'avoit priée de m'engager, ſi j'avois encore quelque conſidération pour elle, à ne point troubler un mariage, qui dans les circonſtances où elle ſe trouvoit, lui étoit ſi néceſſaire pour ſe mettre à couvert des perſécutions de ſa mere.

Je crus que la Religieuſe étoit gagnée, & je ne pouvois me perſuader que Mademoiſelle de Spinchal fût changée à ce point-là. Je réſolus de mettre tout en uſage pour lui parler. Je commençai par m'informer à la Touriere de quel côté étoit ſon appartement; & quand j'eus là-deſſus toutes les lumiéres dont je crûs avoir beſoin, je cherchai à entrer dans le Couvent, ſans être apperçu de perſonne: Je ſus qu'un Jardinier y alloit travailler tous les jours; j'allai trouver cet homme, & je lui offris de l'argent pour l'obliger de m'y introduire avec lui, ſous l'habit d'un garçon Jardinier; mon argent le perſuada, & m'étant déguiſé,

j'entrai avec lui ſans qu'on me reconnût.

Je n'étois point aſſez aveugle pour ne pas voir la folie qu'il y avoit à un homme de mon âge de m'engâger à une action qui auroit à peine été pardonnable à un jeune homme. Je comprenois bien auſſi à quel péril je m'expoſois, ſi je venois à être découvert, & combien ce déguiſement feroit de tort à la réputation de Mademoiſelle de Spinchal : mais comme j'avois réſolu de l'épouſer, bien loin de craindre les conſéquences de mon deſſein, je n'aurois pas été fâché, au pis aller, que l'on m'eût trouvé là; parce que je croyois que Mademoiſelle de Spinchal ſeroit après cet éclat obligée, par plus d'une raiſon, à ne plus penſer à un autre mariage. A peine étois-je dans le jardin, que je la vis qui ſe promenoit dans une allée couverte, avec la Religieuſe qui étoit ſa confidente. Je fis ſemblant d'avoir à tailler des arbres dans un endroit de cette allée. Je me mis derriére la paliſſade, & je m'y amuſai, tantôt à couper des branches, tantôt à fouïr la terre, eſpérant de l'endroit où j'étois pouvoir entendre une partie de leur converſation. Elles me virent; mais me prenant pour un garçon Jardinier, elles continuérent leur promenade & leur diſcours. J'en entendis aſſez pour comprendre que Mademoiſelle de Spinchal n'étoit pas auſſi changée qu'on

avoit voulu me le persuader; car il me sembla qu'elle faisoit des reproches à la Religieuse qui étoit avec elle, de ce qu'elle n'avoit pas voulu qu'elle me vît. Elle lui disoit qu'elle avoit beau lui représenter que le mariage du Gouverneur lui étoit très-avantageux, qu'elle ne l'épousoit qu'avec une extrême répugnance, & qu'elle auroit cru être bien plus heureuse avec moi.

Je fus ravi de connoître ses sentimens; mon amour en devint plus violent, & je crûs qu'il ne m'étoit pas impossible de trouver l'occasion de me cacher dans sa chambre; parce que c'étoit le seul endroit où je croyois que je pourrois l'entretenir sans témoins. Je me retirai du lieu d'où je les avois entendues, & ayant encore été quelque temps dans le jardin, j'examinai l'endroit où l'on m'avoit dit qu'étoit son appartement. Je vis que la porte d'un dégré qui y conduisoit étoit ouverte; j'entrai dans cette porte; je montai l'escalier sans trouver personne, & mon bonheur voulut que la premiére chambre où ce dégré me conduisit, se trouva être la chambre de Mademoiselle de Spinchal.

Cette chambre n'étoit fermée qu'à un simple loquet; je l'ouvris, & je reconnus que c'étoit sa chambre par quelques hardes que je lui avois vues: mais j'en fus bien plus persuadé quand m'étant approché de

la table, je trouvai une écritoire ouverte, où il y avoit le commencement d'une Lettre, que je vis bien ne pouvoir être écrite pour un autre que pour moi. En voici les termes.

Quoiqu'on veuille que je vous oublie, je ne puis m'y résoudre ; & il faut au moins que je vous dise, que si je me suis rendue aux raisons par lesquelles on a voulu que j'épousasse Monsieur de...... ce n'a été qu'après de grands combats ; que je ne fais ce mariage, que parce que vous ne m'avez pas fait assez espérer le vôtre, & qu'enfin mon cœur sera toujours le même.

Il y avoit ensuite plusieurs lignes effacées, que je ne m'amusai point à déchiffrer, parce que j'en avois lu assez pour faire ce qui me vint dans l'esprit. Je pris une plume, & voici ce que j'écrivis au bas du papier où elle avoit commencé à écrire,

Si vous ne consentez au mariage dont vous me parlez, que parce que je ne vous ai pas assez fait espérer que je vous épouserois, je suis assuré que vous n'épouserez jamais que moi : car je vous jure par tout ce qu'il y a de plus saint, que je suis prêt de vous épouser.

Ayant écrit ces paroles, je remis le papier où je l'avois trouvé, & je revins dans le jardin où elle se promenoit encore. Je ne voulus pas demeurer plus long-temps dans cette chambre, & ce fut moins par la crainte d'être découvert, que parce que j'eus envie de voir quel effet produiroit ce que j'avois écrit. Je jugeois bien que si elle m'aimoit, elle seroit ravie d'apprendre d'une maniére qui devoit lui paroître si surprenante, qu'il ne tenoit qu'à elle de m'épouser; & qu'après l'assurance que je lui donnois, elle auroit assez de courage & de fermeté pour différer au moins d'épouser le Gouverneur, jusqu'à ce qu'elle eût pu se convaincre si ce que je lui mandois étoit sincére.

Je sortis du Couvent avec le Jardinier, qui fut si content de voir que ce qu'il avoit fait pour moi, n'avoit point eu de suites fâcheuses, qu'il me promit de faire la même chose toutes les fois que je voudrois. Je retournai chez mon vieux rival, qui me demanda d'où je venois. Je lui dis que j'avois été rendre visite à un de ses voisins, qui m'avoit appris des nouvelles que j'aurois voulu n'apprendre que de lui; que j'étois ravi qu'il épousât Mademoiselle de Spinchal; qu'il avoit eu tort de m'en faire finesse, puisqu'il devoit être persuadé que mes affaires ne me permettant pas d'épou-

ſer cette aimable perſonne, je ne pouvois trop me réjouïr qu'il fit pour elle ce que j'aurois voulu faire moi-même.

Ce bon homme crut que je parlois ſincérement, & pour payer mon honnêteté par une autre, il me dit qu'il n'avoit penſé à épouſer Mademoiſelle de Spinchal, qu'en cas que je le trouvaſſe bon, & que puiſque j'approuvois ce mariage, il vouloit que je fuſſe de la Nôce, & que même il me méneroit la voir dès le lendemain. Il fit ce qu'il m'avoit promis, & le lendemain nous allâmes enſemble demander Mademoiſelle de Spinchal. Jamais rien ne pouvoit arriver de plus conforme à ce que je ſouhaitois; car je mourois d'envie de voir comment elle me recevroit, & quel effet auroit produit en elle, ce que j'avois écrit au bas de ſa Lettre.

Elle vint, & elle me parut avoir un air fort content. Le vieux Gouverneur lui dit qu'il m'avoit appris leur mariage, que j'en avois témoigné une grande joye, & qu'il m'avoit retenu pour être de la Nôce. Elle ſe douta bien que je le trompois, & elle répondit qu'elle comptoit bien que quand elle ſe marieroit, je ſerois effectivement de la Nôce. Elle me regarda en prononçant ces paroles, & je compris qu'elle avoit lû ma Lettre, & qu'en diſant que quand elle ſe marieroit je ſerois de la Nôce, elle

avoit voulu me faire entendre qu'elle comptoit que je l'épouferois. Nous eûmes fur le même ton une converfation, dont il n'y eût qu'elle & moi qui compriffions le véritable fens : car en femblant parler du mariage du Gouverneur, nous ne parlâmes que du nôtre. Cela ne fuffifoit pas pour contenter fa curiofité; elle mouroit d'envie de favoir comment j'avois écrit ce qu'elle avoit trouvé au bas de fa Lettre : mais le Gouverneur ne nous donna pas la liberté de nous expliquer. Tout ce qu'elle put faire dans le moment qu'il fortoit, fut de me demander depuis quand j'étois forcier. Je lui dis que fi elle vouloit fe tenir dans fa chambre le lendemain pendant que les Religieufes feroient au Chœur, je lui apprendrois mes fortiléges.

Le lendemain j'allai retrouver mon Jardinier. M'étant déguifé comme la premiére fois, j'entrai avec lui dans le Couvent, & à l'heure à peu près que j'avois marquée à Mademoifelle de Spinchal, je montai dans fa chambre; je la trouvai feule; elle me vit paroître avec autant d'étonnement que fi j'avois été un efprit. Je lui racontai comment j'étois déja venu dans fa chambre, après l'avoir écoutée pendant qu'elle fe promenoit avec fon amie. Elle me dit de fon côté la furprife que lui avoit donnée ma Lettre; qu'elle s'étoit bien doutée qu'il

falloit que j'euſſe entré dans ſa chambre; qu'elle n'en avoit voulu faire confidence à perſonne, parce que les Religieuſes ſouhaitoient paſſionnément qu'elle épouſât le vieux Gouverneur, eſpérant que quand elle ſeroit ſa femme elle leur attireroit de la conſidération; que c'étoit la ſeule raiſon pour laquelle elles m'étoient contraires. Elle m'aſſura qu'elle m'aimoit toujours, & que quand elle auroit épouſé le Gouverneur, elle n'auroit point ceſſé de m'aimer. Elle me demanda enſuite quelles meſures je prenois pour l'épouſer. Je lui dis que je n'en ſavois point d'autres que de l'enlever. Cette propoſition lui fit de la peine, & elle balançoit à s'y réſoudre, quand nous fûmes interrompus.

C'étoit une vieille Religieuſe qui faiſoit la viſite. Il n'y eut pas moyen de me cacher, & la bonne Mere fut très-ſcandaliſée de trouver un garçon Jardinier dans la chambre de Mademoiſelle de Spinchal. Elle lui dit que j'étois venu lui apporter des fleurs. La vieille Religieuſe la gronda fort, & me fit ſortir, me menaçant qu'elle s'en plaindroit, & qu'elle feroit défendre que je n'entraſſe jamais dans la Maiſon. Ainſi je fûs obligé de me retirer, ſans avoir pû rien conclure avec Mademoiſelle de Spinchal; mais je ne doutai pas qu'elle ne dût trouver des prétextes pour reculer ſon mariage.

Un jour après, le même Jardinier qui m'avoit introduit dans le Couvent, vint m'apporter une Lettre de Mademoiselle de Spinchal. Il m'apprit en me la rendant, que la bonne Mere qui m'avoit trouvé dans la chambre, faisoit grand bruit de cette aventure, & qu'on lui avoit défendu d'amener le garçon qu'elle avoit trouvé; qu'il y avoit même des ordres pour ne plus le laisser entrer. Voici ce que Mademoiselle de Spinchal me mandoit.

Vous avez voulu épouser ma mere pour me témoigner votre amitié; ne pourrai-je point espérer de vous le même effort pour me laisser épouser Monsieur de ..... Faites-y réflexion. La voye que vous m'avez proposée est très-périlleuse, & quand vous réussiriez à m'enlever, nous n'en serions pas mieux. Ma mere n'épargnera rien pour faire casser un mariage fait contre toutes les régles. Elle continuera à vous faire poursuivre pour l'affaire de votre Terre. Enfin je ne me flatte point que ce dessein puisse avoir un heureux succès, & je serois fâchée d'être cause de toutes les extrêmités ausquelles il peut vous exposer. Je vous jure qu'en épousant Monsieur de .... je ne cesserai point de vous aimer. Il est si vieux qu'il ne peut vivre longtemps; & s'il meurt, je serai en état de vous épouser hautement après sa mort. Je

vous découvre ſans déguiſement tout ce que je penſe, & je vous aſſure que ce n'eſt pas ſans beaucoup de peine que je me réſous à ce mariage; mais c'eſt, ce me ſemble, ce que je puis faire de mieux pour vous & pour moi. Si je n'ai pas le plaiſir d'être votre femme, j'aurai le plaiſir de vous voir tous les jours; & pour peu que vous preniez ſoin de tromper le bon homme, vous ſerez autant de ſes amis que de ſa femme. Au nom de Dieu, ne nous piquons point de tout haſarder pour nous marier enſemble; on peut s'aimer ſans cela. Songez combien cet établiſſement m'eſt avantageux, & ayez pitié des malheurs dont il me tirera ſi vous y conſentez; car je ne ferai à cet égard que ce que vous voudrez, puiſque je veux que ma deſtinée dépende de vous.

Si j'avois été au temps de mes premiéres aventures, j'aurois crû que cette Lettre étoit une marque du changement de ma Maîtreſſe, & j'aurois tout haſardé pour empêcher le deſſein qu'elle me propoſoit: mais je n'étois plus jeune, & je ne pûs me déguiſer à moi-même, qu'il y avoit beaucoup de raiſon à ce que Mademoiſelle de Spinchal vouloit faire. Je fûs même flatté par tout ce qu'elle me diſoit, & j'eſpérai que ſi j'avois la force de conſentir qu'elle en épouſât un autre, elle ſauroit bien m'en récompenſer. Enfin, partie par délicateſſe, par-

tie par raison, & partie aussi par des motifs moins délicats, je me résolus à ce qu'elle me proposoit. C'étoit le parti le plus avantageux pour elle, & je crûs que ce ne seroit pas avoir un amour assez délicat, que de l'empêcher de profiter de sa bonne fortune. Ce fut la raison qui l'emporta, & toutes les autres eurent moins de force pour me déterminer, que ce qui regardoit ses intérêts.

Je lui mandai tout ce qu'il falloit pour la persuader à cet égard de la délicatesse, & du désintéressement de ma passion. Elle fut charmée de la maniére dont j'en usai, & elle redoubla pour moi ses empressemens & ses caresses.

Son mariage ne tarda pas à se faire quand je cessai de le traverser. Elle eut même la consolation de se marier avec le consentement de sa mere : car Madame de Spinchal qui sut que j'étois venu chez mon parent, se crut si assurée que j'empêcherois ce mariage, qu'elle manda qu'elle y donnoit les mains ; mais elle fut bien surprise quand elle apprit que deux jours après qu'on eut reçu d'elle ce consentement, sa fille avoit été mariée ; que j'avois moi-même assisté à son mariage, & travaillé à le faire réussir.

Elle en fut au désespoir, & elle voulut du moins, n'ayant pû empêcher que sa fille

ne fût mariée, la priver du repos & de la douceur de ſon mariage. Elle trouva le moyen de faire dire au vieux Gouverneur, qu'en épouſant ſa fille, il avoit épouſé une Maitreſſe que je n'avois mariée que pour la voir & l'aimer plus commodément. Ces avis n'étoient que trop capables de lui donner de la jalouſie, quand il n'en auroit pas reçu d'autres : mais tout contribua à me rendre ſuſpect, & il apprit preſqu'en même-temps, que j'avois entré dans le Couvent, pendant que Mademoiſelle de Spinchal y étoit encore, & que même j'avois été ſurpris avec elle dans ſa chambre.

Il ne douta plus après cela qu'il n'eût été pris pour dupe. Je fus averti qu'il vouloit me faire aſſaſſiner. C'étoit un homme violent, & je ne jugeai pas à propos de m'expoſer à ſa violence. Je ſortis de chez lui, & je revins chez moi, où j'appris bien-tôt la maniére dont la jalouſie lui faiſoit traiter ſa femme. Il n'y avoit aucun mauvais traitement qu'il ne lui fît. Il la tenoit enfermée, & à peine lui donnoit-il les choſes les plus néceſſaires à la vie. Je fus touché de ce qu'elle ſouffroit, & je réſolus de l'en délivrer.

Je ne voyois nulle apparence d'aller l'enlever de chez ſon mari. L'entrepriſe étoit trop périlleuſe pour moi, & ç'auroit été m'expoſer à une perte évidente, ſans que

la perſonne que je voulois ſecourir en reçût aucun ſoulagement. Je crûs qu'il falloit agir par les voyes de la Juſtice, & trouver quelqu'un qui préſentât une Requête pour obtenir la ſéparation de Mademoiſelle de Spinchal, à raiſon des mauvais traitemens de ſon mari. Perſonne ne me parut plus propre à y réuſſir que ſa mere, & je crûs qu'elle pourroit ſe réſoudre à cette démarche ſi je lui propoſois encore de l'épouſer. J'étois ſi touché de ce que ſa fille ſouffroit, & je l'aimois de ſi bonne foi, que je crois que j'aurois fait ce mariage, ſi je n'avois pû autrement lui être utile; mais Madame de Spinchal mourut lorſque je me propoſois ce deſſein, & une autre mort qui ſuivit de près celle-là, me fit croire que le mérite de ma généroſité avoit enfin trouvé ſa récompenſe.

La mort dont je parle, fut celle du vieux Gouverneur. Il ne vécut que dix-huit mois depuis ſon mariage, & ſa femme ſe trouva preſqu'en même-temps héritiére des biens de ſa mere, & en poſſeſſion de tous les avantages que ſon mari lui avoit faits en l'épouſant; c'eſt-à-dire, qu'elle ſe vit une aſſez riche veuve, pour être regardée comme un fort bon parti.

Je ne fus pas des derniers à lui donner de mes nouvelles, en apprenant celle de la mort de ſon mari. Elle me manda qu'elle

n'avoit pas oublié les ſervices que je lui avois rendus, & les promeſſes qu'elle m'avoit faites. Mais que l'intrigue que nous avions eûe enſemble avoit tant fait de bruit, & que tout le monde étoit ſi perſuadé que j'étois cauſe des chagrins, & même de la mort de ſon mari, qu'il n'étoit pas à propos que je paruſſe ſi-tôt chez elle, mais qu'elle me donnoit rendez-vous à Paris, où elle devoit ſe rendre inceſſamment.

Sa Lettre étoit accompagnée d'une Procuration qu'elle m'envoyoit, pour agir en ſon nom, dans toutes les affaires que la mort de ſa mere lui avoit données dans la Province où j'étois. Je mis ordre à tout, avec d'autant plus de ſoin que je croyois agir pour moi, & que je regardois la Terre de Spinchal, comme un bien qui devoit bientôt m'appartenir, ne doutant point que nous ne dûſſions nous marier ſi-tôt que je ſerois à Paris. Je n'y arrivai qu'un mois après elle. Les affaires dont elle m'avoit donné le ſoin, m'avoient retenu juſques-là. Il y avoit quelques jours qu'elle avoit diſcontinué de m'écrire, & je ne ſavois à quoi attribuer ſon ſilence : mais je n'en étois point allarmé.

Mon frere aîné étoit mort il y avoit ſix ou ſept mois des bleſſures qu'il avoit reçûes au ſiége de Sainte-Maure dans l'Archipel, en commandant l'Armée des Vé-

nitiens. Sa mort m'avoit aſſez touché pour me dégoûter du monde, & j'aurois pris dès ce temps-là le parti de la retraite, ſi je n'avois aimé Mademoiſelle de Spinchal. Mon frere n'avoit laiſſé qu'un garçon, qui avoit alors vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Il y avoit peu d'hommes de ſon âge qui euſſent plus de mérite. Il étoit parfaitement bien fait. Il avoit ſervi dès l'âge de quinze ans, ayant ſuivi ſon pere à Veniſe & dans l'Archipel; & c'étoit lui qui m'avoit apporté les nouvelles de ſa mort.

J'étois, quand je les reçus, chez le vieux Gouverneur mon parent, où mon neveu vint me trouver deux ou trois jours apres le mariage de Mademoiſelle de Spinchal. Il la vit alors; mais je ne m'apperçûs point qu'il eût du penchant pour elle, & qu'elle en eût pour lui. Cependant ils s'aimérent dès qu'ils ſe virent, & je devins le ſeul obſtacle de leur amour, & du deſſein qu'ils prirent de ſe marier, lorſque Mademoiſelle de Spinchal ſeroit veuve.

Ils s'étoient vûs tous les jours depuis qu'elle étoit à Paris, & leur paſſion étoit au point qu'ils n'étoient occupés qu'à chercher les moyens de ſe débarraſſer de moi. Je n'avois garde de me défier qu'ils fuſſent enſemble ſur le pied où ils étoient. J'étois au contraire très-perſuadé que Mademoiſelle de Spinchal n'attendoit que mon arri-

vée pour m'épouser, & l'estime que j'avois pour elle ne me permettoit pas de la soupçonner du moindre changement.

Dès que je fûs arrivé, mon neveu vint me trouver. Je lui demandai des nouvelles de Mademoiselle de Spinchal. Il me dit qu'il l'avoit vû quelquefois, mais qu'à dire le vrai elle paroissoit depuis quelque temps peu résolue de m'épouser; que depuis qu'elle étoit à Paris, on lui avoit offert de grands partis, & qu'il croyoit qu'elle avoit plus de vanité & d'ambition que d'amour. Je crûs ce que mon neveu me disoit, & j'y trouvai beaucoup d'apparence, en faisant réflexion qu'il y avoit long-temps qu'elle ne m'avoit écrit. Je le priai de lui représenter adroitement le tort qu'elle se feroit en me manquant de parole, après les obligations qu'elle m'avoit, & les termes où nous étions ensemble. Je lui dis aussi qu'il ne lui témoignât point qu'il m'eût parlé, parce que je voulois avoir la satisfaction de la faire expliquer elle-même, en cas qu'elle fût changée.

J'allai la voir; elle me reçut avec assez de joye en apparence, mais je remarquai que ma présence l'embarrassoit. Je lui rendis compte des affaires dont elle m'avoit donné le soin, & je lui dis que rien ne s'opposoit maintenant au bonheur dont je m'étois toujours flatté. Elle me répondit qu'elle étoit toujours dans les mêmes sentimens;

mais qu'elle croyoit que la bienſéance demandoit qu'elle laiſſât paſſer au moins la premiére année de ſon deuil avant que de ſe remarier. Je lui dis, après avoir été quelque temps ſans parler, que j'étois fâché qu'elle ſe déguisât avec moi, & que je ſavois que d'autres raiſons que la bienſéance l'obligeoient à différer notre mariage. Comme elle crut que mon neveu m'avoit fait confidence de leur intrigue, elle fut long-temps ſans me répondre, tenant les yeux baiſſés; & enfin me regardant avec froideur, elle me dit que puiſque j'étois ſi bien inſtruit, elle n'avoit rien à me dire.

Je me trouvai alors dans l'état où je m'étois vu tant de fois dans ma vie, lorſque j'avois éprouvé l'inconſtance des femmes. Je vis bien que celle-ci étoit changée, & je regrettai de m'être occupé de cet amour, & de n'avoir pas mieux ſuivi les dégoûts du monde, que la mort de mon frere m'avoit encore donnés depuis peu; mais il me falloit de nouvelles mortifications pour me déterminer. Je quittai Mademoiſelle de Spinchal, en lui diſant qu'elle ne méritoit pas ma colére, & que puiſqu'elle étoit capable de ſe laiſſer éblouïr par l'eſpérance d'un établiſſement plus éclatant que celui qu'elle trouveroit avec moi, elle étoit indigne de mon attachement, & que je voulois, en ne la contraignant point,

lui laiſſer ſuivre ſon inconſtance, & lui donner lieu de s'en repentir. Elle ne me répondit rien, & elle me laiſſa ſortir.

J'allai trouver mon neveu, à qui je dis que les avis qu'il m'avoit donnés n'étoient que trop bien fondés. Je lui expliquai tout le détail de la maniére dont j'en avois uſé avec Mademoiſelle de Spinchal, depuis que nous avions commencé à nous aimer, & je parus ſi ſaiſi & ſi affligé, que mon neveu eut du chagrin d'être cauſe de l'inconſtance de ma Maîtreſſe, & ſoit qu'il fût aſſez honnête-homme, pour ne vouloir pas m'enlever une Maîtreſſe que j'avois ſi bien méritée, ſoit qu'il craignît qu'elle n'eut pour lui quelque jour l'inconſtance qu'elle avoit pour moi, il lui écrivit qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à me donner une mortification qui m'étoit ſi ſenſible; qu'il m'avoit trop d'obligation pour en uſer ſi mal, & qu'abſolument il ne l'épouſeroit jamais, ſi elle ne trouvoit le moyen de me faire conſentir à leur mariage.

Mademoiſelle de Spinchal fit une réponſe à cette Lettre qui tomba entre mes mains, & que je crois qu'elle fut bien-aiſe que je viſſe; car ce fut celui qui la devoit rendre à mon neveu qui me la donna, ne l'ayant pas trouvé chez moi, où il me dit qu'il étoit venu le chercher. J'avois trop d'intérêt de ſavoir ce que Mademoiſelle de

Spinchal pouvoit lui mander, pour ne pas ouvrir cette Lettre. Je la décachetai, & voici comment elle étoit conçue.

Est-il possible que quand on est à un certain âge, on ne se rende pas justice, & que Monsieur votre Oncle veuille toujours oublier qu'il a soixante ans? J'ai eu pour lui de la complaisance, il est vrai, & je lui ai laissé prendre toutes les espérances qu'il lui a plu, ne pouvant faire autrement dans la situation où j'étois; mais j'ai aussi toujours eu assez bonne opinion de lui, pour espérer qu'il auroit honte d'être toujours fou, & de vouloir toujours passer pour jeune. Croit-il nous tromper par les soins qu'il prend de nous cacher son âge, & trouver mauvais que j'aye pour un homme comme vous des sentimens qu'il seroit, ce me semble, ridicule que j'eusse à mon âge pour un vieillard? S'il avoit un peu de prudence, voudroit-il s'exposer au sort du mari que j'ai perdu, & avec lequel je n'ai point eu d'autre raison d'être si mal, que parce qu'il n'étoit plus d'un âge à mériter les soins & la complaisance d'une jeune femme? D'ailleurs, dequoi peut-il se plaindre, puisque mon attachement ne sort point de sa famille? Et s'il a pour vous autant d'amitié que vous dites, n'est-ce pas à lui à faire scrupule de vous enlever votre Maîtresse? N'est-il pas juste que les vieilles gens soient plus

maîtres de leurs paſſions que les jeunes? Croyez-moi, il prendra ſon parti quand il nous verra mariés : Mais s'il ne veut pas le prendre, nous n'aurons pas beaucoup à ſouffrir de lui; il eſt trop vieux pour nous faire long-temps de la peine. Je ne prendrai donc point à la lettre ce que vous me mandez; je ſai mieux expliquer vos intentions. Je vous en eſtime même davantage, d'avoir cette conſidération pour un Oncle à qui vous dites que vous avez obligation. Mais quand il ſeroit vrai que ces égards, que vous dites que vous voulez avoir pour lui, vous feroient rompre avec moi, je ne ceſſerai point de vous aimer, & jamais je ne ſerai à un autre, ſi je ne puis être à vous.

Pour comprendre combien l'aventure me parut accablante, il faut ſe ſouvenir de ce que j'ai dit ailleurs; à ſavoir, que ma folie étoit de vouloir paſſer pour jeune. Je dirai donc que ce qui me toucha le plus dans cette Lettre, ne fut point d'y trouver des preuves de l'inconſtance de cette femme; ce furent les inſultes qu'elle y faiſoit à mon âge. Les termes de *Vieillard* & de *vieilles gens*, & enfin tout ce qui me faiſoit ſouvenir que je n'étois plus jeune, me furent une injure ſi ſenſible & ſi humiliante, que je tombai dans une eſpéce de confu-

ſion, qui m'ôta pour quelque temps tout autre ſentiment.

Je m'enfermai chez moi, & j'ordonnai qu'on ne laiſſât entrer perſonne. Je relus cette Lettre vingt fois, & vingt fois je fus ſur le point de rendre à cette femme, inſulte pour inſulte. Je paſſai le reſte du jour dans ces tranſports. Je me couchai fort tard, & je dormis peu. Je repaſſai, étant au lit, ſur toutes les aventures de ma vie; mais particuliérement ſur celle qui m'avoit toujours le plus occupé; je veux dire, ſur l'hiſtoire de ma Carmelite. Il me ſembla que je la voyois encore, & que je l'entendois qui me répétoit les termes que j'avois trouvés dans cette Lettre. *Eſt-il poſſible, que vous vouliez toujours oublier que vous avez ſoixante ans?*

Je me trouvai plus calme le lendemain. Je repris cette Lettre, & l'ayant relue encore pluſieurs fois : Mais après tout, me disje à moi-même, pourquoi m'aviſai-je de me plaindre de ce qu'on me dit que j'ai ſoixante ans? N'eſt-ce pas une vérité? N'eſt-il pas temps que je ceſſe d'être fou? Quand deviendrai-je ſage, ſi je ne le ſuis maintenant? Oh! ma chere Carmelite, vous aviez bien raiſon de me dire autrefois, qu'il n'y avoit rien de ſolide dans le monde. Ah! ſi j'avois ſuivi vos conſeils, & votre exemple, qu'il y a long-temps que j'aurois été ſage! Mais il eſt encore temps;

& puiſque je ſuis vieux, & que ceux méme à qui j'ai voulu plaire, en déguiſant mon âge, ſont les premiers à me le reprocher, il eſt juſte que je ne m'expoſe plus à de pareilles injures. Oh Monde ! je te connois maintenant, & tu ne me tromperas plus.

Je paſſai encore le reſte du jour ſans voir perſonne, & je pris enfin la réſolution de profiter de cette derniére diſgrace, & de rompre tous les liens qui me pouvoient encore attacher. Qui auroit pu croire qu'une injure, qui devoit paroître auſſi frivole que celle de me voir reprocher ma vieilleſſe, eût eu plus de force pour m'arracher du monde, que tout ce que j'avois jamais ſouffert ? Mais Dieu ſe ſert des moyens les plus ſurprenans pour nous conduire à ſes fins ; & je crois qu'il n'y en a guéres de plus efficaces, que de voir confondre notre vanité dans les choſes où nous avons la foibleſſe de la faire conſiſter.

Les circonſtances de cette injure me la rendoient encore plus ſenſible. Etre traité de la ſorte, par une perſonne dont je croyois être aimé, & à laquelle je m'étudiois de plaire, étoit un nouveau genre de mortification ; & je connus que ſi dans tous les temps de la vie, on a lieu de ſe défier des femmes, c'eſt un nouvel aveuglement que de prétendre leur plaire, quand on eſt dans un âge qui n'eſt plus propre qu'à donner

matiére à leur malignité, & à leurs railleries.

Mais je fis enſuite réfléxion au peu de proportion qu'il y a entre les amuſemens des paſſions, & les déſagrémens de la vieilleſſe, & je ſentis diminuer le reſſentiment que j'avois du procédé de Mademoiſelle de Spinchal. Elle me parut plus ſage que moi, & je commençai à ne plus lui faire un crime d'une choſe qui me paroiſſoit une preuve de ſa raiſon & de ſon bon ſens. Enfin, ayant réſolu de n'être plus le même, toutes choſes me parurent avoir à mon égard une nouvelle face; & la premiére preuve que j'eus que j'allois effectivement changer, fut l'indifférence qui ſuccéda aux troubles & aux émotions que j'avois ſenties.

Ayant pris là-deſſus mon parti, je voulus m'ôter à moi-même toute eſpérance de poſſéder Mademoiſelle de Spinchal. Elle paroiſſoit un bon parti pour mon Neveu, & je voulus le récompenſer de la généroſité qui l'avoit fait réſoudre à rompre avec elle, à ma conſidération.

Je le fis venir, & ſans lui dire mon deſſein, je montai avec lui en Caroſſe, & j'allai chez Mademoiſelle de Spinchal. Nous la trouvâmes ſeule; & après avoir pris des ſiéges, je lui parlai en cette ſorte.

Vous ne devez pas douter, Madame, que je ne vous aye aimée, & je crois que

vous ne doutez point de la sincérité de mon attachement, en voyant tout ce que j'ai fait pour vous. J'ai long-temps cru que mon bonheur dépendroit de vous épouser; mais Dieu m'a ouvert les yeux, & j'ai reconnu que je n'étois plus d'un âge qui vous convînt. Je ne me plaindrai point de la Lettre que vous avez écrite à mon Neveu, puisque c'est ce qui m'a éclairé, & je vous pardonne la maniére dont vous m'y traitez, puisque c'est par là que j'ai appris comment je devois me traiter moi-même. Qu'il n'en soit donc plus parlé, je vous prie; la voilà, & je vous la rends. Je vous rends avec elle toutes les paroles que vous m'aviez données, & vous êtes libre de vous choisir l'époux qui vous plaira; mais s'il vous reste quelque souvenir, & quelque reconnoissance de mon amitié & de mes services, je vous demande que vous m'en donniez des marques, en achevant le mariage que vous avez fait espérer à mon Neveu. Il est digne de vous, & jamais vous ne pouvez faire un meilleur choix. Il a du bien, & outre celui qu'il peut encore espérer de sa mere, je lui donne ma Terre, & je ne me réserve qu'autant de pension qu'il m'en faut, pour vivre éloigné du monde, dans un lieu qui m'en sépare pour toujours.

Mademoiselle de Spinchal voulut m'interrompre plusieurs fois pendant ce dis-

cours, ne ſachant ſi je ne venois point pour lui faire des reproches; mais elle connut que j'étois ſincére, & elle me laiſſa pourſuivre. Quand elle vit que je ne parlois plus, elle me répondit qu'elle me prioit d'achever de lui donner des marques de ma générosité, en lui permettant de ne ſe point juſtifier d'une conduite, dont elle ne pouvoit ſe ſouvenir ſans confuſion; qu'elle auroit toute ſa vie pour moi plus d'eſtime & de reconnoiſſance que pour perſonne; mais que ſi je voulois que le mariage de mon Neveu lui fût agréable, il ne falloit point que je parlaſſe, ni de lui donner mon bien, ni de me retirer du monde.

Mon Neveu ne parloit point, & les larmes qu'il n'avoit pu retenir en m'écoutant, lui en ôtoient la liberté. Je crûs, pour abréger cette converſation, ne devoir plus leur parler que de Dieu, & de la penſée qu'il m'avoit inſpirée de ne plus penſer qu'à mon ſalut. Je leur fis là-deſſus un diſcours qui les toucha; & ils connurent bien que mon parti étoit pris, & qu'ils entreprendroient inutilement de m'en détourner. Je les priai de me garder le ſecret ſur le deſſein de ma retraite, & nous nous ſéparâmes pour donner ordre à tout ce qui étoit néceſſaire pour achever leur mariage.

Ma Belle-ſœur, Mere de mon Neveu, y conſentit avec joye. Je donnai ma Terre

à mon Neveu, & je pouvois d'autant plus aiſément en diſpoſer en ſa faveur, qu'elle étoit à moi, & que je n'avois point d'autres héritiers, mon ſecond frere étant mort en Suede ſans enfans.

Leur mariage ſe fit, & Dieu me donna le courage de ne marquer à cet égard, ni inconſtance, ni foibleſſe. Je puis même dire que je n'en ſentis aucune, & que j'étois étonné de me trouver ſur toutes les choſes de ce monde, ſi différent de ce que j'avois été juſques-là. Je fus trois ſemaines avec eux; & me ſouvenant que ma chere Carmelite m'avoit dit autrefois, qu'il ne falloit point s'engager dans une retraite, qu'on ne ſe fût éprouvé long-temps, j'allai paſſer trois mois dans une maiſon Religieuſe, ſous la conduite d'un homme fort éclairé & fort ſage, qui me régla lui-même le lieu & le genre de cette retraite.

Je voulus d'abord me faire Chartreux; enſuite je penſai à la Trape; mais celui qui me conduiſoit, me détourna de l'un & de l'autre deſſein, non-ſeulement à cauſe de mon âge, mais auſſi parce qu'il craignoit pour moi un engagement que je ne pourrois rompre. Il ſavoit qu'on trouve quelquefois dans ces ſortes d'engagemens des chagrins qui naiſſent de la contradiction des eſprits, & qui occupent, malgré qu'on en ait, d'un autre ſoin que de celui du ſalut.

Mais auſſi ce que je lui racontai du Magiſtrat qui m'avoit paru ſoutenir avec peine une retraite où il étoit ſouvent viſité de ſes amis, lui fit craindre pour moi la même peine. Il crut qu'il m'en falloit une où je ne fuſſe engagé que par le ſeul déſir de mon ſalut, & où, d'un autre côté, je ne viſſe rien qui me rappellât les idées du monde. C'eſt ce qui lui fit approuver la penſée que je lui communiquai de me retirer dans une Province où je n'avois aucune connoiſſance & aucune habitude ; parce que n'y étant connu de perſonne, je ne ſerois point expoſé à des viſites, également à craindre, ſoit qu'elles ſoient agréables, ſoit qu'elles ſoient importunes.

C'eſt-là où je ſuis maintenant, & je ne crois pas que je me laſſe de m'y cacher, puiſque depuis que j'y ſuis, je n'ai eu que des jours heureux & tranquilles ; & que tout ce que j'ai été obligé de me repréſenter en écrivant ces Mémoires, touchant les amuſemens de ma vie, n'a ſervi qu'à augmenter en moi le mépris du monde, & qu'à me donner un repentir ſincére d'avoir commencé ſi tard à m'occuper de la ſeule choſe où j'ai trouvé un véritable & ſolide bonheur.

L'Auteur de ces Mémoires eſt mort environ ſix mois après les avoir écrits. Il les écrivit

écrivit dans les commencemens de ſa retraite ; mais ayant eu depuis des occupations plus ſérieuſes, il ſe repentit de s'être amuſé à cet ouvrage, & il l'auroit mis au feu, s'il en eût été le maître : mais il lui fut dérobé lorſque l'on vit qu'il avoit deſſein de le ſupprimer. Au reſte, pour ajouter ce qui manque à l'hiſtoire de ſa vie, on croit devoir dire un mot de ſa retraite, & de la maniére dont il a vécu juſqu'à ſa mort.

Il changea de nom, & comme il étoit dans une Province où perſonne ne le connoiſſoit, lui ni ſa famille, il ne lui fut pas difficile de paſſer pour tout autre qu'il n'étoit. Il ſe déguiſa ſi bien, que ceux avec qui il a vécu, n'ont jamais pu deviner qu'il eût été homme d'épée. Comme il avoit beaucoup d'eſprit & d'étude, on étoit perſuadé qu'il avoit eu quelque Charge dans la Robe, ou qu'il avoit été auprès de quelque Ambaſſadeur. La connoiſſance qu'il avoit des Langues & des Pays étrangers, confirmoit cette opinion, & il ne ſe mettoit point en peine de la détruire.

Le lieu de ſa retraite étoit dans l'enceinte d'une Maiſon Religieuſe où il donnoit une penſion modique pour ſa nourriture, & il employoit en aumônes le reſte du peu de bien qu'il s'étoit réſervé. Ses occupations étoient l'Etude & la Priére, & le ſoin de ſervir les Religieux, & de cultiver de ſes mains un Jardin qui étoit joint à ſon appartement.

Perſonne, non pas même ſon neveu, n'eut connoiſſance d'abord du lieu qu'il avoit choiſi pour ſe retirer, excepté celui qui lui avoit aidé à faire ce choix, & par les avis duquel il s'eſt toujours gouverné. Cet homme avoit ſoin de lui faire tenir ſa penſion.

Il y avoit près de deux ans qu'il étoit dans cette retraite, quand ſon neveu en fut informé. Il voulut aller le voir avec ſa femme, celle-là même qu'il avoit tant aimée ſous le nom de Mademoiſelle de Spinchal; mais ce ſage Solitaire fit tant, qu'il obtint que ſon neveu viendroit ſeul; & de toute ſa famille, il n'a jamais vû que lui. Encore même l'obligea-t-il à prendre la précaution de ne point dire qu'il fût ſon neveu, craignant que cela ne le fît connoître, & ne lui attirât de la conſidération dans une Province où il vouloit être inconnu.

Ce neveu & ſa femme étoient les ſeules perſonnes pour leſquelles il eut encore conſervé quelque attachement; mais Dieu lui ôta l'un & l'autre. Son neveu fut tué à l'Armée, ſa femme ne lui ſurvécut que ſix mois, & ils moururent ſans enfans.

Il reconnut en cela la conduite de la Providence, qui avoit permis que pour être plus détaché & plus inconnu, il ne reſtât perſonne dans le monde qui pût ſervir à le faire connoître. Il vit paſſer les biens de ſa famille entre les mains de gens qui ne ſavoient pas

même qu'il fût encore au monde ; & par le peu de ſoin qu'il prit de ce qui lui appartenoit dans cette ſucceſſion, il manqua ſur la fin de ſa vie des choſes les plus néceſſaires. Il n'eut preſque plus pour ſubſiſter que la charité des Religieux chez qui il s'étoit retiré, & comme il les trouva très-détachés du monde, il ne s'aviſa point de les ſubſtituer à ſa place, pour diſputer les biens qui pouvoient lui appartenir. Il crut que ce ſeroit mal récompenſer les ſoins qu'ils avoient eus de lui, que de les engager dans un Procès, & de léguer des richeſſes à des gens qui aimoient à être pauvres. Il ſe réduiſit à leur égard à la qualité de Valet ; & c'eſt dans cette qualité qu'il eſt mort, inconnu à tout le monde, & ſi heureux dans le deſſein qu'il a eu de ſe cacher, que le ſeul homme qui auroit pu le faire connoître, je veux dire celui qui a rédigé ſes Mémoires, a crû lui devoir toutes les précautions qu'il a priſes pour empêcher qu'il ne fût reconnu.

F I N.



